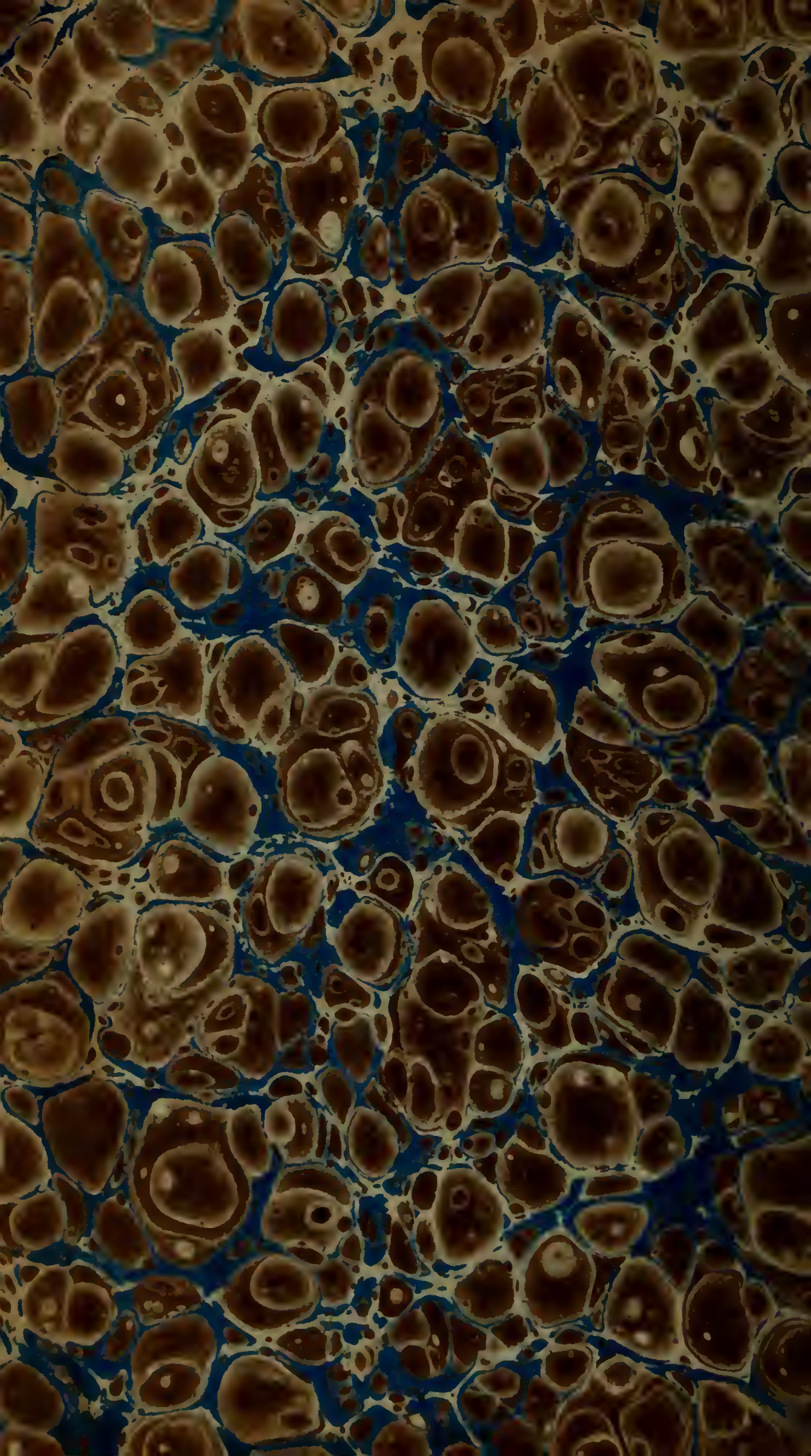
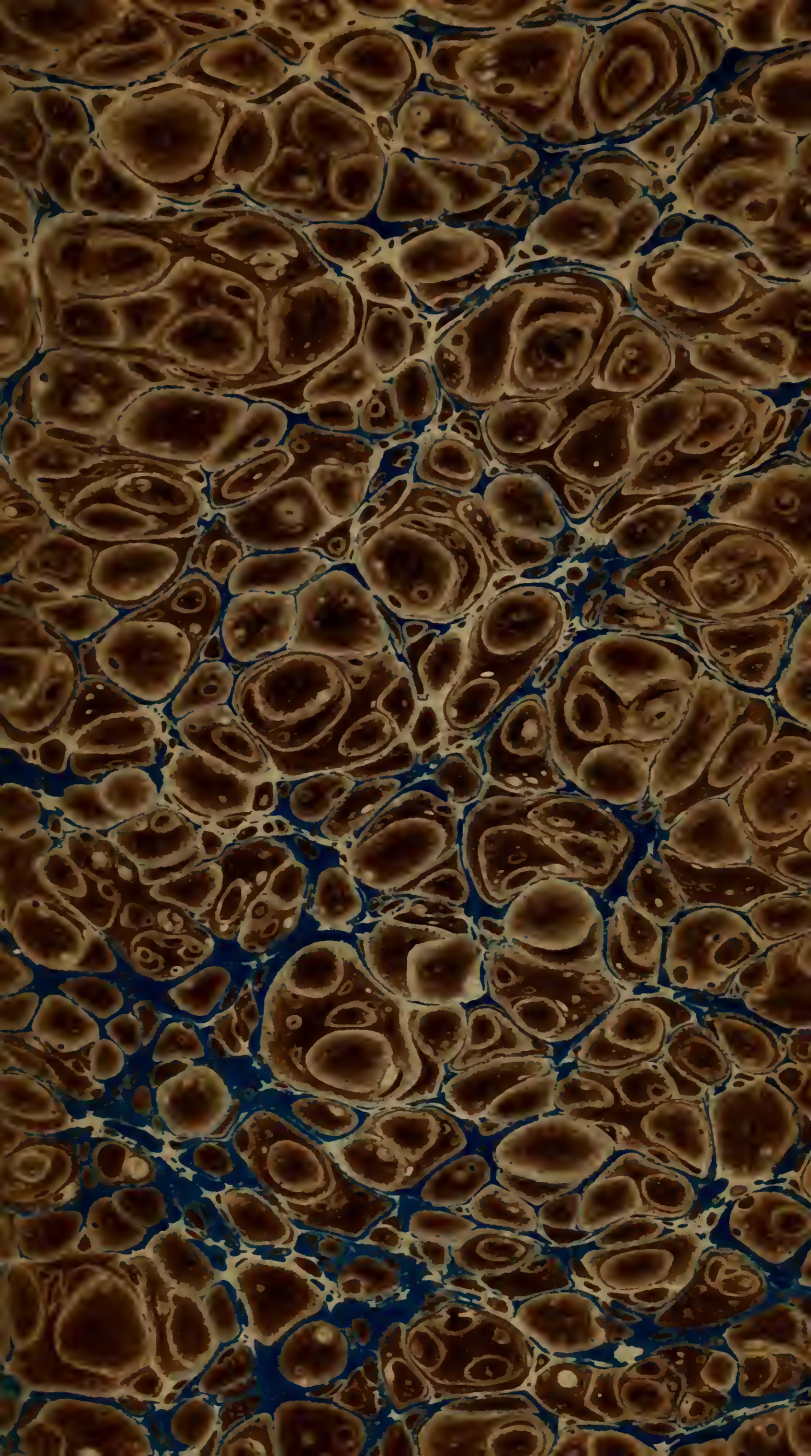

COLLEGE DE MONTRÉAL
AM





BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR M[gr] L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B....
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. Laumier.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. Fouinet.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
OEufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mme Élise Voiart.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petit ermite, traduit de Schmid
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

Tours.— Impr. Mame.



AURELIE

ou le Monde et la Piété.

PAR

Mr d'Exauvillez



[illegible]

Tours

Ad. Mame et Cie

[illegible]

AURÉLIE

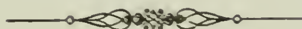
OU

LE MONDE ET LA PIÉTÉ

PAR

M. B. D'EXAUVILLEZ

CINQUIÈME ÉDITION



TOURS

A^d MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1846

CHAPITRE PREMIER.

L'entrée dans le monde.

Tu m'as demandé, ma chère Louise, d'employer une partie de mes loisirs à te tracer le tableau des divers événements qui ont marqué les années écoulées depuis l'époque de mon mariage jusqu'à celle où, détrompée des illusions du monde, j'ai cherché, dans l'accomplissement de tous mes devoirs de chrétienne et de mère de

famille, un bonheur plus réel et plus solide. Ces événements n'ont rien de remarquable; et, en vérité, la plume me tombait souvent des mains en les transcrivant sur ce papier; mais je me rassurais en pensant que l'amitié donne du prix aux plus petites choses, et puis, après tout, me disais-je encore, c'est Louise qui m'a demandé ce récit; il lui prouvera du moins mon désir de lui être agréable.

Je dois être franche cependant, et je t'avouerai qu'une autre pensée me soutenait aussi dans mon travail : c'était celle de te faire connaître et goûter les raisons de mon changement. Éloignées l'une de l'autre depuis notre sortie de pension, et ne nous étant retrouvées qu'un moment bien court à Paris, il y a six mois, nous n'avons pas eu le temps de nous faire de longues confidences; j'ignore si tu n'as pas, comme moi, été chercher le bonheur là où il n'est pas; ta surprise, lorsque je t'ai parlé de mon éloignement du monde, pourrait même me le faire craindre; et, s'il en est ainsi, oh! que je m'estimerais heureuse, ma chère amie, de pouvoir

te détromper, par mon exemple, d'une erreur si dangereuse!

Je n'ai pas besoin de te parler de ma famille, de mes parents, de mon caractère; tous ces détails te sont déjà connus. Il serait de même superflu de te dire la prévention favorable que je conçus pour le monde les premières fois que ma mère m'y conduisit; ces sentiments, tu les as bien probablement éprouvés comme moi; il faudrait une tête plus forte que la tienne et la mienne réunies pour résister à tout ce prestige qui séduit si facilement de jeunes imaginations comme les nôtres, encore sans expérience du danger, et ne voyant que la surface trompeuse de cette mer qui couve tant de tempêtes. Vraiment la première année qui suivit ma sortie de pension fut pour moi comme une fête continuelle : les promenades, les concerts, toutes les distractions remplissaient mes moments; et à peine si je pouvais, de loin en loin, en trouver quelques-uns pour me reposer de cette succession non interrompue de plaisirs. Adorée de mes parents, dont j'étais l'enfant unique, et qui

semblaient ne vivre que pour prévenir tous mes désirs ; enivrée de louanges et de compliments partout où j'allais, je fus, je l'avoue, subjuguée ; et si parfois le souvenir des sages conseils de mes anciennes maîtresses se présentait à mon esprit, je m'en débarrassais aussitôt en les accusant d'exagération, me rassurant sur ce que, après tout, je ne faisais pas de mal.

Douée de quelques avantages extérieurs, possédant assez bien quelques talents d'agrément, et surtout destinée à jouir un jour d'une belle fortune, tu penses bien que je ne manquai pas d'être recherchée dans le monde, et que divers établissements ne tardèrent pas à se présenter pour moi. Parmi les jeunes gens qui composaient notre société, M. Amédée de Stainville semblait surtout me distinguer. Il y avait cependant entre nos caractères, à cette époque, une différence bien marquée. D'une raison qui allait presque jusqu'à la gravité, M. Amédée avait dans l'esprit autant de sagesse et de maturité qu'il y avait de folie et de frivolité dans le mien. J'aimais à paraître et à briller, et lui, d'une

modestie à toute épreuve, quoique possédant de véritables talents, semblait constamment s'oublier pour ne s'occuper que du soin de faire valoir les autres. Sans être médisante, je m'amusais quelquefois de la médisance des autres, que j'encourageais de mon approbation, et lui se montrait toujours l'avocat zélé des absents; enfin j'aimais le monde et ses bruyants plaisirs, et lui ne cachait pas son goût pour une vie plus tranquille et plus retirée. Que penses-tu, ma chère amie, de cette différence entre ma conduite et mes sentiments ? N'est-elle pas une nouvelle preuve de cette vérité, que nous avons souvent l'amour du bien sans en avoir le courage?

Quelques mois s'écoulèrent pendant lesquels mon estime pour M. Amédée ne fit qu'augmenter. Il continuait de se montrer fort assidu auprès de mes parents et de moi. Toutefois je crus comprendre, par sa conversation, qu'il redoutait le goût que je manifestais pour le monde et ses folles joies. Enfin sa tante vint faire à mes parents la demande de ma main; mais elle

ajouta, et ce fut ce qui perdit tout : « Mon neveu désire que Mlle Aurélie soit instruite de son intention de vivre à la campagne une grande partie de l'année, et de ne voir que peu de monde pendant son séjour à Paris. Il tient à connaître d'avance si cet arrangement lui sera agréable. »

Il y avait là une grande délicatesse de sa part. Je fus assez mal avisée cependant pour ne voir dans son procédé qu'un manque de confiance, qu'une condition à laquelle il voulait me soumettre de force; et le sacrifice, que je lui eusse fait volontiers s'il m'eût été demandé plus tard comme preuve d'affection, ne me paraissant alors qu'une précaution injurieuse, je repoussai sa demande.

Le lendemain de ma réponse, M. Amédée partit pour la campagne, et je ne l'ai plus revu depuis; j'ai seulement appris qu'il y vivait heureux avec une femme aussi raisonnable que lui.

J'en fus triste pendant près de quarante-huit heures ; mais nous étions alors dans le temps où la folie règne en souveraine dans le monde. Ces distractions et la légèreté de mon esprit me firent

oublier bientôt mon chagrin. Je n'aurais pas eu d'ailleurs le loisir d'y penser longtemps, car un nouveau prétendant ne tarda pas à s'adresser à mes parents. Ceux-ci, après avoir pris les renseignements d'usage, lui répondirent que, s'il obtenait mon consentement, ils n'avaient pas d'objections à faire à sa demande ; et je fus ainsi laissée entièrement maîtresse d'accepter ou de refuser.

Le marquis Alfred de Daufreville était un jeune homme de vingt-sept ans, d'une tournure agréable, d'une conversation vive et enjouée, et, comme moi, mais à un moindre degré que moi cependant, épris des plaisirs du monde. Bon cœur, s'accordait-on à dire de lui, mais quelquefois mauvaise tête. Sa conduite était honorable, et sa fortune, médiocre pour le moment, devait recevoir un grand accroissement de la succession d'un vieil oncle fort riche, qui l'affectionnait par-dessus tous ses autres parents.

Le croiras-tu d'une tête aussi folle que l'était alors la mienne? je fis, je te prie de croire que

c'est l'exacte vérité, de sérieuses réflexions avant de prendre une détermination. Connaissant mon faible, je m'effrayai sérieusement de le voir partagé par celui en qui j'aurais aimé à trouver un conseil et un guide; je regrettai de le trouver aussi frivole que moi, et ce qui me plaisait le plus en lui, comme homme du monde, était ce qui m'éloignait le plus de lier irrévocablement mon sort au sien. Je me rappelais aussi les sages avis de notre bonne maîtresse, Mme Clément, qui, tu dois te le rappeler, nous répétait sans cesse : « Surtout, Mesdemoiselles, n'épousez jamais que des hommes religieux ; votre bonheur dans ce monde et dans l'autre en dépend presque inévitablement. Si ceux-là même sont encore si souvent exposés à commettre des inconséquences et des fautes, que sera-ce donc des autres qui n'ont pas, pour les retenir, des motifs à beaucoup près aussi puissants? » Et je pensais alors avec un nouvel effroi que, si le marquis n'avait pas la réputation d'un impie, rien ne m'assurait cependant qu'il eût des principes vraiment religieux.

Ces réflexions étaient fort sages, me diras-tu : oui sans doute; mais ce qui ne l'est plus, c'est qu'après les avoir faites, ennuyée de mon incertitude, et voulant m'en débarrasser, j'agis dans un sens tout contraire, et donnai le consentement qu'on me demandait. Peut être aussi le titre de marquise chatouilla-t-il agréablement ma petite vanité et entra-t-il pour quelque chose dans ma résolution. C'est un point que je n'ai jamais pu bien éclaircir; car si j'avais été obligée de m'avouer cette faiblesse, je ne me la serais jamais pardonnée.

Je fus plus heureuse que je ne le méritais, ma chère Louise : le marquis, que j'avais épousé si étourdiment et presque par dépit, valait beaucoup mieux que je ne l'avais jugé. Sa frivolité, en effet, était plus apparente que réelle, et, livré à ses seules inspirations, hors de l'entraînement du monde, il avait un jugement sain, des vues droites et des intentions toujours bonnes ; son cœur était excellent, son caractère facile, et son esprit orné d'une foule de connaissances que je ne lui soupçonnais pas. Les premiers moments

de notre union s'écoulèrent dans un bonheur sans nuages. C'était précisément l'époque de l'année où, chacun se retirant à la campagne, la ville devient presque déserte. Le marquis me proposa d'aller habiter une terre charmante qu'il possédait à dix lieues de Paris; mais depuis longtemps je nourrissais le désir d'un voyage en Italie; je lui en fis la proposition, qu'il s'empressa d'accepter; et nous partîmes aussitôt pour Rome.



CHAPITRE II.

Voyage en Italie.

Je n'entreprendrai pas de te peindre les lieux ni les objets divers qui fixèrent mon attention pendant ce voyage vraiment délicieux ; tous les livres sont pleins de ces descriptions, et je n'aurais rien à te dire sur un sujet si rebattu que tu ne connaisses déjà. Je te parlerai seulement de ce qui, en ma qualité de femme, m'a frappée

plus que tout le reste : c'est la magnificence du comte Borromée, chez lequel nous fûmes présentés par une famille parisienne de distinction, qui s'était fixée momentanément dans cette contrée. Le comte, qui est bien, je crois, par ses richesses autant que par la noblesse de ses manières et de ses goûts, l'un des plus véritables grands seigneurs qui existent en Europe, habite, au milieu de l'*Isola bella*, l'une des îles Borromées, un magnifique palais dans lequel il reçoit, avec une magnificence toute royale, les étrangers qui viennent visiter ces îles enchantées. Vingt-quatre rameurs à sa livrée vinrent nous chercher sur le bord du lac, et, après nous avoir promenés d'île en île, nous déposèrent au palais, où nous reçûmes un accueil qui surpassa tout ce que j'avais pu imaginer.

Les îles Borromées s'élèvent au milieu d'un golfe profond formé par la rive occidentale du lac Majeur. L'une d'elles ne montre aux yeux du voyageur que quelques modestes cabanes devant lesquelles sont suspendus de nombreux filets, qui font assez connaître la profes-

sion de leurs habitants ; on la nomme l'*Isola superiore* , à cause de sa position géographique, ou bien l'*Isola dei Pescatori*, d'après ses habitants. Tandis que ses sœurs sont couvertes de somptueux édifices , cette île pittoresque , parée des seuls attraits d'une riche nature , possède pour tout monument une petite église , dont le long clocher rappelle au voyageur le Dieu de justice et de miséricorde , le Dieu dont le cœur paternel contient autant de tendresse pour le pauvre pêcheur que pour le plus opulent monarque.

L'*Isola madre* élève au milieu du lac sa tête couronnée de fleurs ; elle forme un amphithéâtre de quatre terrasses d'orangers et de citronniers , dont un bois de hauts sapins et d'arbres verts fait encore ressortir la beauté : on y a construit un pavillon de la plus élégante structure , et l'on y aborde sous un portique de pampre.

L'*Isola bella* ne forme qu'un immense et somptueux palais. Ses jardins merveilleux s'élèvent sur leur base de granit à cent pieds de hauteur, comme une vaste pyramide dont dix terrasses forment les degrés , et sur laquelle s'élève la

statue équestre du comte Vittalian Borromeo, l'auteur principal de ces bizarres splendeurs.

Au milieu du XVIIe siècle, l'*Isola bella* n'était encore qu'un misérable réduit rocailleux, offrant une masse schisteuse entremêlée de quelques filons de basalte et de quartz, et sur laquelle se rendaient les pêcheurs du lac pour se partager les produits de leur travail. Le chef de la maison Borromée résolut d'embellir cette île, dont la délicieuse situation l'avait frappé. A force de dépenses et de patience, il aplanit le sol, qu'il soutint par des murs d'appui, ensuite il fit construire une habitation assez simple, qu'il entoura de plantations régulières. Ses successeurs firent apporter des environs une immense quantité de bonne terre, au moyen de laquelle ils exhaussèrent le sol, et ils disposèrent les murs qui soutenaient les terrasses, de manière à ménager au-dessous d'énormes souterrains. Cette construction gigantesque s'éleva ainsi, d'après un plan grandiose, sur quatre faces ornées de huit terrasses, qui, placées les unes sur les autres et successivement avec une moindre surface, fi-

gurent un vaste amphithéâtre. Tous les murs qui maintiennent ces étages de jardin sont tapissés d'espaliers, de citronniers, de grenadiers, de jasmins et d'orangers, qui flattent agréablement l'odorat et la vue. Aux angles de chaque terrasse, s'élèvent, sur des piédestaux, des aiguilles et des statues dans des proportions gracieuses. Sur chaque face on a pratiqué des escaliers pour communiquer d'une terrasse à l'autre ; aux encoignures de la face méridionale, on voit deux tours hexagones couronnées de balustres ornés de statues en pied. Sur le haut d'un mont factice se trouve une vaste citerne construite en dalles granitiques et destinée à servir de réservoir aux eaux pluviales. Ces eaux, recueillies au moyen de pentes habilement ménagées, peuvent être mises en mouvement par des béliers hydrauliques, lorsque le maître veut faire paraître son séjour dans toute sa pompe, et alors elles retombent en masses énormes et avec les formes les plus variées, formant mille cascades diverses, et circulant de toutes parts au milieu des bosquets, des fleurs et des statues.

Le comte n'est pas moins généreux envers les pauvres que magnifique avec les grands de la terre, et il a fait bâtir à Arona, lieu de la naissance de saint Charles, une très-belle église sous l'invocation de ce saint, la plus belle illustration de sa famille ; car, et cette observation m'a toujours frappée, c'est la religion qui procure aux hommes la gloire la plus durable.

Je n'ai pas besoin de te rappeler ici les vertus du saint prélat, qui font encore si vivement vénérer sa mémoire dans toute cette contrée. Son courage, sa bienfaisance et son dévouement éclatèrent surtout lors de la peste qui dévasta Milan. S'élevant, dans ces douloureuses circonstances, au-dessus de toute considération humaine, et négligeant le soin de sa propre vie, le pieux archevêque voulut rester au milieu de son troupeau que décimait le plus horrible des fléaux; il exhortait lui-même les malades et leur administrait les sacrements. Il fit fondre sa vaisselle pour assister les malheureux qui étaient sans ressources. Pour venir au secours de toutes les misères dont il était entouré, il fit

vendre tous ses meubles, sans en excepter son lit. La reconnaissance des Milanais pour ce noble dévouement a voulu élever un monument qui rappelât d'une manière frappante les vertus de leur prélat. Pour conserver et offrir de loin aux premiers regards du voyageur l'image de ce vénérable prince de l'Église, ils lui ont érigé une statue colossale au sommet du monticule qui domine le lieu de sa naissance. Cette belle statue, coulée en cuivre et en fonte, a, sur son piédestal, cent douze pieds d'élévation. Un escalier pratiqué dans l'intérieur conduit dans la tête du colosse, et livre ainsi aux curieux le brillant panorama de cette délicieuse vallée. La statue de saint Charles Borromée n'est pas un des monuments les moins éloquents de ceux que renferme l'Italie. La patrie de la religion chrétienne ne pouvait s'annoncer par une plus noble image de la première des vertus chrétiennes, de la charité.

Le reste de notre voyage se passa sans aucun incident qui mérite la peine d'être rapporté; nous n'éprouvâmes ni de ces rencontres fâ-

cheuses, ni de ces aventures extraordinaires qui font si bon effet dans un roman, et nous arrivâmes tout prosaïquement à Rome, sans autre désagrément que celui d'avoir semé beaucoup d'argent sur la route ; car c'est une véritable plaie que ce nombre infini de domestiques qui se trouvent en Italie pour tous les genres de service, et qui, tous, ont droit à vos largesses : l'un nettoie les habits, l'autre lave la voiture ; celui-ci vous conduit en ville, celui-là vous ouvre les portes ; quoi que vous vouliez faire, quelque part où vous vouliez aller, un homme se trouve là aussitôt qui vous offre ses services, et il est incroyable ce que coûtent toutes ces sangsues qui s'attachent à vous et ne vous quittent que quand vous avez satisfait à toutes leurs exigences.

Ainsi que je te l'ai dit déjà, je n'essaierai pas de décrire les merveilles dont cette ville est remplie, tous les souvenirs de l'antiquité qui l'enrichissent et le noble spectacle que présente la cour du souverain Pontife. Ces temples nombreux et magnifiques consacrés à la gloire du Très-Haut, les exemples de toutes les vertus

donnés par les princes de l'Église qui se pressent autour du successeur de saint Pierre auraient dû me rappeler à la pensée et à la pratique de notre divine religion ; mais, à cette époque, mon esprit était trop livré aux vanités mondaines pour me permettre un sage retour sur moi-même.

Après un séjour de deux mois à Rome, nous nous disposions à revenir en France, lorsque mon mari tomba dangereusement malade. Cette circonstance, qui me condamna à un mois de retraite forcée, retarda notre départ de six semaines, et nous ne pûmes encore, après ce temps, voyager qu'à petites journées ; de sorte que nous n'arrivâmes à Paris qu'au commencement de l'hiver.

Les dépenses de notre voyage avaient été beaucoup plus considérables que nous ne l'avions prévu ; car, toujours aussi peu raisonnable, je m'étais laissé séduire par mille objets divers, et souvent fort coûteux, de curiosité, de toilette ou d'ameublement ; et le marquis, trop facile à céder à mes moindres désirs, s'était empressé

de me les acheter. J'en rapportai ainsi pour plus de vingt mille francs, que M. Laurent, notre homme d'affaires, avait été obligé d'emprunter; car tout notre revenu avait à peine suffi à nos autres dépenses. Désirant combler au moins une partie de ce déficit, M. de Daufreville me proposa de restreindre nos dépenses de l'hiver et de ne voir que peu de monde ; mais je ne pouvais consentir à cet arrangement, déjà par lui-même si contraire à mes goûts, et qui, de plus, me privait du plaisir de montrer les jolies choses que je rapportais d'Italie. Je fis donc des remontrances, et il fut convenu que nous remettrions l'économie à l'année suivante.



CHAPITRE III.

Les mauvais conseils.

Ce fut pendant cet hiver que je fis, pour mon malheur, la connaissance de Mme de Varlize. Oh! mon amie, quel danger pour une jeune femme que ces liaisons inconsidérées que l'estime ne cimente pas, et qui n'ont d'autre base qu'un commun amour des plaisirs! Si je n'ai heureusement que l'étourderie à me repro-

cher, ce n'est certainement pas la faute de Mme de Varlize; aussi séduisante par sa jolie figure que par sa conversation spirituelle, vive et enjouée, elle était veuve d'un vieux général de l'empire, qui lui avait laissé, en mourant, une fortune honorable, mais peu en rapport, disaient quelques personnes, avec la figure qu'elle faisait dans le monde et avec les dépenses de sa maison. Je la rencontrai la première fois chez la comtesse d'Armoncourt, et comme elle me fit les avances les plus prévenantes, je ne pus m'empêcher de lui rendre politesse pour politesse. Pourquoi, en effet, m'y serais-je refusée, ne la connaissant pas encore et ne pouvant la juger que sur la foi de la maison respectable dans laquelle je la rencontrais! Flatteuse et insinuante, elle eut bientôt gagné ma confiance, et ses goûts s'accordant si bien avec les miens, nous ne tardâmes pas à contracter une liaison qui, comme tu le verras, me fut bien fatale.

Hélas! je n'avais pas besoin d'être encouragée à la dissipation; je n'y étais déjà naturellement que trop portée, et tous les discours, tous les

conseils de ma nouvelle amie ne tendaient qu'à me confirmer dans cette malheureuse disposition, à l'augmenter même encore en moi. Quelque légère que j'eusse été jusque alors, cependant il était encore certains moments où je faisais de sérieuses quoique courtes réflexions sur ma conduite, où je blâmais intérieurement ma vie trop mondaine, où je m'avouais la nécessité de mettre un peu plus de modération dans mon amour des plaisirs, où enfin je ne me rappelais pas sans émotion et sans en éprouver quelque désir d'amendement les sages conseils que j'avais reçus en pension. Mais Mme de Varlize eut bientôt mis ordre à ces retours de la raison : ne m'entretenant que de frivolités, de toilette, de parure; n'estimant une femme que par sa mise et par ses succès dans le monde, elle monta facilement ma pauvre tête, déjà si bien disposée à aller elle-même au-devant de la séduction.

M. de Daufreville s'aperçut promptement, aux demandes plus fréquentes d'argent que je lui faisais, de ce redoublement de folie de ma part, et il m'en fit de sages remontrances, que

j'accueillis d'abord assez mal ; cependant il y avait tant de douceur dans ses paroles et tant de raison dans ses conseils, que je fus bientôt désarmée, et que je finis par lui promettre bien sincèrement d'être désormais plus réservée dans mes dépenses.

Ce n'était pas dans mon intention une parole vaine, et j'avais bien réellement le désir d'y être fidèle ; mais mon mauvais ange était toujours là près de moi, me harcelant sans cesse de ses perfides conseils, me vantant chaque étoffe, chaque mode nouvelle qui paraissait, et me conduisant de magasin en magasin pour les admirer. Je résistai cependant, et pendant quinze jours entiers je n'achetai absolument rien. Étonnée d'une telle sagesse, Mme de Varlize m'en fit la guerre si vivement, qu'elle m'arracha par ses obsessions le secret de la promesse faite à mon mari. Elle en jeta les hauts cris, me plaignit vivement, et finit ses lamentations en disant : « Au reste, c'est bien ainsi que sont tous les hommes, ils commencent par se mettre aux genoux d'une femme lorsqu'ils veulent l'é-

pouser, et ils s'en font ensuite les tyrans. » Cette accusation me choqua, et je la repoussai pour M. de Daufreville avec une chaleur qui étonna Mme de Varlize.

« Eh bien! ma chère amie, reprit-elle, s'il vous plaît de vivre en honnête bourgeoise, bien soumise et bien obéissante à monsieur votre époux, après tout, je n'ai rien à y revoir, et je ne puis que vous plaindre de renoncer ainsi aux plaisirs de votre âge. D'après cette belle résolution, je présume que vous ne pensez plus à vous faire inviter aux bals de la cour; c'est fâcheux, car on prétend qu'ils seront cette année plus brillants que jamais.

— C'est un sacrifice que M. de Daufreville ne me demandera certainement pas, répondis-je; il sait trop combien j'y tiens.

— Qui sait? ce serait une grande économie dont il pourrait profiter pour ses plaisirs particuliers. »

Cette perfide insinuation ne manqua pas son but, et, après toutes les preuves de complaisance et d'amitié que me prodiguait journellement mon

mari, je fus assez ingrate, assez folle, pour ne pas rejeter entièrement une pareille accusation, et pour accueillir la pensée que peut-être, en effet, il ne désirait la diminution de mes dépenses que pour augmenter plus facilement les siennes. Ce soupçon me rendit plus facile à accepter les conseils de Mme de Varlize, et le rouge qui me monta aussitôt au visage lui révélant assez l'impression qu'elle avait produite sur moi, elle ajouta du ton de l'amitié la plus sincère : « Mais, après tout, vous vous êtes trop effrayée de peu de chose. Les marchands sont toujours heureux de vendre, et ils accordent volontiers de longs crédits aux personnes connues. Pourquoi ne vouloir acheter chez eux que l'argent à la main? C'est les gâter ; ils vous fourniront tout ce que vous voudrez, et vous les payerez à votre aise.

— Mais si je ne le puis pas aujourd'hui, lui dis-je, je le pourrai encore bien moins plus tard, lorsque mes dépenses seront augmentées par cette ruineuse facilité.

— On paye petit à petit; ce n'est pas aussi gênant; et puis il y a forcément dans l'année

des moments où les occasions de dépenses sont beaucoup moindres : on en profite pour faire quelques économies ; enfin, s'il en est besoin, une maison comme la vôtre offre à une femme entendue mille moyens de se créer des ressources dont elle ne doit compte à personne. Si vous vouliez suivre mes conseils, je vous mettrais en main plus de deux mille écus par an dont M. de Daufreville ne se douterait jamais.

— Ce serait trahir sa confiance, et je m'en ferais un véritable reproche.

— Vraiment, ma chère, je vous admire avec votre vertu d'ange; il faut que vous connaissiez encore bien peu le monde, puisque vous vous faites de pareils scrupules, et vous n'y réussirez pas longtemps, si vous les conservez. Vous avez déjà essuyé un refus, et la facilité avec laquelle vous l'avez accepté vous en vaudra, soyez-en sûre, un second avant peu. Si vous le recevez avec la même soumission, vous êtes une femme à jamais perdue, et cette belle fortune que vous avez apportée au marquis passera tout entière à son usage. C'est ainsi qu'en agissent

tous les hommes : ils nous prêchent l'économie, mais à condition qu'elle tournera à leur profit. »

Nous nous quittâmes assez froidement cette fois. Je n'étais pas encore descendue assez bas pour goûter de pareils conseils ; et, malgré toute ma légèreté, j'entendais en moi une voix intérieure qui me criait que, quand même je serais trompée, ce que je ne savais pas, ce que rien ne m'autorisait à croire, le tort d'un autre n'excuserait pas le mien, et ne me laisserait pas moins coupable aux yeux de Dieu et des hommes. Heureuse si j'avais eu la force de persévérer dans cette salutaire pensée! Je me serais épargné bien des remords !

Le surlendemain de notre petite bouderie, je rencontrai Mme de Varlize à un concert, où elle était entourée de trois jeunes gens que je ne connaissais pas, et dont les manières me déplurent ; mais elle portait un chapeau qui me parut tellement délicieux, que je ne pus cependant me retenir d'aller la joindre entre deux morceaux, et de lui demander où elle l'avait eu.

« Vous ne me boudez donc plus? répondit-elle d'un ton légèrement ironique.

— Quelle folie ! est-ce que je pourrais jamais vous bouder ?

— J'ai cru que vous m'aviez trouvée trop franche.

— Ne parlons plus de cela , et dites-moi bien vite où vous avez eu ce charmant chapeau.

— Vous mériteriez bien cependant que je gardasse mon secret ; mais il faut que je fasse tout ce que vous voulez. Eh bien ! j'irai vous prendre demain matin, et je vous conduirai chez le marchand,.... qui est on ne peut plus accommodant, » ajouta-t-elle en souriant.

Ce fut la première emplette que je fis à crédit ; et trouvant fort commode ce moyen de satisfaire à tous mes caprices, j'oubliai bien vite toutes mes belles résolutions , et j'en usai largement.

Cependant le moment des bals de la cour approchait, et je connaissais plusieurs dames qui avaient déjà reçu leur invitation ; je n'avais pas encore la mienne, et je commençais à m'en inquiéter, lorsque M. le colonel de la Grizière,

qui s'était chargé de me l'obtenir, me l'apporta enfin. « Je n'ai pas aussi bien réussi, me dit-il, pour Mme de Varlize, que vous m'aviez recommandée; j'ignore quels reproches on peut lui faire; mais s'il n'y en a pas de mérités, il y en a au moins de supposés; car, après de longues discussions, ma demande a été définitivement écartée. »

Je fus plus fâchée que surprise de cette nouvelle; je te l'ai déjà dit, je savais qu'elle ne jouissait pas, auprès de certaines personnes, d'une bien bonne réputation; mais comme, après tout, on ne précisait rien contre elle, et que, si elle était mal vue dans certaines maisons, d'autres, non moins respectables, paraissaient la recevoir avec plaisir, je n'avais pas cru que ma réputation pût souffrir de ma liaison avec elle; et dans cette circonstance j'attribuai le refus qu'elle éprouvait à l'excessive sévérité qui devait nécessairement présider au choix des personnes admises à paraître dans une telle réunion. Sans donc m'inquiéter nullement de la leçon que je devais trouver dans ce refus, je ne pensai

qu'à la peine qu'il allait faire à mon amie, et je résolus d'aller aussitôt le lui apprendre, afin d'adoucir par quelques ménagements le dépit qu'elle en ressentirait.

Mais elle reçut cette nouvelle avec un sang-froid dont je ne l'aurais pas crue capable dans une semblable occasion, et s'emparant avec adresse de la raison que je lui faisais valoir du trop grand nombre de demandes : « Eh bien ! dit-elle, il faut en prendre son parti, ce sera pour une autre fois,.... si toutefois je m'en soucie encore ; car, après tout, on dit que ces bals sont plus brillants qu'amusants... Mais vous, ma belle amie, voilà l'occasion de paraître avec éclat ; j'espère que pour cette fois vous laisserez votre économie de côté, et que le marquis fera les choses honorablement.

— Il m'a promis dix mille francs de diamants à mon choix, si j'étais invitée, et il n'est pas homme à manquer de parole.

— Voilà qui me réconcilie avec lui : je vois qu'il est plus raisonnable que je ne le croyais. Si vous voulez me croire, nous irons tout de

suite chez Mme Clément : vous savez que c'est elle qui fait toutes les robes de cour ; elle vous donnera d'excellents conseils sur la toilette que vous devez adopter. »

J'acceptai sa proposition, et pendant huit jours entiers je ne fus occupée que des préparatifs de cette fête. Je ne t'ennuierai pas de leur détail, ma chère amie ; que de soins, de peines et de démarches ! que de craintes, d'inquiétudes et de soucis ! et surtout que d'argent dépensé pour un résultat qui, en dernière analyse, se résumait par cinq ou six heures de plaisir ! J'aurais eu beaucoup moins à faire, et il m'en aurait coûté beaucoup moins pour arracher à la misère trois ou quatre familles d'honnêtes gens.

Enfin, à force de soins et d'argent, tout a réussi au gré de mes désirs : toutes les diverses parties de ma toilette sont prêtes ; rien n'y manque ; tout est du meilleur goût, et me va à ravir. Voilà le grand jour arrivé : onze heures du soir viennent de sonner ; je suis habillée, et, après m'être regardée dans la glace vingt fois,

trente fois, cinquante fois, nous partons. Il faut être aussi folle que je l'étais alors pour comprendre combien mon cœur battait à la pensée d'une fête depuis si longtemps attendue et désirée ; mais à peine à cinquante pas de l'hôtel, notre cocher veut dépasser une autre voiture, il rase trop la borne et l'accroche ; la secousse qui en résulte fait rompre l'essieu de derrière, et nous voilà versés ! J'en fus heureusement quitte pour une légère contusion à l'épaule et pour quelques égratignures à la figure ; mais adieu le bal, adieu tout le plaisir que je m'en promettais ! Voilà quinze mille francs de dépenses sans objet, parce qu'il a plu à M. François d'appuyer deux pouces de trop à gauche ! Qu'il faut souvent peu de chose, ma chère, pour déranger les projets humains !

Tu t'imagines facilement, sans doute, dans quelle humeur massacrante je rentrai à l'hôtel, et combien eut à souffrir d'un tel accident auquel elle était cependant si étrangère, la pauvre Clémence, ma femme de chambre : j'avais besoin d'épancher ma mauvaise humeur, et je ne lui en

ménageai pas les preuves ; chacun des soins qu'elle me rendait était critiqué , ses paroles les plus naturelles mal interprétées : elle ne savait pas plus ce qu'elle faisait que ce qu'elle disait. Oh ! que je dus lui paraître injuste et déraisonnable ! De son côté, le marquis n'était pas plus résigné que moi : un peu plus maltraité, il avait eu le poignet démis , et , en attendant le chirurgien qu'il venait d'envoyer chercher, il s'impatientait et tempêtait contre son cocher , qu'il se promettait bien de renvoyer le lendemain matin.

Je dormis peu et mal , comme tu le penses bien ; à peine fermais-je les yeux, qu'il me semblait voir l'éclat ravissant des toilettes, entendre les sons enivrants de l'orchestre circuler dans un salon éblouissant de magnificence ; je m'éveillais, transportée de plaisir , et la triste réalité , dont je m'apercevais aussitôt , renouvelait tous mes chagrins et augmentait mon désespoir... Elles s'amusent, me disais-je , et moi je ne puis seulement pas dormir !

Je ne sais, ma chère, si toutes les femmes

sont comme moi, si elles éprouvent tout ce que j'ai maintes fois éprouvé; mais, quand la religion ne nous l'apprendrait pas, il me semble que l'expérience seule devait me convaincre de la réalité de l'existence de mon bon ange, car combien de fois, dans les moments où j'avais le plus besoin de son assistance, n'est-il pas venu m'inspirer de sages réflexions, hélas! trop facilement écartées par ma folie et ma légèreté! C'est lui, bien certainement, qui, dans cette triste nuit, chaque fois que je donnais trop d'empire à mes regrets et à mon impatience, me soufflait à l'oreille : « Mais demain matin ce sera tout comme si j'y avais été... Il en est ainsi de tous les plaisirs du monde, ils se font longtemps désirer, tiennent rarement tout ce qu'ils promettent, passent rapidement, et ne nous laissent que des souvenirs qui sont presque toujours des regrets de leur absence, quand ils ne sont pas des remords. »

Ni ma petite colère, ni l'accident qui l'avait excitée n'arrêtèrent cependant le cours ordinaire de la nature, et le soleil se leva le lende-

main matin, tout comme si j'avais été au bal, ou comme si j'avais bien dormi. Fatiguée d'une nuit aussi pénible, n'espérant plus de repos, je sonnai à dix heures, et Clémence entra aussitôt. Mon premier soin fut de demander des nouvelles du marquis, et j'appris que son poignet l'avait fait beaucoup souffrir. « A-t-on fait part de mon accident à mes parents? demandai-je ensuite.

— Oui, Madame, répondit Clémence, et madame votre mère a fait dire qu'elle ne tarderait pas à venir vous voir. »

Je reçus également plusieurs autres visites dans la matinée : quelques personnes, ayant appris notre mésaventure, vinrent s'informer de nos nouvelles, et d'autres, ne nous ayant pas vus au bal, vinrent pour en savoir la cause; Mme de Varlize fut la seule qui, ne sachant encore rien, venait pour avoir des détails de la fête.

Contrariée de se trouver au milieu de nombreuses personnes qui y avaient assisté, et dont quelques-unes avaient la malice de lui deman-

der ce qui les avait privées du plaisir de l'y voir, elle resta peu, et se retira après le temps rigoureusement nécessaire pour une visite de cérémonie.

J'avais remarqué que ma mère lui avait fait un assez mauvais accueil, et lorsqu'elle fut restée seule avec nous, elle me dit : « Je n'aime pas cette femme, elle a dans les yeux quelque chose de faux, et dans ses manières quelque chose d'affecté qui me déplaît. »

Je l'assurai qu'au fond cependant elle était bien bonne, et que je n'avais qu'à me louer de mes relations avec elle.

Le marquis prit aussi sa défense, et chercha à convaincre ma mère qu'il y avait peu de femmes aussi aimables et d'une conversation aussi piquante.

« Tout cela est très-possible, répondit ma mère, et cependant, Aurélie, je vous conseille d'être prudente avec elle ; j'ai plus d'expérience que vous, et j'ai rarement vu les femmes qui se cachent n'avoir pas de bonnes raisons pour en agir ainsi.

— Mais, maman, Mme de Varlize ne se cache nullement; personne, au contraire, n'aime plus qu'elle à se produire dans le monde.

— Je sais très-bien cela, ma fille, et ce n'est pas ainsi non plus que je l'entends; mais si elle aime, et même peut-être un peu trop, à montrer sa personne, elle tait avec grand soin sa famille et son pays. Le vieux général qui l'a ramenée de ses voyages, et qui l'a présentée partout ici comme sa femme, n'en a également jamais rien dit, et tous deux ont toujours évité de répondre directement aux questions qui leur ont été faites à ce sujet. N'y eût-il que cela contre elle, ce serait déjà mauvais signe, et au moins un avertissement pour vous, Aurélie, de ne pas trop vous avancer dans vos relations avec elle.

— Quand elle serait d'une naissance obscure, répondis-je, après tout, ce ne serait pas là un crime.

— Non, certainement, continua ma mère, mais il faudrait alors qu'elle justifiât son élévation par des vertus qu'on ne voit point en

elle ; autrement, on sera toujours tenté de croire qu'elle la doit à l'intrigue, et peut-être même au vice. Vous comprenez, ma fille, combien votre réputation pourrait souffrir d'une liaison trop intime avec une femme contre laquelle on peut élever de pareils soupçons.

— Cependant, maman, elle est reçue dans des maisons fort respectables.

— Oui, je le sais : la plupart de celles qui l'avaient reçue du vivant de son mari ont continué de la recevoir ; mais d'autres aussi lui ont fermé leur porte. Je ne prétends pas l'accuser, car je ne sais rien de positif sur son compte ; mais enfin ce fait seul prouve qn'elle ne jouit pas de l'estime générale, et c'en est assez pour vous inspirer une grande réserve dans vos rapports avec elle. J'ai cru devoir vous donner ce conseil aujourd'hui, parce que plusieurs personnes qui vous portent intérêt m'ont avertie que depuis quelque temps on vous rencontrait bien souvent ensemble ; vous voyez qu'on en jase déjà.

— Mais c'est une inquisition tyrannique !

que ces gens-là se mêlent de leurs affaires, et me laissent le soin des miennes.

— Vous ne devez pas vous attendre à cela, Aurélie; une jeune femme, et surtout lorsqu'elle se met en vue autant que vous, doit s'attendre à être l'objet des remarques du public, heureuse quand elle ne l'est pas de ses calomnies; la vertu la plus pure et le plus à l'abri du soupçon ne l'en défend même pas toujours. Jugez ce qu'elle doit craindre lorsqu'elle donne la moindre prise contre elle. »

Je remerciai ma mère de ses conseils, et je lui promis d'en profiter. C'était, en effet, mon intention; mais ma malheureuse faiblesse me destinait à faire toujours le contraire de ce que je me proposais.

Les suites de notre chute ne nous retinrent que bien peu de temps, le marquis et moi, et je me rejetai promptement dans le cours habituel de mes dissipations. Enhardie par les premiers essais que j'en avais faits, et excitée par Mme de Varlize, à qui ses insinuantes flatteries et le secours qu'elle me prêtait dans mes recherches de

toilette et de parure avaient bientôt rendu toute ma confiance, je profitai sans aucune retenue de la ressource ruineuse des achats à crédit, et il se passait peu de jours que je ne m'accordasse ainsi quelques nouvelles fantaisies. Plusieurs colifichets, qui furent admirés, me firent citer comme un modèle de bon goût; beaucoup de femmes prirent modèle sur moi pour le choix et l'arrangement de leur toilette, et je devins comme l'arbitre suprême de la mode. Ma sotte vanité s'en applaudit, et ne croyant pas pouvoir acheter trop cher un tel honneur, je ne négligeai aucune dépense pour me le conserver aussi longtemps que possible.

Il faut en convenir, Louise, il y avait alors dans ma position de quoi faire tourner une tête moins folle que la mienne : recherchée partout, j'étais de toutes les fêtes, de tous les plaisirs; on négociait comme une affaire diplomatique mon acceptation d'une invitation, on prenait mon jour, on consultait mes goûts. Si je restais chez moi, j'y étais aussitôt entourée d'une foule de visiteurs empressés; l'on sollicitait d'être ad-

mis à mes soirées, comme on eût fait pour celles d'un prince. Si j'allais chez les autres, je m'y voyais l'objet de l'attention générale; tous les regards se tournaient vers moi, et je ne recevais que les compliments les plus flatteurs, que les louanges les plus séduisantes. Oh ! si, pendant que je m'enivrais de ce frivole et trompeur encens, j'avais pu lire au fond du cœur de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui me le prodiguaient, combien j'en aurais sans doute trouvé qui se moquaient intérieurement de ma crédulité, ou plaignaient ma folie! D'où venait donc un engouement si général? Sans être mal, tu peux te le rappeler, je n'étais pas une beauté à citer, cent autres femmes étaient aussi bien que moi; je n'avais pas plus d'esprit qu'elles; je ne valais mieux qu'elles sous aucun rapport.

Le hasard avait fait que j'avais trouvé quelques toilettes qui plurent, et me voilà aussitôt devenue une puissance du jour. Mon Dieu! que les succès les plus flatteurs de la vanité sont donc peu de chose! Maintenant que j'y pense de

sang-froid, quelle profonde pitié ne ressens-je pas pour cette époque de ma vie... et pour toutes ces têtes folles que la coupe d'une robe ou la façon d'un bonnet désorganisait ainsi !



CHAPITRE IV.

Inconséquence et prodigalité.

Le moment approchait où le printemps allait rappeler à la campagne toute cette brillante société qui me prodiguait de si ridicules hommages. Plusieurs de mes fournisseuses, craignant d'avoir à attendre trop longtemps leur argent si elles me laissaient partir avant de m'être acquittée, s'empressèrent de m'apporter leurs mé-

moires, et en sollicitèrent avec instance le payement. J'avais acheté sans trop compter, je puis même bien dire sans compter du tout, et je fus douloureusement surprise lorsque j'additionnai la somme totale de ces dettes, dont trois ou quatre des plus fortes ne m'étaient même pas encore réclamées. Il n'y avait pas encore bien longtemps que mon mari m'avait donné une somme assez forte, qui était passée tout entière à distribuer quelques à-comptes aux créanciers les plus pressés, et lui demander encore de l'argent sitôt après me paraissait impossible. Notre voyage d'Italie et ma malheureuse toilette de cour l'avaient mis à la gène, et je savais qu'il était déjà obéré de plus d'une année de son revenu. Il fallait bien m'y décider cependant, car je n'avais pas encore la hardiesse de ces femmes qui savent solder leurs créanciers avec des paroles et reculer presque indéfiniment le payement de ce qu'elles leur doivent. Toutefois je ne voulus rien faire sans consulter mon conseil, Mme de Varlize. Lorsqu'elle eut appris mon embarras et l'importance de mes dettes : « Ce n'est que cela?

dit-elle ; mon Dieu ! ma belle amie, que vous vous inquiétez de peu de chose ! Il vous faut mille écus ? sous deux heures, si vous le voulez, je vous en apporterai deux mille.

— Vraiment ! m'écriai-je transportée de joie, est-ce que vous pourriez me prêter cette somme? vous me rendriez un bien grand service.

— Oh ! je ne suis pas assez riche pour cela ; et moi-même, au contraire, je suis horriblement gênée en ce moment, sans avoir vos moyens pour sortir d'embarras.

— Mais où donc aurai-je cet argent ?

— Je connais quelqu'un que j'espère décider à vous prêter tout ce dont vous pouvez avoir besoin.

— Eh bien ! ma chère amie, je vous en prie, rendez-moi ce service-là.

— Je vais de ce pas lui en parler, et je reviendrai aussitôt vous donner ma réponse. »

Elle partit en effet, et pendant son absence je m'applaudissais d'avoir une amie si obligeante et si précieuse. « Voyez cependant, me disais-je, si j'avais cru ceux qui voulaient m'éloigner

d'elle, où en serais-je aujourd'hui ? J'ai été un peu vite cet hiver dans mes dépenses, il faudra que je sois plus sage l'année prochaine. » Et là-dessus, comme tous ceux et toutes celles qui ont fait des folies, je me consolais par l'espoir de les réparer plus tard.

Mais je n'eus pas le loisir de me livrer longtemps à mes réflexions, car à peine Mme de Varlize était-elle sortie, que je reçus la visite de Mme Beauregard, femme d'un banquier immensément riche, qui, n'ayant que sa fortune pour toute recommandation, cherchait à éclipser les autres femmes par une prodigalité de mauvais goût, et ne se montrait jamais qu'écrasée sous le poids des diamants et des dentelles qui la couvraient. Peu aimée dans la société, elle y était souvent tournée en ridicule, et elle s'en vengeait, autant qu'elle le pouvait, en allant colporter de porte en porte, chaque fois que l'occasion s'en présentait, et avec tous les commentaires que lui fournissait sa malignité, les nouvelles qui pouvaient nuire le plus aux femmes dont elle croyait avoir à se plaindre. C'était

une occupation de cette nature qui l'amenait ce jour-là chez moi.

« Savez-vous le bruit qui court sur Mme de Vildaré? me dit-elle aussitôt après s'être installée dans une bergère et avoir trouvé deux ou trois prétextes pour ôter autant de fois ses gants et montrer ses doigts couverts de diamants.

— Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque malheur ? demandai-je avec vivacité ; j'en serais désolée , car c'est une jeune femme charmante.

— Mais tout aussi légère , continua-t-elle , et ce qui lui arrive aujourd'hui était prévu depuis longtemps par toutes les personnes un peu raisonnables qui la connaissent.

— Mais que lui est-il donc arrivé ?

— Ce qui arrivera à toutes les femmes qui veulent briller d'un éclat qui n'est pas proportionné à leur fortune. Avoir de belles toilettes , c'est la chose du monde la plus facile ; mais il faut finir par les payer, et c'est à quoi ne pensent pas toujours toutes ces jeunes têtes qui ne voient que le plaisir de satisfaire un moment leur coquetterie.

— Je ne vous comprends pas encore, Madame, et j'attends que vous vouliez bien m'expliquer ce qui est arrivé à Mme de Vildaré.

— Eh bien! elle a tout simplement acheté à crédit toutes ces belles choses qu'elle nous montre depuis quelque temps; et quand il a fallu les payer, Monsieur n'a pas voulu donner d'argent.

— Oh! mon Dieu! dans quel embarras elle doit se trouver?

— Oui, certainement, d'autant plus que quelques fournisseurs, qu'elle promène depuis longtemps, à ce qu'il paraît, ne veulent plus se contenter de ses promesses, et sont déterminés à pousser les choses aux dernières extrémités; de sorte qu'il pourra en résulter un éclat scandaleux.

— Il faut espérer que M. de Vildaré reviendra sur son refus, et qu'il évitera cet éclat.

— J'en doute très-fort, mais, dans tous les cas, ce sera toujours une femme perdue.

— Pourquoi donc, si les choses s'arrangent bien?

— Quel marchand osera encore lui faire crédit? et, privée de cette ressource, comment pourra-t-elle soutenir le train qu'elle a pris? D'ailleurs, après une telle aventure, quelle est la femme, se respectant tant soit peu, qui osera encore aller à ses soirées et à ses fêtes? Il y aurait vraiment scrupule à l'aider ainsi à se ruiner. M. de Vildaré n'est rien moins que riche, M. Beauregard me l'a assuré.

— Je suis vraiment désespérée de cette nouvelle; ce sera une perte véritable pour la société, l'hiver prochain.

— Oh! vous êtes bien bonne d'appeler cela une perte, et je connais beaucoup de personnes qui ne pensent pas comme vous à ce sujet; on la trouvait généralement maniérée et affectée, jusque dans les plus petites choses. Quant à moi, je lui pardonne volontiers ses petits torts à mon égard; mais je pense qu'il est bon que chacun se tienne à sa place; et je ne voudrais pas dépenser un sou de plus que ce que me permet la fortune de M. Beauregard.

— Mais croyez-vous que ceci soit déjà bien connu?

— Non, je sors de trois maisons où on ne le savait pas encore ; mais un pareil scandale ne peut manquer d'être ébruité en très-peu de temps.

— Grâce à ta mauvaise langue, méchante envieuse ! dis-je en moi-même.

— Au surplus, continua-t-elle, si son exemple peut servir de leçon à plusieurs autres jeunes femmes qne je soupçonne fort d'être dans le même cas, ce ne sera qu'un bien. »

Et comme elle parlait ainsi, je la vis fixer sur moi un œil scrutateur, qui me fit monter tout à coup au visage le rouge de la colère et de la honte. Elle s'en aperçut, et jouissant de son triomphe : « Qu'avez-vous donc? me dit-elle, est-ce que cette nouvelle vous fait tant de peine? Je suis vraiment désolée de vous l'avoir apprise.

— Effectivement, je suis très-sensible à la peine de cette jeune femme ; je l'aimais beaucoup, et elle avait d'excellentes qualités. »

Cette fâcheuse conversation dura sur le même sujet pendant près d'une demi-heure, qui fut pour moi un long et continuel martyre. « Grand

Dieu ! me dis-je aussitôt après le départ de cette femme, si jamais pareil malheur m'arrivait, avec quel plaisir elle irait le colporter partout, pour me rendre la fable et la risée de toutes mes connaissances ! Oh ! que je finisse bien vite de payer toutes ces dettes, et que je n'en fasse plus jamais d'autres ! »

J'étais destiné ce jour-là aux visites désagréables, car à peine Mme Beauregard était-elle sortie, que Clémence vint me demander si elle pouvait faire entrer Mme Clément, ma couturière. « Bon Dieu ! me dis-je, je n'ai pas encore son mémoire, et elle vient sans doute me le remettre et m'en demander le payement ; mais elle est riche celle-là, et elle attendra volontiers. Au surplus, il faut toujours la voir pour m'en assurer. » Et je donnai ordre qu'on la fît entrer.

Je ne me trompais pas : elle venait me demander de l'argent, mais d'une manière plus pressante que je ne m'y attendais ; car elle m'apprit en pleurant que son mari était compromis dans une faillite, et qu'elle se trouvait ainsi absolu-

ment obligée de presser le plus activement possible la rentrée de tout ce qui lui était dû.

« Et combien donc vous dois-je? lui demandai-je.

—Voici votre mémoire, Madame, il ne se monte qu'à huit cents francs ; c'est peu de chose pour vous ; mais pour moi, cette somme, réunie à ce que je pourrai recevoir d'ailleurs, me sauvera d'embarras.

— Je suis vraiment désolée, Mme Clément, mais vous me prenez dans un bien mauvais moment; je ne comptais vous payer cela qu'au commencement de l'hiver prochain, et j'avais pris mes arrangements en conséquence.

— Il me serait de toute impossibilité d'attendre, et je prie madame la marquise de ne pas m'en vouloir si j'insiste. J'espère que la malheureuse circonstance dans laquelle je me trouve me servira auprès d'elle d'excuse suffisante.

— Que voulez-vous que je fasse, Mme Clément? Si j'avais été prévenue plus tôt du malheur qui vous arrive, j'aurais pris d'autres

dispositions ; mais maintenant il est trop tard , il faut que vous attendiez.

— Je le voudrais de tout mon cœur. Dieu sait que ce n'est pas mon habitude de presser ainsi le payement de mes mémoires ; mais la nécessité m'y force aujourd'hui.

— Mais si définitivement je ne le puis pas?

— Oh ! madame la marquise pourra toujours bien payer, quand elle le voudra , une bagatelle semblable. »

J'étais réellement émue de sa peine , et, à dire vrai , tout aussi inquiète de son exigence , car j'avais compté ne rien lui donner, et j'avais bien d'autres créanciers qui n'étaient pas moins pressants. Après avoir essayé plusieurs fois encore, et toujours inutilement, de lui faire prendre patience, je finis par lui promettre au moins un à-compte sous très-peu de jours.

Mais elle ne s'en contenta pas. « J'espère , dit-elle , que madame la marquise pourra faire en sorte de me payer la totalité; ce sera vraiment un bien grand service qu'elle me rendra , et qui m'est tout à fait indispensable. »

Mme de Varlize rentra dans ce moment, et, à l'air de contentement que je vis sur sa figure, je jugeai sans peine qu'elle avait réussi dans sa mission.

« Vous aurez votre argent, me dit-elle dès que Mme Clément se fut retirée. Vous en aurez même plus que ce dont vous avez besoin, car la personne qui le prête a une somme de six mille francs qu'elle ne veut pas morceler, et j'ai été obligée de lui promettre que vous la prendriez tout entière.

— Cela tombe au mieux, dis-je, car Mme Clément sort d'ici, et réclame impérieusement le payement de son mémoire, que je n'avais pas compris dans les mille écus dont j'ai besoin.

— Tant pis, car le prêteur est un peu juif, et demande de forts intérêts : il aurait mieux valu que vous pussiez vous contenter de la moitié de la somme.

— Mais puisqu'il faut la prendre tout entière?

— Nous aurions fait l'affaire de moitié, et je vous aurais déchargée d'autant.

— Eh bien ! n'importe ? quelque chose de plus ou de moins, il vaut mieux sortir d'embarras tout de suite.

— Comme vous voudrez ; c'était dans votre intérêt que j'avais formé ce projet... De combien est le mémoire de Mme Clément?

— De huit cents francs.

— Eh bien ! vous prendrez quatre mille francs sur les six, et je prendrai à mon compte les deux autres que je vous remettrai à l'époque du remboursement, avec leur part dans les intérêts.

— Et quand faudra-t-il rendre cet argent?

— Le prêteur le voulait pour le 1er janvier prochain ; mais je l'ai décidé à attendre jusqu'au 1er février, pour que vous ayez plus de temps pour prendre vos mesures.

— Comme vous êtes bonne, ma chère Marie, et que d'obligations je vous ai !

— Ne faut-il pas bien s'aider entre amies?

— Mais ce monsieur ne commettra-t-il pas d'indiscrétions? Si une pareille affaire venait aux oreilles du marquis, elle me ferait perdre sa confiance pour toujours.

— Soyez tranquille : il ne sait même pas votre nom ; c'est moi seule qui lui ai répondu de tout.

— Vraiment, c'est trop de complaisance de votre part.

— Vous lui remettrez seulement en gage votre parure, que je lui ai assuré valoir vingt mille francs ; et il vous donnera une obligation de vous la rendre contre le payement, au 1er février prochain, d'une somme de sept mille cinq cents francs. »

Cette explication diminua beaucoup les transports de ma joie, et je fis à ce sujet mille observations à Mme de Varlize ; mais elle avait réponse à tout. Le marquis ne s'apercevrait de rien, puisque je n'aurais certainement, jusqu'à cette époque, aucune occasion de me servir de ma parure... Pendant l'été que je passerais à la campagne, je ferais des économies... A mon retour à la ville, j'obtiendrais facilement une forte somme pour me remettre en état de paraître dans le monde, où j'avais eu, cet hiver, tant de succès auxquels le marquis n'avait pas été

indifférent. Ma perfide amie me donna mille autres raisons semblables, dont intérieurement j'étais loin d'être satisfaite; mais, forcée par ce que je regardais comme une nécessité, j'en passai par tout ce que voulut Mme de Varlize, au nom de laquelle ma parure fut engagée, et qui en garda la reconnaissance.



CHAPITRE V.

Le château de Chameroy.

Le marquis avait reçu l'invitation de passer l'été chez M. le marquis de Chameroy, son oncle, qui habitait un assez beau château en Normandie, dans le village dont il portait le nom. Depuis notre mariage, je n'avais fait encore qu'une courte apparition chez lui, avant notre départ pour l'Italie, et il commençait à se plaindre vivement de l'abandon dans lequel nous le

laissions. Il eût pu devenir très-nuisible à nos intérêts de laisser augmenter son mécontentement, et nous résolùmes de lui donner cette année une entière satisfaction.

D'autres motifs nous portaient aussi à accepter son offre avec plaisir : d'abord l'amitié que mon mari avait pour son oncle, qui lui avait longtemps servi de père, et dont il m'avait cité des traits de bonté qui m'avaient, moi aussi, attachée à lui, quoique je ne le connusse qu'imparfaitement; ensuite le besoin que nous sentions également tous deux de réparer, par une économie un peu prolongée, les trop fortes dépenses de notre première année de mariage. Pour mon compte personnel, plusieurs raisons me faisaient désirer pendant un temps cet éloignement du monde, qui, dans une autre circonstance, m'eût paru d'un ennui si accablant.

En effet, je n'étais pas sans de vives inquiétudes sur ma position. Si le souvenir des triomphes que j'avais obtenus flattait agréablement ma vanité, je ne pensais pas sans effroi au prix qu'ils m'avaient coûté. Il me semblait parfois qu'un

gouffre était ouvert devant moi, et qu'une force irrésistible m'entraînait dans ses abîmes. Malgré tous les encouragements de Mme de Varlize, cet emprunt surtout me tourmentait ; je ne pouvais penser sans frémir au gage que j'avais été obligée de donner, à la possibilité de ne pouvoir pas le retirer en temps utile, aux conséquences qui en résulteraient nécessairement, à l'indignation de mon mari lorsqu'il apprendrait ma conduite, aux brocards qui tomberaient de tous côtés sur moi si cette circonstance devenait publique, aux soins charitables que prendrait certainement Mme Beauregard de la divulguer si elle en avait connaissance. Rappelant aussi à ma mémoire ce qui m'avait été dit de Mme de Varlize, et le rapprochant de quelques particularités auxquelles je n'avais pas jusque alors fait attention, je me demandai si elle serait bien exacte à me rendre les deux mille francs qu'elle s'était appropriés, et si elle ne viendrait pas augmenter encore ainsi mes embarras. Toutes ces tristes pensées qui m'occupaient continuellement me jetaient dans une confusion et un abattement

qui faisaient couler mes larmes, et auxquels j'espérais m'arracher en demandant à d'autres lieux de nouvelles distractions.

Une autre circonstance rendait encore ma position plus pénible, car, par un juste décret de la Providence, il arrive souvent que tout semble se réunir, comme par un dessein prémédité, pour humilier et punir le coupable : j'avais l'espoir de devenir mère, et cette pensée qui dans d'autres circonstances m'eût remplie de bonheur, augmentait encore mes alarmes, car je devais être tout occupée des premiers soins de la maternité à l'époque de ce fatal remboursement, qui me préoccupait sans cesse. « Dans l'état où j'arriverai à Paris, me disais-je, incapable d'aller dans le monde, quel prétexte aurai-je pour demander de l'argent à mon mari? Quelle liberté me restera-t-il pour les démarches que j'aurai peut-être à faire, et comment parviendrai-je à retirer mon gage? Oh! il sera sans doute l'enfant de l'affliction, celui que je porte dans mon sein, et les larmes de sa mère l'arroseront souvent. »

Quelquefois la pensée me venait de tout avouer au marquis, dont je connaissais la bonté et l'amitié ; mais, ne voyant dans ma conduite qu'un indigne abus de la confiance qu'il m'avait toujours témoignée et une violation de la promesse que je lui avais souvent réitérée de ne jamais faire de dettes, cet aveu me paraissait trop pénible, et je ne pouvais me déterminer à détruire ainsi la bonne opinion qu'il avait de moi, et à lui causer un chagrin d'autant plus vif, qu'il aurait été plus inattendu ; je me résignais alors, espérant que, pendant le long temps qui restait encore à s'écouler avant l'époque fatale, quelque circonstance favorable pourrait survenir, qui me sauverait d'embarras.

Telles étaient mes bien tristes préoccupations, ma chère Louise, lorsque nous partîmes pour Chameroy, vers les premiers jours de juin. Craignant des moments d'ennui, et désirant m'arracher le plus possible à mes pénibles réflexions, j'emportai une caisse pleine de livres, dont la majeure partie étaient des romans de nos auteurs le plus en vogue alors. Tu dois te rappeler

combien j'ai toujours aimé la lecture, et j'espérais trouver dans cette précaution un remède assuré contre le désœuvrement de la solitude.

Nous fûmes reçus avec tout l'empressement de la plus franche et de la plus sincère amitié. Mon oncle, ancien militaire, depuis longtemps retiré du service avec le grade de maréchal de camp, était un vieillard de soixante-dix ans, mais vert encore, et qui, possesseur d'une grande fortune, sans enfants pour en hériter, aimait beaucoup qu'on vînt l'aider à dépenser ses revenus agréablement. Le marquis, dont il avait été le tuteur, lui était particulièrement cher; et comme sa présence au château y attirait plus encore qu'à l'ordinaire toute la jeunesse des environs, mon oncle, qui ne voyait dans cette circonstance qu'un surcroît de plaisirs, s'en montrait toujours ravi. Le voyant venir cette fois avec une jeune femme qui ne pouvait qu'attirer plus de monde chez lui, sa joie fut extrême, et il nous la témoigna de la manière la plus vive et la plus affectueuse.

J'avais conçu contre la vie de campagne, que

je ne connaissais que fort peu encore, des préventions dont je ne tardai pas à m'avouer toute l'injustice. Il est vrai que mon oncle était, sous ce rapport, dans une position exceptionnelle, et que toutes les localités n'offrent probablement pas les mêmes ressources. Son château était entouré de cinq à six autres situés à des distances assez rapprochées, et un gros bourg, à une lieue de Chameroy, était aussi habité par quelques familles fort honorables ; de sorte que, joignant à cet avantage celui de sa fortune, il pouvait rassembler autour de lui une société aussi bien choisie et presque aussi nombreuse que s'il eût habité Paris.

Au milieu des fêtes et des parties de plaisir, qui ne tardèrent pas à se succéder presque sans interruption, tantôt à Chameroy, tantôt dans les châteaux voisins, j'oubliai bien vite mes sujets d'inquiétude, et je retrouvai toute ma vivacité et toute ma gaieté. Mais j'éprouvai bientôt de fréquentes indispositions, et je me vis, à mon grand regret, condamnée à garder souvent ma chambre. J'eus recours alors à ma

caisse de livres, et je me jetai d'abord sur les romans, comme étant ceux qui pouvaient me fournir les plus agréables distractions. Quels ne furent pas ma surprise et mon désappointement, chère amie! les premiers que j'ouvris me firent horreur. Oh! Mme de Varlize, qui, toujours officieuse et toujours prévenante, s'était chargée de me les choisir et m'en avait fait les plus pompeux éloges, perdit alors beaucoup dans mon esprit. « Comment! m'écriai-je, voilà ce qu'elle m'assure avoir lu avec le plus grand plaisir, ce que beaucoup d'autres, dit-elle, dévorent avec avidité... Mais ce sont des infamies, rien que des infamies, et pas autre chose!... La pudeur y est insultée à chaque page autant que le bon sens, et, pour s'amuser de peintures aussi révoltantes, il faut avoir un cœur aussi vicieux que pour les composer. » Et je me hâtai de jeter au feu ces abominations, craignant qu'on ne me soupçonnât de les avoir lues, si elles étaient trouvées en ma possession.

D'autres, il est vrai, étaient écrits avec plus de réserve et de décence, n'offraient rien qui

pût faire rougir une femme honnête ; mais c'étaient toujours des sentiments faux ou exagérés, des passions extravagantes, des positions invraisemblables, une série interminable d'événements tout en dehors de la vie commune ; tous les efforts de leurs auteurs se portaient exclusivement à faire marcher leurs lecteurs de surprise en surprise ; le bon sens, les probabilités, la vérité, les convenances, tout cela ne venait qu'après ce premier soin indispensable. Du reste, rien de simple, rien de naturel, rien d'instructif dans ces compositions mensongères, dont le seul but était d'intéresser en remuant fortement les passions. Tout ce qu'on pouvait désirer de plus heureux après les avoir lues, était de les oublier promptement ; car, sans présenter un danger aussi évident que les infâmes écrits que j'avais d'abord parcourus, ces derniers ne pouvaient cependant qu'égarer l'imagination, fausser le jugement, énerver l'âme, remplacer dans l'esprit la réalité par des chimères, et inspirer du dégoût pour les devoirs les plus sacrés. J'en fus bientôt lasse aussi, et, de toute cette masse

de livres que j'avais apportés, il ne me resta plus, pour toute ressource contre l'ennui de mes jours de retraite forcée, que quelques volumes d'histoire que j'avais eu la bonne pensée de prendre dans la bibliothèque du marquis, pour joindre à ma provision.

Mais une ressource plus précieuse me fut offerte dans la personne de Mme Boulange, qui habitait avec son mari et ses quatre enfants le bourg dont je t'ai parlé, à une lieue de Chameroy. Ils venaient quelquefois au château, mais jamais aussi souvent que mon oncle l'aurait désiré, et toujours lorsqu'il y avait peu de monde chez lui. Aimable et enjouée, d'une beauté peu commune, et ne paraissant pas s'en apercevoir, possédant un ton parfait, des manières nobles, une instruction variée, Mme Boulange joignait à tous ces avantages celui d'une maturité de raison qu'on eût difficilement soupçonnée chez une femme de son âge; car, sans être de la première jeunesse, elle paraissait avoir à peine trente-deux ans. Mon oncle, qui avait su apprécier ses excellentes qualités, l'appelait

son *bon ange*, prétendant qu'il n'était jamais meilleur que quand il avait pu passer quelques instants auprès d'elle; et tous ceux qui la connaissaient lui témoignaient également un respect que je ne pus m'empêcher de trouver bien autrement flatteur que tous ces sots compliments dont on encense notre vanité, et dont ceux qui nous les adressent sont presque toujours les premiers à rire.

J'étais légère, inconséquente et étourdie, mais non encore pervertie; à la vue de tant de mérites, je me sentis saisie, pour celle qui les possédait, d'une estime subite que je n'avais encore conçue pour aucune autre femme, et je résolus d'étudier de plus près un modèle si parfait. Profitant donc de l'invitation qu'elle m'en avait faite, j'allais souvent passer des matinées, quelquefois même des journées entières près d'elle, et je ne pouvais me lasser d'admirer le séduisant spectacle que j'y avais sous les yeux. Tout, en effet, dans cette heureuse maison, présentait l'image du bonheur le plus pur et le mieux senti. On n'y voyait

aucune apparence de luxe, mais rien n'y manquait de tout ce qui pouvait contribuer aux commodités de la vie. Ce grand fracas, ce tumulte, cette confusion que l'habitude me faisait regarder comme inséparables du service d'une grande maison, étaient inconnus dans celle-ci; la bonne volonté des domestiques suppléant à leur nombre, ils suffisaient aisément à tout : rien n'était omis, ni même négligé; l'ordre régnait partout, et la propreté la plus recherchée se faisait remarquer jusque dans les moindres détails. Tous les visages étaient riants, tous les cœurs paraissaient contents; et, tandis que ces laquais fainéants que nous entretenons à si grands frais pour ne rien faire, se font un jeu de nous déchirer et de nous calomnier, les serviteurs de M. et de Mme Boulange, au contraire, continuellement occupés, ne paraissaient jamais plus satisfaits que lorsqu'ils trouvaient l'occasion de placer l'éloge de leurs maîtres, ou de leur témoigner par quelque attention toute la reconnaissance qu'ils avaient de leurs bontés.

Mais c'était surtout Mme Boulange qui excitait mon attention : adorée de ses enfants, chérie de son mari, respectée de ses domestiques, estimée de tous ceux qui la connaissaient, révérée comme une mère de tous les malheureux qu'elle soulageait, quelque part qu'elle allât, elle ne rencontrait que des figures amies, toutes les bouches la louaient, tous les cœurs la bénissaient. Heureuse du passé qui ne lui rappelait que d'agréables souvenirs ; satisfaite du présent qui ne lui offrait que des images de paix et de bonheur ; confiante en l'avenir, dont sa prudence écartait les dangers, elle me semblait réaliser l'idée du bonheur le plus parfait sur la terre, comme elle résumait en elle toutes les vertus qui l'assurent. O ma chère Louise ! que de fois, faisant un triste retour sur moi-même, n'enviai-je pas, en contemplant ce tableau si séduisant, le sort de cette femme, qui, retirée à la campagne, loin du bruit étourdissant des fêtes du monde, trouvait, dans l'accomplissement de ses devoirs, un bonheur plus doux et mille fois plus durable que tous ces passagers

enivrements qui ne laissent après eux que la fatigue et le dégoût, quand ils ne traînent pas à leur suite les regrets et les remords !

J'aurais voulu la suivre plus longtemps, l'étudier dans un plus grand nombre de circonstances, interroger sa conduite, ses pensées les plus secrètes dans cette foule de petits détails où un rien nous met quelquefois sur la trace des découvertes les plus inattendues ; mais l'état de ma santé me forçait aux plus grandes précautions, et je dus rester pendant six semaines clouée sur ma chaise longue. Les dames des environs furent assez aimables pour me rendre de fréquentes visites ; mais aucune ne me montra autant d'intérêt et ne vint me voir aussi souvent que Mme Boulange.

C'était, sous tous les rapports, ce que je pouvais désirer de plus heureux. Sa conversation avait assez de charmes pour me faire passer d'agréables moments, et elle savait la mélanger, sans affectation, de réflexions solides qui la rendaient aussi instructive qu'intéressante. Elle-même avait été autrefois dans le monde, elle

en connaissait parfaitement tous les usages , et savait apprécier à leur juste valeur ses plaisirs et leur suite trop ordinaire; vraiment, si j'avais pu soupçonner qu'elle connût mon histoire, j'aurais plus d'une fois cru qu'elle se faisait un malin plaisir de me retracer toutes mes déceptions et mes angoisses. Sa mémoire heureuse lui rappelait aussi une foule de particularités des fêtes les plus brillantes auxquelles elle avait assisté, d'anecdotes et d'histoires qu'elle racontait avec un charme infini. Une de ces dernières surtout me fit beaucoup d'impression, parce que je lui trouvai un rapport plus particulier avec le défaut que j'étais bien forcée de reconnaître en moi; je te la rapporterai au chapitre suivant.



CHAPITRE VI.

Antoinette de Blosseville.

Mlle de Blosseville avait perdu sa mère à l'âge de huit ans. Son père, alors capitaine de cavalerie, la mit en pension dans un couvent et alla rejoindre son régiment. C'était en 1805; la guerre était alors dans toute sa fureur. M. de Blosseville s'y comporta avec honneur, et en revint avec une brillante réputation de bra-

voure et de talents militaires qui lui avaient valu le grade de colonel. Au moment où il pensait à retirer sa fille Antoinette de pension pour lui donner des maîtres plus habiles et lui faire acquérir cet usage du monde qu'il regardait comme nécessaire dans sa position, la guerre de Russie éclata et vint rendre plus difficile encore l'exécution de son projet. Vivement contrarié, et ne sachant quel parti prendre à son égard, il allait souvent voir sa fille, et cherchait à s'assurer si un séjour prolongé dans cette maison ne lui déplairait pas trop; car toutes ses affections s'étant reportées sur elle, il l'aimait même avec faiblesse. Un jour, bien peu de temps avant son départ, il trouva Antoinette triste; lui ayant demandé le sujet de son chagrin, il apprit qu'il était causé par la crainte de perdre prochainement sa chère Louise, sa meilleure amie, qui devait bientôt retourner dans sa famille. M. de Blosseville connaissait beaucoup M. de Crony, le père de Louise; c'était un ancien militaire retiré du service, et excessivement riche; l'idée lui vint aussitôt qu'il

ne serait peut-être pas impossible de réunir les deux amies pendant son absence, sous la surveillance de Mme de Crony, qui jouissait, et à juste titre, de la réputation d'une femme aussi sage que vertueuse. Sans communiquer son projet à Antoinette, il alla immédiatement en parler à M. et à Mme de Crony, qui s'y prêtèrent de la meilleure grâce du monde ; et il fut convenu que les deux jeunes personnes sortiraient le même jour de leur paisible retraite pour paraître sur la scène du monde. Content d'avoir ainsi assuré, à ce qu'il croyait, l'avenir de sa fille chérie, M. de Blosseville partit pour l'armée, le cœur déchargé d'un grand sujet d'inquiétude.

Traitée par Mme de Crony comme sa propre fille, Antoinette, qui n'avait qu'un désir à former pour le voir aussitôt accompli, ne pouvait que se féliciter de son bonheur. Toutes les matinées étaient consacrées à l'étude des arts d'agrément que venaient lui enseigner, ainsi qu'à Louise, les premiers maîtres de Paris; et les assemblées, les plaisirs de toute espèce remplissaient toutes ses soirées. Une tête de qua-

torze ans pouvait-elle résister à un tel enivrement et se tenir en défiance contre tous ces prestiges? Ce luxe ne pouvait cependant qu'inspirer à Antoinette des goûts peu en rapport avec la fortune bornée de son père. M. de Blosseville lui-même n'avait pas fait ces réflexions, comment sa fille les eût-elle faites?

Les lettres de Mme de Crony contribuaient encore à entretenir M. de Blosseville dans son aveugle confiance; elles n'étaient remplies que des éloges d'Antoinette, de ses progrès dans ses études, de ses succès dans le monde, et cette dame ne paraissait pas douter que tant de brillantes qualités ne lui assurassent un mariage fort honorable. De telles promesses enivraient le cœur de ce père crédule et lui faisaient oublier que, si quelques jeunes gens, dans un premier moment d'enthousiasme, passent quelquefois par dessus les considérations de fortune et de convenance, ces entraînements sont très-rares, et presque toujours expiés, plus tard, par le malheur de la femme, bientôt dédaignée d'un mari qui regrette son illusion d'un moment.

Pendant qu'Antoinette acquérait ainsi chaque jour de nouveaux talents et de nouvelles grâces, son père obtenait à l'armée de brillants succès; il venait d'être nommé général, et les papiers publics parlaient souvent de lui avec les plus grands éloges. Un jour que, selon son habitude, Antoinette les parcourait pour avoir de ses nouvelles, elle lut, à la suite de quelques détails sur un combat, ces mots qui la foudroyèrent : « Le général Blosseville est dangereusement blessé. » La fatale gazette s'échappe de ses mains, et, sans avoir la force de pousser un cri, elle s'évanouit. Le lendemain, une lettre particulière que reçut Mme de Crony lui apprit la mort du général. Malgré toutes les précautions qu'elle prit pour apprendre cette funeste nouvelle à la malheureuse orpheline, celle-ci fut saisie d'une fièvre ardente accompagnée de délire, qui la jeta pendant plusieurs jours dans le plus grand danger.

Lorsqu'elle put penser à autre chose qu'à sa profonde douleur, un autre sujet de regrets vint l'accabler encore : elle comprit qu'il ne lui

convenait pas, dans sa nouvelle position, de rester plus longtemps chez Mme de Crony, et elle écrivit à sa grand'mère maternelle, qui habitait un vieux château dans le nord de la France, pour lui annoncer la perte cruelle qu'elle venait de faire, et la prier de vouloir bien la recevoir chez elle. La réponse ne se fit pas attendre : dans une lettre pleine d'affection, Mme Dulac annonça à sa petite fille qu'elle lui envoyait Mme Dumont, sa femme de charge, pour l'accompagner dans son voyage.

Mme Dumont ne tarda pas en effet d'arriver; deux jours après, Antoinette, après avoir, en pleurant à chaudes larmes, fait ses remerciements et ses adieux à Mme de Crony; après avoir embrassé Louise, et lui avoir promis de lui donner promptement de ses nouvelles, monta avec sa nouvelle compagne dans la voiture qui devait les emmener.

Le voyage fut bien triste : Antoinette quittait toutes les séductions des plaisirs de la capitale; elle était violemment arrachée à tous ses rêves de bonheur, et se voyait, à seize ans, condam-

née à s'ensevelir au fond d'une province, avec une femme âgée qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait infirme et de mœurs austères. Quel changement subit, et quel effrayant contraste! Il eût fallu une raison plus mûre que celle d'Antoinette pour ne pas s'en laisser abattre.

Les premiers moments de son arrivée chez sa grand'mère furent loin de dissiper ses craintes: Mme Dulac, fort souffrante alors, ne quittait point son appartement; enveloppée d'une longue pelisse, et assise dans un grand fauteuil, elle reçut sa petite-fille avec bienveillance, mais sans démonstrations empressées.

Dès le lendemain, se trouvant seule avec elle, elle l'interrogea sur la manière dont elle avait passé son temps depuis sa sortie du couvent. Antoinette, le cœur encore plein du souvenir de ses plaisirs, lui en fit une description pompeuse; mais, à sa grande surprise, plus elle faisait une peinture séduisante de sa vie passée, et plus la figure de sa grand'mère s'assombrissait; une fois même, cette exclamation involontaire lui échappa: « Pauvre Antoinette!.. »

Confondue de cette marque de compassion, dont elle était si loin de comprendre le motif, la jeune fille s'arrêta tout à coup; mais sa grand-mère la pria d'achever son récit, et elle reprit avec la même chaleur la description des fêtes continuelles et des plaisirs de tout genre qui remplissaient tout son temps à Paris.

« Que d'argent et de temps employés à ne vous préparer que des regrets, ma chère enfant! » dit Mme Dulac, lorsque sa petite-fille eut terminé son récit; mais, ayant appris ainsi tout ce qu'elle désirait savoir, elle ne jugea pas à propos de pousser plus loin la conversation sur ce sujet, et, reprenant un air plus calme, elle parla de choses indifférentes.

Mme Dulac n'était pas une femme d'un mérite ordinaire : à toute la sensibilité d'un excellent cœur elle joignait une grande connaissance du monde et un jugement naturellement sain, perfectionné encore par la lecture et la réflexion. Elle ne put apprendre sans un amer regret combien l'éducation d'Antoinette avait été peu proportionnée à sa position, et elle pré-

vit tous les maux qui devaient résulter pour elle de l'existence dissipée à laquelle on l'avait habituée. Comment lui inspirer maintenant des goûts plus simples et l'amour d'une vie plus modeste ? A seize ans, une jeune personne se révolte facilement contre des conseils qui lui déplaisent, et tout ce qui vient de ceux à qui la nature ou l'âge donne de l'autorité sur elle, lui semble une insupportable tyrannie dont elle ne cherche qu'à secouer le joug. Persuadée de ces vérités, Mme Dulac, avant de se décider sur la marche qu'elle devait suivre avec sa petite-fille, résolut de l'abandonner quelque temps à elle-même, afin de mieux étudier son caractère, et de mieux juger les moyens dont elle devrait se servir pour arriver au but qu'elle se proposait. Elle espérait d'ailleurs aussi que quelques circonstances favorables et les bonnes qualités d'Antoinette viendraient l'aider dans son projet, sans donner à ses soins l'apparence de leçons, et c'était ce qu'elle désirait le plus.

Ses espérances ne furent point trompées : comme elle s'occupait avec zèle du soin de régler

les affaires de son gendre, elle s'arrangea de manière à ce que sa petite-fille fût présente aux conférences qu'elle eut à ce sujet avec les hommes d'affaires. Il fut bientôt reconnu que le général de Blosseville avait vendu presque tout son bien, et qu'il ne lui restait plus qu'une petite terre de trois mille cinq cents livres de rentes, chargée d'hypothèques pour une somme qui égalait près de la moitié de sa valeur.

« Il faut au moins la conserver à Antoinette, dit l'excellente grand'mère, et la première chose à faire est de payer les dettes qui la grèvent. »

Comme elle avait peu d'argent comptant, elle vendit ses diamants, une partie même de son argenterie, et fit des billets pour le reste.

Antoinette ne pouvait rester spectatrice impassible d'un tel sacrifice, dont elle comprenait toute la générosité ; elle s'empressa d'apporter à sa grand'mère tous ses bijoux, la priant de les faire vendre, sans même vouloir réserver son beau piano, meuble précieux, présent d'un père chéri. Mme Dulac accepta ses offres sans en paraître surprise et comme s'y attendant ;

elle ne la loua point d'avoir rempli un devoir, mais intérieurement elle lui en sut bon gré.

Cette tardive connaissance de sa véritable position inspira à Antoinette des sentiments tout nouveaux. Elle fut comme honteuse d'avoir vécu jusque alors dans un faste et dans une dissipation si peu conformes au rôle qu'elle était appelée à jouer dans le monde, et elle comprit, par sa propre expérience, tous les dangers de cette inconséquente vanité qui porte tant d'hommes à sacrifier leur bonheur et celui de leurs enfants. Résolue à s'en corriger, elle travailla à devenir soigneuse, économe, et prit quelque connaissance des soins du ménage, qui, peu à peu, lui devinrent moins désagréables, moins ennuyeux. Animée par la reconnaissance, elle devint aussi plus assidue auprès de sa grand'mère, et sollicita la faveur de lui faire elle-même la lecture que lui faisait habituellement la jeune Louise, sa femme de chambre; cette demande lui fut accordée avec plaisir, et Mme Dulac lui fit ainsi lire tour à tour plusieurs ouvrages de religion, de piété, d'histoire, de littérature,

qui, tout en éclairant son esprit, firent naître aussi dans son cœur les plus nobles et les plus religieux sentiments. Ce fut comme un monde entièrement nouveau qui s'ouvrit alors devant elle : elle connut enfin et elle aima ce Dieu dont on lui avait jusque alors parlé si légèrement; elle comprit qu'elle était en ce monde pour y remplir des devoirs, et pour gagner, par leur accomplissement, un bonheur éternel; elle étudia ces devoirs, et comme elle s'appliqua avec zèle à les pratiquer, ils devinrent pour elle une source de jouissances inconnues; des goûts plus solides vinrent remplacer la frivolité de ses pensées, la garantirent de l'ennui; et peu de mois s'étaient écoulés depuis son arrivée dans ce château, où son esprit prévenu ne lui avait d'abord fait prévoir que des chagrins, que déjà elle commençait à entrevoir le bonheur véritable dont elle devait y jouir.

Il y avait à peu près un an qu'elle demeurait ainsi chez sa grand'mère, devenant chaque jour de plus en plus raisonnable, lorsqu'elle fut soumise à une bien violente tentation. Sa chère

P. 9



amie, Louise de Crony, avec laquelle elle entretenait un commerce de lettres régulier, lui apprit son prochain mariage, et la pressa fortement, en son nom et en ceux de son père et de sa mère, de venir assister aux fêtes dont il serait l'occasion. Une telle offre ne pouvait que rallumer dans le cœur d'Antoinette des goûts qui n'y étaient pas encore entièrement éteints; aussi, lorsque sa grand'mère, à qui elle avait l'habitude de montrer toutes ses lettres, lui demanda : « Eh bien ! Antoinette, que ferez-vous ? » elle resta un moment sans répondre ; mais son hésitation ne fut pas de longue durée, et, appelant à elle tout son courage et toutes ses bonnes résolutions, elle dit : « Je renonce à ce plaisir, ma bonne maman, parce que je ne suis pas assez sûre de moi, et que je n'ose pas me flatter de revenir ici aussi calme et aussi heureuse que je le suis maintenant. Si la seule pensée de ces fêtes a pu me jeter dans le trouble, que ne ferait pas leur réalité? »

Entendant sa petite-fille parler ainsi, Mme Dulac l'embrassa avec transport : « Je ne crains

plus pour toi, Antoinette, lui dit-elle ; ta raison me répond suffisamment maintenant de ton bonheur. »

En effet, ce fut ce sacrifice même qui fixa la destinée de sa petite-fille. Parmi les hommes qui fréquentaient le plus la maison de M. de Crony se trouvait un jeune avocat, nommé Frédéric d'Artigues. Élevé chrétiennement par des parents religieux, il s'était, dès son jeune âge, familiarisé avec la vertu, et quoique obligé de vivre dans le monde, il se tenait en garde contre ses dangers et contre la séduction de ses mauvais exemples. Il avait remarqué Antoinette ; mais, habitué à se vaincre, il avait eu assez d'empire sur lui-même pour réprimer le penchant qui l'entraînait vers elle. Mlle de Blosseville, élevée dans le faste d'une grande opulence, ne pouvait être sa femme : la modicité de sa fortune ne lui permettait pas de la maintenir dans la position où il la voyait, et l'habitude des plaisirs lui rendrait insupportable une vie paisible et retirée. Mais lorsqu'il eut appris le changement heureux qui s'était opéré dans ses

goûts et la preuve si forte qu'elle venait d'en donner, il crut pouvoir sans crainte demander sa main, qui lui fut accordée; et Mme d'Artigues, aujourd'hui aussi heureuse épouse que bonne mère de famille, remercie chaque jour le Ciel de l'avoir arrachée à temps aux séductions d'un monde qui ne pouvait que la tromper dans ses espérances et dans ses désirs.



CHAPITRE VII.

Les époux réconciliés.

Mme Boulange continuait à me rendre de fréquentes visites, et les moments que je passais ainsi avec elle me paraissaient toujours trop tôt écoulés. C'est une bizarrerie de mon caractère que je n'ai jamais pu m'expliquer : jamais femme n'a été, je crois, plus étourdie et plus légère que je l'étais encore à cette époque de ma vie ;

cependant, lorsque je n'étais pas sous l'impression immédiate de mes folles pensées, jamais femme n'aima plus que moi à entendre le langage de la raison. Mme Boulange, à la vérité, le rendait si aimable, que je ne saurais m'en faire un mérite. Elle me disait les soins qu'elle prenait de sa maison et les charmes qu'elle trouvait dans cette occupation ; elle m'expliquait l'emploi de son temps, et comment les heures coulaient pour elle si rapides au milieu de tous les détails dont elle était chargée, et dont chacun avait pour elle son attrait particulier ; elle me parlait avec attendrissement de ce qu'elle appelait les bontés de son mari ; elle me citait tout ce qu'ils faisaient réciproquement pour se rendre agréables l'un à l'autre ; mais surtout elle paraissait comme véritablement inspirée lorsque, se livrant à toute sa reconnaissance, elle me peignait avec une indéfinissable expression de sensibilité tout ce qu'elle devait aux bons soins et à l'amitié de ceux qui l'entouraient. « Je fais si peu pour eux, disait-elle alors, et ils font tant pour moi ! » Oh! chère amie,

que la vie d'une telle femme est belle ! qu'elle est heureuse ! et combien je me sentais petite, j'allais presque dire méprisable, auprès d'elle !

Ce qui m'inspirait pour elle plus d'estime encore, c'est que toutes les autres femmes que je voyais s'accordaient unanimement à la louer, et qu'aucune ne me parut jamais mettre quelque restriction dans ses éloges. Un jour que je demandais à l'une de ces dames si Mme Boulange avait toujours ainsi vécu à la campagne. « Oh ! non, me répondit-elle. M. Boulange et elle ont aussi payé leur tribut à l'erreur commune, et ils ont commencé par demander au monde un bonheur qu'il ne pouvait leur donner ; heureusement ils ont été promptement détrompés.

— Mais leur retraite du monde, continuai-je, n'a-t-elle pas eu quelque raison particulière, ou a-t-elle été seulement l'effet d'un dégoût produit par l'expérience ?

— Oh ! c'est une histoire tout entière à vous raconter, me répondit cette dame, et comme j'en connais tous les détails, qui n'ont rien que d'honorable pour Mme Boulange, si vous croyez

qu'ils puissent vous intéresser, je vous en ferai volontiers le récit. »

Je l'assurai du plaisir qu'elle me ferait, et elle commença aussitôt.

« M. et Mme Boulange, me dit-elle, étaient mariés depuis quatre ans; leur union, formée sous les auspices d'un attachement réciproque, paraissait leur promettre un bonheur pur et constant : ils s'en flattèrent pendant près de trois mois; mais, au bout de ce temps si court, chacun d'eux s'aperçut que l'idole qu'il s'était faite n'était qu'une créature comme les autres, sujette à plus ou moins de faiblesses et de défauts. Cette découverte pénible amena du refroidissement entre eux, et M. Boulange, qu'entraînaient des passions plus fortes, en vint bientôt jusqu'à mettre de l'aigreur dans sa conduite avec sa femme, et jusqu'à se rendre coupable envers elle des plus mauvais procédés.

« Mme Boulange avait assez de vertu pour faire le bonheur d'un homme qui eût eu autant de bonnes qualités qu'elle, et pour être elle-même heureuse avec lui; mais, pour faire com-

prendre ses torts à un époux coupable, pour l'en faire rougir, pour lui inspirer le désir et la force de changer de conduite, il faut à une femme une vertu portée jusqu'à la perfection, et, de plus, un esprit de discernement qui sache inspirer toujours à propos son silence, ses paroles ou ses actions. Le mérite de Mme Boulange n'allait pas jusque-là. Quoique résignée par esprit de religion autant que par nécessité, elle ne pouvait se défendre cependant, lorsque sa vivacité avait été trop fortement excitée, de ces mots piquants, de ces allusions détournées, de ces reproches indirects, de toutes ces petites taquineries enfin qui sont le partage des faibles, et qui n'ont d'autres résultats que d'irriter davantage la personne qu'on attaque, et de la faire persévérer dans ses torts, ne fût-ce que par amour-propre : aussi nul espoir de rapprochement ne se présentait à l'esprit de Mme Boulange, encore moins la pensée de le tenter. Ses jours s'écoulaient ainsi dans la tristesse, et la nuit la voyait souvent arroser de larmes sa couche solitaire. Pieuse, mais non encore assez

pour avoir la force de mettre tous ses chagrins au pied de la croix, et de s'en faire autant de sujets de mérite, elle priait bien, à la vérité, le Dieu de toute consolation de venir à son aide, mais ses prières intéressées, que dictait un sentiment humain plus qu'une fervente piété, lui procuraient peu de soulagement dans ses peines, et n'amélioraient en rien sa fâcheuse position.

Les choses étaient dans ce déplorable état depuis plus d'un an, lorsque M. l'abbé Benoît, frère aîné de Mme Boulange, qui habitait la province, fut appelé à Paris pour une affaire qui l'y retint près de six mois. Son œil exercé eut bientôt reconnu les chagrins de sa sœur, et il résolut aussitôt de tout tenter pour essayer d'y porter remède.

« Tu n'es pas heureuse, chère sœur? » lui dit-il un jour.

Mme Boulange voulut en vain s'en défendre; pressée par son frère, elle finit par répandre un torrent de larmes, et puis lui avoua la vérité.

M. Benoît commença par pleurer avec elle;

mais sa raison lui faisant promptement surmonter ce premier mouvement de la nature, il lui dit : « Ce ne sont pas des larmes qu'il faut en cette circonstance, c'est une résolution qui fasse changer, s'il est possible, ta position. Voyons, dis-moi franchement ce que tu as fait pour cela ?

— Mais que voulais-tu que je fisse ? Notre rôle à nous, pauvres femmes, n'est-il pas le silence et la résignation ?

— Dis-moi, chère Marie, as-tu assez de force et de raison pour entendre les conseils d'une amitié sincère ?

— Oui, parle sans rien craindre.

— Eh bien ! je te dirai donc que, sans me porter nullement ici l'avocat des hommes, dont je suis tout disposé à reconnaître les torts, j'ai l'intime conviction cependant que beaucoup de femmes pourraient, avec une conduite plus sage et plus prudente, prévenir ou faire cesser un grand nombre de ces dissensions scandaleuses qui existent dans tant de ménages. Ne te fâche pas si je commence par t'adresser un reproche ;

mais dis-moi : tous ces petits airs fâchés et boudeurs que je te vois si souvent prendre avec ton mari, toutes ces petites tracasseries que je te vois journellement lui susciter, sont-ils ce silence et cette résignation dont tu viens de me parler? et quels bons effets peux-tu en espérer?

— C'est bien la moindre chose, je crois, lorsqu'il m'accable de tant d'injustices, que je lui en laisse voir mon mécontentement. C'est d'ailleurs pour moi comme une sorte de soulagement à mes peines de lui faire comprendre ainsi ses torts.

— Mais crois-tu donc qu'il ne les connaisse pas? Et si, les connaissant, il y persévère, est-ce en te rendant moins aimable à ses yeux, en te privant de tes avantages, en lui rendant son intérieur désagréable, que tu espères l'en corriger?

— Tu voudrais donc que nous nous résignassions à être continuellement les victimes de ces messieurs, sans jamais nous permettre la moindre observation, ni le moindre reproche?

— Je voudrais, avant toute autre considéra-

tion, que tu fisses tout ce qu'il faut pour te rendre heureuse.

— Ce n'est pas ainsi que j'y réussirai, mon frère, sois-en certain; une telle conduite n'aurait d'autre effet que d'autoriser M. Boulange dans ses désordres.

— Dis plutôt, Marie, qu'elle l'en ferait rougir, et de là au repentir il n'y a qu'un pas.

— Oh! plus de repentir pour lui, plus de bonheur pour moi! »

Et ici de nouvelles larmes vinrent mouiller les yeux de Mme Boulange.

« Prends confiance, chère sœur, continua M. Benoît, et écoute les conseils de mon expérience et de mon amitié. Ce n'est point en t'abandonnant toi-même que tu amélioreras ton sort, ce n'est point non plus en continuant la conduite que tu as tenue jusqu'à ce jour; tu dois maintenant en être convaincue. Ici, comme en toute autre circonstance, c'est à la religion qu'il te faut recourir. Cette mère aussi riche que tendre a des remèdes pour toutes nos blessures, des consolations pour toutes nos douleurs; mais

juste autant que bonne, elle nous traite comme nous la traitons nous-mêmes ; tous ses divins trésors sont ouverts à ceux qui lui donnent leur cœur sans partage ; les autres n'y puisent qu'à proportion de ce qu'ils font pour elle. Je suis vraiment fâché de t'affliger, ma bonne Marie ; mais si tu te juges d'après cette règle, ne seras-tu pas forcée de convenir que tu n'as aucun droit à ses secours ? Je sais combien tu lui es attachée ; je sais avec quelle fidélité tu remplis la plupart des devoirs qu'elle t'impose ; mais tu dois savoir aussi qu'il ne suffit pas de lui être fidèle sur quelques points, qu'il faut l'être également sur tous. Les demi-vertus ne valent pas mieux que les demi-mesures ; elles commencent tout et ne finissent rien. L'Évangile te commande la soumission, la résignation, l'obéissance, les égards, les prévenances même envers ton mari ; si tu y manques, à quel titre peux-tu encore compter sur le secours de Dieu, dont tu méprises la loi? Suis-la plus fidèlement, chère sœur, rends à ton mari le bien pour le mal, les soins pour l'oubli, les attentions pour la négligence, le respect pour

le dédain ; et si une conduite aussi héroïque ne parvient pas à le changer, car je sais qu'il est des hommes assez profondément pervers pour rester insensibles aux procédés les plus généreux, au moins Dieu permettra que tu trouves, dans la douce satisfaction d'avoir rempli tes devoirs, une continuelle et puissante consolation qui adoucira l'amertume de tes chagrins ; bien plus, n'oublie jamais que, si la récompense de tes vertus ne t'est pas accordée daus ce monde, elle n'en sera que plus grande dans l'autre : cette sublime vérité te remplira d'une joie toute céleste, précieux avant-goût des éternelles jouissances qui te seront réservées dans la véritable patrie. En un mot, chère Marie, si tu persévères dans ton plan de conduite, tu n'as aucune chance de succès, et tu offenses le Ciel ; si tu adoptes celui que je t'indique et que la religion te commande, tu peux espérer de ramener ton mari à de meilleurs procédés, et dans le cas où ton attente serait trompée, tu aurais au moins, pour riche dédommagement à tes peines, la consolante certitude d'être éternellement récompen-

sée de ta soumission par un Dieu aussi puissant que généreux, et qui ne t'aura éprouvée ici-bas que pour te faire mériter une plus brillante couronne dans le ciel. »

Les devoirs que son frère venait de lui tracer ainsi paraissaient à Mme Boulange aussi pénibles qu'humiliants, et elle leur opposa toutes les objections que son esprit put lui fournir ; mais, réfutée sur tous les points, elle finit par se rejeter sur leur extrême difficulté. « J'irai même plus loin que toi, lui répondit M. Benoît, car j'oserai dire qu'ils sont impossibles, si tu n'en demandes l'exécution qu'à la nature humaine, si faible et si corrompue; mais demande-la à Dieu avec confiance et persévérance, et il te l'accordera. »

Ainsi, journellement encouragée par des conseils dont elle avait appris depuis longtemps à connaitre tout le mérite, et trouvant d'ailleurs dans son propre cœur la foi et la piété nécessaires pour une entreprise aussi difficile, Mme Boulange résolut de travailler à réformer dans sa conduite tout ce que son frère y avait signalé de

répréhensible. Les commencements en furent pénibles; mais peu à peu les plus grandes difficultés disparurent; chaque jour lui voyait faire un nouveau progrès dans la patience et la résignation, et trois mois ne s'étaient pas encore entièrement écoulés, que déjà elle faisait presque sans effort ce qui lui avait d'abord paru impossible.

Les résultats de son changement ne tardèrent pas à se faire sentir. Étonné de cette douceur de sa femme, si nouvelle pour lui, M. Boulange commença par s'en applaudir comme d'un événement qui le délivrait d'une importunité fâcheuse: mais l'attribuant à quelques accès passagers de dévotion occasionnés par la présence de son frère, il ne crut pas à sa durée, et y fit peu d'attention. Cependant, lorsque avec le temps il fut forcé de reconnaître qu'un tel changement était durable, des pensées de remords lui vinrent à l'esprit, l'injustice de sa conduite lui apparut plus clairement, et il se promit de faire au moins quelque chose pour rendre moins malheureuse une femme qui acquérait tant de droits à ses bons procédés.

Leurs relations, dès ce moment, devinrent plus amicales, et Mme Boulange, pour première récompense de son changement, n'eut plus à éprouver ces brusqueries et ces mépris qui l'avaient si souvent et si cruellement affligée. Mais c'était peu encore; pour que son bonheur devînt parfait, il fallait qu'elle fût payée d'un entier retour, et rien ne lui annonçait cet heureux moment. Son mari était honnête, quelquefois même prévenant avec elle; il cédait plus facilement à ses désirs, lorsqu'ils n'avaient rien qui pût contrarier ses plaisirs particuliers; mais là se bornaient toutes ses complaisances : ce n'était pour Mme Boulange qu'une absence de malheur, ce n'était pas eucore un bonheur véritable.

Cette amélioration fut cependant pour elle un engagement puissant à persévérer dans sa nouvelle conduite, et à se montrer de plus en plus docile aux conseils de son frère. « Confiance en Dieu et persévérance dans tes efforts, lui disait ce pieux ecclésiastique, et tu réussiras, chère sœur; ne te lasse pas d'implorer le secours de celui qui peut seul changer les cœurs;

ne te lasse pas davantage de ta patience et de ta résignation ; et le Ciel, je commence à l'espérer, oui, le Ciel exaucera nos vœux. Maintenant que tes demandes sont mieux accueillies, ose plus que tu n'as fait jusqu'à présent ; propose quelques distractions à ton mari ; habitue-le insensiblement à ne plus aller chercher ses plaisirs loin de toi. Présente-lui souvent ses enfants ; qu'il s'amuse de leurs aimables caresses et de leur joyeux babil. Ta voix lui plaisait autrefois, pourquoi négliger ce moyen de lui plaire? Songe que plus tu le retiendras près de toi par quelqu'un de ces innocents artifices, plus tu lui feras aimer sa maison et plus tu le retireras de celle des autres. Reprends donc ton piano délaissé, fais-le résonner encore de ces sons harmonieux qui plaisaient tant à Boulange ; rappelle cette gaieté, cette vivacité qui le captivaient ; charge-toi du soin de ses plaisirs, afin de les diriger et de les partager avec lui. Fais en sorte que ton maître par le droit soit, dans toutes ces circonstances, ton égal par le fait ; mais surtout cache-lui bien la vue de ses chaînes ;

quelque légères et agréables que tu les lui rendisses, il s'en indignerait, et ne tarderait pas à les rompre. »

De tels conseils, il faut en convenir, sont plus faciles dans la spéculation que dans la pratique, surtout lorsqu'on pense qu'une seule parole, qu'un seul geste mal à propos peut en retarder pour longtemps, quelquefois même en arrêter entièrement l'effet; aussi Mme Boulange ne fut-elle pas sans commettre plusieurs fautes qui compromirent son succès, et alors elle s'abandonnait au découragement; elle regrettait ce qu'elle appelait ses inutiles humiliations et ses peines sans résultat. Une pensée principalement la tourmentait, et elle y revenait souvent. « Faut-il donc, répétait-elle alors avec l'accent d'un véritable dépit, faut-il donc que ce soit moi qui entoure maintenant mon mari de prévenances? » Heureusement son frère était toujours là qui lui rendait la sagesse, la confiance et la résolution dont elle avait besoin : il la consolait, il l'encourageait, il lui apprenait à mieux faire. « Sans doute, répondait-il à ses plaintes,

il ne manquera pas de complaisants pour te dire que c'est aux femmes à commander. Beaucoup, j'en conviens, mériteraient cet honneur, et je n'hésite pas à te mettre du nombre; mais la loi générale n'est pas ainsi faite, et ce propos n'est qu'une flatterie qu'on vous adresse, parce qu'elle est sans inconvénient, et que ceux qui vous la prodiguent le plus sont bien certains de n'en éprouver aucune diminution dans leur autorité. L'essentiel pour toi, chère sœur, est d'être heureuse dans ton ménage, et, quelque durs que puissent te paraître les moyens d'y parvenir, ils valent mieux encore cependant que ces continuels ennuis dans lesquels je te vois consumer tes plus beaux jours. Chasse donc loin de toi ces dangereuses pensées, auxquelles tu laisses quelquefois prendre trop d'empire : c'est la vanité seule qui te parle dans ces moments, et la vanité donne toujours de mauvais conseils. Maintenant que tu as commencé, il ne t'est plus permis de t'arrêter, et, je te le répète avec plus de confiance encore aujourd'hui que jamais, si tu sais intéresser le Ciel au succès de ton entreprise,

par tes prières, par ta résignation, par la pureté de tes intentions, j'espère, et j'ai tout lieu d'espérer que nos vœux seront accomplis. Mais si tu ne donnes à tes efforts qu'un but purement humain, si tu n'as en vue que ton bonheur temporel, si tu ne travailles pas plus pour ramener ton mari à la vertu que pour le ramener à toi, si tu te confies en tes propres ressources plus qu'en l'appui du Ciel, il est bien à craindre alors, quels que puissent être d'ailleurs tes moyens, que tu ne réussisses pas, ou que tu n'obtiennes qu'un succès trompeur et passager. »

Les espérances que M. Benoît donnait ainsi à sa sœur n'étaient pas sans fondement. M. Boulange, en effet, ne se montrait déjà plus le même; plus frivole et léger que pervers et corrompu, la douceur de sa femme, sa patience, les prévenances et les soins dont elle l'accablait ne l'avaient pas trouvé insensible, et chaque jour ses complaisances devenaient pour elle plus nombreuses et plus marquées. Insensiblement il s'habitua à rester plus longtemps chez lui, et, tout surpris d'y retrouver ces moments agréables

qu'il croyait perdus pour toujours, il en vint bientôt après jusqu'à les désirer et à les préférer aux plaisirs qu'il avait, depuis trop longtemps, été chercher ailleurs et à grands frais. Dès ce moment, si le triomphe de Mme Boulange ne fut point encore complet, il fut du moins assuré.

Et, en effet, il ne tarda point à se réaliser aussi entier qu'il était possible de le désirer. C'était peu de temps avant le départ de M. Benoît ; ils étaient tous trois réunis après le dîner, et M. Boulange, qui chaque jour appréciait davantage son nouveau bonheur, dit à sa femme : « Apprends-moi donc, chère amie, comment j'ai pu être assez insensé pour ne pas voir que le vrai bonheur est celui que l'on trouve dans sa famille et dans l'accomplissement de ses devoirs, et comment tu as pu être assez habile pour me guérir de mon aveuglement ?

— Voilà le médecin, répondit Mme Boulange en lui montrant son frère. C'est en m'apprenant à mieux servir Dieu, qu'il m'a donné les vertus qui m'ont rendu ton cœur.

— C'est donc à cette robe noire qui paraît si

sévère et si ennemie des plaisirs que je dois mon bonheur ! Que le Ciel vous en récompense, mon cher abbé ! »

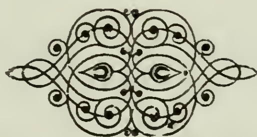
Et, en parlant ainsi, M. Boulange embrassait son beau-frère avec toute l'effusion de la reconnaissance la plus vive et la mieux sentie.

Les yeux du bon M. Benoît étaient en ce moment mouillés des larmes les plus douces qu'il soit donné à un homme de répandre. Toutefois il ne voulut pas perdre une aussi belle occasion de consolider son ouvrage, et, se débarrassant des bras de M. Boulange, il lui dit : « Ce n'est pas à moi, mon frère, que vous devez le bonheur dont vous jouissez : c'est à la religion, dont je n'ai fait qu'expliquer à ma sœur les véritables enseignements. Il dépend de vous maintenant d'assurer la continuité de leurs bons effets.

— Je vous entends, l'abbé ; en pratiquant également de mon côté ces enseignements, n'est-ce pas ? afin de ne pas mettre moi-même de nouveaux obstacles à leurs heureux résultats. Eh bien ! je confesse sans détour que vous ne pouviez me donner une meilleure preuve de leur

excellence ; et je vous promets de les prendre aussi désormais pour règles de ma conduite. »

Afin d'avoir moins d'occasions de manquer à leurs bonnes résolutions, ils vinrent habiter la campagne où ils sont maintenant, et où ils jouissent d'un bonheur qui fait l'admiration de tous ceux qui les connaissent. »



CHAPITRE VIII.

Un accident. — La précieuse ridicule.

Cette histoire, en augmentant mon estime pour Mme Boulange, me fit concevoir pour elle une amitié plus vive encore, et comme bientôt après je fus débarrassée de toutes les incommodités qui m'avaient fait garder la chambre pendant si longtemps, je profitai de ma nouvelle liberté pour aller la voir le plus souvent pos-

sible. Il se passait peu de jours sans que je lui fisse une visite plus ou moins longue, et il me semblait toujours que j'en revenais meilleure et plus raisonnable. Ce fut en la voyant si fréquemment et dans tant de circonstances différentes, à toutes les heures du jour, dans le repos et dans l'occupation, avec son mari, avec ses enfants, avec ses domestiques, dans un salon ou dans la chaumière des paysans, où je l'accompagnais quelquefois, discutant une affaire ou se livrant à un amusement, recevant des hommages, ou en proie à une contrariété, que je compris pour la première fois l'énorme différence qui existe entre les plaisirs et le bonheur : ceux-là sont, par leur nature, légers, inconstants, de peu de durée; ils promettent toujours plus qu'ils ne tiennent, n'ont de réalité que celle que leur prête notre imagination, et ne plaisent que parce qu'ils sont une exception; leur continuité serait pour nous une fatigue et un ennui : on peut les comparer à ces éclairs qui paraissent d'autant plus brillants qu'ils sortent d'une nue plus obscure et plus menaçante, ou encore à ces

feux de paille qui passent si rapidement, et dont les flammèches embrasées que le vent disperse dans les airs produisent quelquefois de vastes incendies. Celui-ci, au contraire, né de la vertu, en a toute la solidité : il s'accroît avec le temps, il se fortifie par l'usage ; plus on le goûte, et plus on veut le goûter : comme ces parfums délicieux qui s'évaporent au contact de l'air, il fuit le grand jour et l'éclat ; rien ne le trouble, rien ne l'inquiète, parce que, étranger aux objets extérieurs qui nous environnent, il ne doit son existence qu'à nos dispositions intérieures. Si la terre lui manque, il se réfugie dans le ciel, et l'avenir s'enrichissant ainsi pour lui de tout ce que le présent lui refuse, l'adversité elle-même l'entretient et le dilate.

Cependant, au milieu des sages réflexions que m'inspirait la vue de Mme Boulange, un triste et involontaire retour sur moi-même venait m'attrister et me désoler. J'avais toujours présent à la pensée ce fatal 1er février : c'était pour moi l'épée de Damoclès ; car, à peine commençais-je à me livrer à quelque idée riante, à

quelque séduisante espérance d'un bonheur semblable à celui dont j'avais l'exemple sous les yeux, que sa fatale pensée venait tout empoisonner par les craintes qu'elle m'inspirait; souvent même elle me retenait dans mes projets de réforme. « Je suis enchaînée, me disais-je, je ne puis renoncer encore au monde; il me faut encore, au moins cette année, un grand luxe, une grande dépense, pour pouvoir économiser de quoi racheter mon gage. »

D'autres fois aussi, car il faut bien que je sois vraie avec toi, chère Louise, l'esprit du mal venait combattre toutes mes belles résolutions et tous mes bons désirs. « Qu'as-tu donc à reprocher au monde? me disait-il alors; ne t'a-t-il pas entourée d'hommages, d'adorations, de plaisirs? N'étais-tu pas comme sa reine et son suprême arbitre? Où trouveras-tu ailleurs des satisfactions plus vives, des jouissances plus variées? Si tu as commis une imprudence, les moyens de la réparer sont à ta portée; faut-il donc t'effrayer pour si peu de chose : et est-ce à ton âge qu'il convient de quitter une vie si

enivrante pour les douceurs peut-être trompeuses d'une existence solitaire et monotone ? »

Malgré tout ce que ces raisonnements avaient de séduisant pour une tête telle que l'était alors la mienne, je crois cependant que, sans cette malheureuse circonstance de mon gage à retirer, ils eussent cédé à mes bonnes inspirations; mais toujours préoccupée de cette fâcheuse nécessité, et ne voyant qu'un seul moyen d'y satisfaire, je n'osais m'arrêter à aucune pensée dont l'exécution eût contrarié ce projet. C'est ainsi qu'un abîme appelle toujours un autre abîme, qu'une première faute nous jette dans une seconde. Je déplorais les folies qui m'avaient fait commettre cette imprudence, et, pour réparer celle-ci, je me préparais à soutenir et à continuer celles-là. O absurdité!... Mais c'est ainsi que je raisonnais alors.

Tu comprends que, dans une pareille situation d'esprit, il m'était impossible d'être heureuse. Bientôt une nouvelle circonstance vint ajouter encore à mes inquiétudes. Un matin, après la réception du courrier, le marquis entra

dans mon appartement; la tristesse était peinte sur sa figure, et, après avoir paru hésiter un moment, comme effrayé de ce qu'il avait à m'apprendre, il me dit : « Je voudrais bien ne pas trop t'affliger, Aurélie; car, après tout, la perte est réparable; mais, pour le moment, c'est un malheur.

— Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je tout effrayée de cette précaution.

— Notre ferme de Beaumont est brûlée tout entière; j'en reçois aujourd'hui la nouvelle, on n'a pu rien sauver, et le fermier est réduit à la misère.

— O mon Dieu ! m'écriai-je, quel malheur !

— Oui, pour lui et pour nous; car, s'il est ruiné, de notre côté nous voilà obligés à une grande dépense, et privés, pendant une année ou deux, du revenu de notre plus belle propriété. »

Cette nouvelle m'affligea doublement, et pour elle-même, et pour ses conséquences, qu'il n'était que trop facile de prévoir. Je m'efforçai cependant de surmonter mon trouble, et je bal-

au marquis quelques mots d'encouragement et de consolation.

« Je suis charmé de ton courage, ma chère amie, me répondit-il; je craignais que cette mauvaise nouvelle, qui va augmenter si notablement notre gène présente et nous condamner à quelques années de privations, ne te fût plus sensible, et je m'applaudis de te voir si raisonnable. »

Je crus cependant devoir faire mes réserves, et je m'empressai de dire : « Cependant, mon ami, il ne nous faudra pas vivre en ermites; nous n'en sommes pas encore réduits là. »

Il m'apprit alors qu'il comptait partir le lendemain pour juger par lui-même sur les lieux des mesures les plus convenables à prendre pour réparer ce désastre. « J'espère n'être pas absent plus d'une quinzaine, ajouta-t-il, tu continueras à rester près de mon oncle pendant ce temps; et, à mon retour, nous arrêterons définitivement ensemble notre plan de conduite. »

J'avais, comme tu le vois, supporté assez bien cet assaut; mais, lorsque je fus seule, la nature

prit facilement le dessus, et je me livrai sans contrainte à la douleur la plus profonde. Aussi longtemps que j'y avais pensé comme à un sacrifice volontaire, le renoncement aux plaisirs du monde ne m'avait pas effrayée, et j'en étais presque venue à le désirer plus qu'à le craindre; aujourd'hui qu'il semblait m'être imposé par la nécessité, il me contrariait, il m'irritait, je ne pouvais y penser sans frémir, et puis ce fatal 1er février était toujours là sous mes yeux ; il me suivait partout, la nuit, le jour, à table, dans mes promenades, dans mes conversations, dans mes amusements; si déjà j'avais tout lieu de le craindre avant cette fatale nouvelle, combien plus ne devais-je pas l'appréhender maintenant?

Lorsque je descendis pour dîner, la trace de mes larmes était encore visible; le marquis s'en aperçut, et, se trompant sur leur cause principale, il me prit à part, en sortant de table, et me dit : « Je suis vraiment fâché de ton chagrin, Aurélie, mais sois certaine que je ne te demanderai aucun sacrifice qu'après avoir épuisé tous ceux que je pourrai faire moi-même. J'ai déjà

pensé que ta voiture nous suffirait, et que je pourrai réformer mon cabriolet et un de mes chevaux de selle. Ce sera une économie assez importante, et en y pensant bien, j'en trouverai sans doute encore quelques autres à faire. Tranquillise-toi donc, chère amie, et reprends cette gaieté qui te rend si aimable, et le calme nécessaire à ta santé. »

Ces marques d'un attachement et d'une bonté dont je me sentais si indigne me fendirent le cœur, et peu s'en fallut que, dans un premier mouvement de reconnaissance, je ne fondisse en larmes et n'avouasse ma faute. Je sus me contenir cependant; mais, oubliant toute autre considération que celle du juste retour dû à une telle complaisance, je voulus répondre à la générosité du marquis par une générosité semblable, et je lui protestai que je ne souffrirais jamais un partage si inégal dans des sacrifices imposés autant par les dépenses que son amitié lui avait fait faire pour moi, que par un malheur commun dont le résultat ne devait pas frapper sur lui seul.

Notre conversation fut interrompue par mon oncle : « Allons, jeunes gens, dit-il en venant nous rejoindre, faut-il donc se chagriner pour si peu de chose? C'est un malheur, sans doute, peut-être de quarante à cinquante mille francs ; eh bien ! tout cela peut se réparer..., peut-être même plutôt que vous ne pensez, ajouta-t-il d'un ton mystérieux qui, dans sa bouche, pouvait signifier beaucoup. Suivez votre intention, Alfred, partez demain, et nous recauserons de tout cela à votre retour, quand vous aurez des renseignements bien exacts. »

Ces paroles, qui, en définitive, pouvaient fort bien ne pas avoir la signification que je leur attribuais, me rassurèrent un peu cependant, et je fus assez maîtresse de moi, pendant le reste de la soirée, pour vaincre mes craintes et paraître de bonne humeur.

Lorsque je me levai le lendemain, Alfred était parti depuis longtemps déjà, et j'allai chercher quelques distractions auprès de Mme Boulange, à qui je fis part du malheur qui venait de nous frapper. Elle s'y montra sensible, et

m'offrit toutes les consolations que son amitié put lui suggérer ; elle fut même si expressive dans ses démonstrations, qu'il y eut un moment où, entraînée par l'intérêt qu'elle me témoignait, j'allais, je crois, lui apprendre en quoi cet événement était doublement fâcheux pour moi, et réclamer ses bons conseils pour sortir de l'embarras dans lequel m'avait jetée ma folie, lorsque nous fûmes interrompues par l'arrivée d'une visite.

Mlle de Blossard, qui habitait un château à une lieue et demie de là, et que j'avais déjà vue plusieurs fois chez mon oncle, lui amenait sa belle-sœur, qui avait l'habitude de venir tous les ans passer avec elle deux ou trois mois d'été. Mlle de Blossard était grande, bien faite, et, malgré ses trente-six ans, avait encore quelques agréments extérieurs; mais je n'ai jamais rien vu de comparable à l'affectation de ses manières et aux petites minauderies dont elle accompagnait tout ce qu'elle disait et tout ce qu'elle faisait : ces grimaces eussent été déplacées même chez une jeune personne de seize ans, et chez

elle on ne pouvait s'empêcher de les trouver complétement ridicules. Quoique fort peu disposée alors à la gaieté, je ne pus cependant faire autrement que de m'en amuser pendant tout le temps de sa visite ; et à peine ces deux dames furent-elles sorties, que je m'empressai de demander à Mme Boulange ce que c'était que cette *jeune personne.*

Elle sourit à ma demande, et me répondit : « Que voulez-vous que je vous en dise de plus que ce que vous en avez vu ? Vous devez la connaître maintenant tout aussi bien que moi.

— J'ai pu l'apprécier, mais je ne la connais pas, et je serais curieuse de savoir si je me suis trompée sur son compte. Allons, ne faites pas tant la discrète, et contez-moi son histoire ; si elle est aussi singulière que sa personne, elle m'amusera beaucoup.

— Mais je puis vous répondre qu'elle n'a rien de bien extraordinaire. Cette demoiselle a eu ses petits travers, et c'est malheureusement une chose assez commune chez nous comme chez les hommes. Ce qu'il y a de plus fâcheux

pour elle, c'est qu'elle n'a pas voulu les reconnaître, et qu'aujourd'hui encore elle croit réparer le tort qu'ils lui ont fait en les augmentant. »

J'insistai tant, que Mme Boulange finit par me raconter ce qu'elle savait de l'histoire de cette demoiselle, et, en effet, elle ne contenait aucune particularité remarquable. Mlle de Blossard avait été jeune, belle et riche ; à une instruction assez variée, quoique peu profonde, elle joignait beaucoup d'esprit naturel ; mais tous ces avantages ne lui avaient été que nuisibles par suite de la haute idée qu'ils lui avaient inspirée de son mérite, et des soins qu'elle crut devoir prendre pour le faire valoir. Oubliant tout à fait cette simplicité et cette modestie qui conviennent si bien aux femmes et surtout aux jeunes personnes, elle voulut que tout chez elle fût calculé pour produire le plus d'effet possible. Aussi la voyait-on tour à tour, et selon les occasions, prendre tous les tons et chercher tous les moyens de fixer l'attention ; jamais rien de naturel chez elle ; tous ses discours, tous ses gestes, toutes

ses actions étaient étudiées, et quand, à force de soins et d'artifices, elle avait réuni autour d'elle un certain nombre de personnes qui s'amusaient de ses petites minauderies et de son petit manége, la pauvre enfant triomphait, croyant bonnement être l'objet de l'admiration générale.

Le moment de la marier vint, et comme les parents annonçaient une riche dot, malgré ces petits ridicules dont on pouvait espérer que le temps la corrigerait, les partis se présentèrent en grand nombre; mais elle voulait un mérite égal à celui qu'elle se croyait, et, ne le trouvant pas, elle éconduisit tous les prétendants : les uns parce qu'ils n'étaient pas assez riches; les autres, pas assez beaux; ceux-ci parce qu'ils avaient des manières trop communes, ceux-là parce qu'ils ne possédaient pas une instruction assez étendue.

Quatre ou cinq années se passèrent ainsi, pendant lesquelles, croyant se rendre plus aimable sans doute, elle renchérit encore sur les manières prétentieuses qui lui étaient familières; mais elle ne fit que se rendre plus ridicule, et trop souvent

ceux dont elle croit aujourd'hui captiver l'admiration ne font que se moquer d'elle.

« Elle n'a que ce qu'elle mérite, dis-je après cette histoire; tant de prétentions et d'affectation dans ses manières ne pouvaient avoir un autre résultat.

— C'est une vérité que l'expérience prouve tous les jours, continua Mme Boulange, et dont néanmoins beaucoup de femmes encore ne veulent tenir aucun compte dans leur conduite. Confiantes en leur mérite réel ou supposé, elles oublient que, pour qu'on leur en sache gré, il faut qu'il soit comme deviné malgré elles, et que, si elles s'empressent de l'étaler et d'en faire parade, on ne verra plus que leur vanité qui les porte à le produire ainsi au grand jour; et eussent-elles tout celui qu'elles se supposent, on sera plus enclin à le leur contester qu'à le reconnaître. Quant à cette affectation, à cette préciosité de manières, si vous me passez ce terme, ce n'est pas seulement un tort, c'est encore un ridicule.

— Et il n'y a rien, ajoutai-je, qui perde une

femme aussi sûrement et aussi vite qu'un ridicule.

— Le plus sûr pour nous est de ne jamais sortir du naturel, de rester toujours nous-mêmes. Faisons de continuels efforts pour corriger ce qu'il peut y avoir d'imparfait en nous; mais en recherchant de prétendues grâces, en affectant certains goûts, en nous attribuant certaines qualités qui ne sont ni de notre âge, ni de notre position, ni dans notre caractère, nous ne pouvons que faire rire à nos dépens.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce,

a dit le bon La Fontaine, et je crois que c'est ici le cas de l'application de cette sage maxime. »

Cette histoire fut le sujet de notre conversation pendant tout le temps que je restai avec Mme Boulange, et elle m'avait tellement amusée, que j'en parlai le soir à mon oncle. Il connaissait parfaitement Mlle de Blossard, et il en rit beaucoup avec moi.

CHAPITRE IX.

Une confidence.

Huit jours après le départ d'Alfred, je reçus une lettre de lui dans laquelle il m'apprenait qu'un riche spéculateur lui faisait des offres avantageuses pour l'achat de toutes les terres de la ferme, qu'il voulait revendre ensuite en détail. « De cette manière, me disait-il, nous éviterons une dépense considérable, et le prix qu'on

m'offre, placé en rentes sur l'État, nous donnerait encore autant de revenus que nous en retirerions de la ferme. J'ai demandé six mille francs d'épingles pour toi, et l'acquéreur les a également accordés; de sorte que je crois pouvoir t'annoncer cette affaire comme faite; il n'y a plus que les formalités à remplir. »

Tu comprends facilement, Louise, combien cette nouvelle me fut agréable. « Voilà plus qu'il ne m'en faut, m'écriai-je aussitôt, pour retirer mon gage et réparer mes folies! Je suis vraiment plus heureuse que je ne le mérite. » Mon oncle, à qui je communiquai le contenu de cette lettre, n'en fut cependant pas aussi émerveillé que moi. « Ce sera le même revenu, dit-il, mais le fonds sera bien différent. Des terres sont bien autrement sûres que des rentes dont la valeur est soumise à tant de chances... C'est un sot échange qu'il fait là... Enfin, puisqu'il le veut, il faut bien le vouloir aussi. » Et, trop ami de son bien-être pour s'arrêter à des pensées qui pussent le contrarier, il s'occupa aussitôt d'autre chose. « Je donnerai un grand dîner, dit-il pour fêter

le retour d'Alfred, et j'y inviterai la famille Blossard. La belle enfant contribuera beaucoup sans doute à l'égayer. »

Je fis peu d'attention au regret que mon oncle manifestait de cet échange, et, dans l'excès de ma joie, je m'empressai d'aller en faire part à Mme Boulange, dont la bonne amitié devait, suivant moi, accueillir cette nouvelle avec un transport égal au mien. Aussi ma surprise fut grande lorsque je l'entendis me faire absolument la même observation que mon oncle. Moins réservée avec elle, je lui répondis : « Mais les épingles! convenez donc que c'est fort joli de recevoir ainsi six mille francs au moment où l'on s'attendait, au contraire, à des privations. »

Mme Boulange ne répondit rien, et son silence ne me prouva que trop qu'elle ne partageait pas mon enthousiasme. Presque honteuse alors de l'avoir manifesté si vivement, je lui demandai en quoi elle trouvait cette affaire si fâcheuse.

« La plus grande crainte qu'elle m'inspire pour vous, me répondit-elle, c'est cette facilité qu'elle va vous donner de réaliser en vingt-

quatre heures les sommes dont vous pourrez avoir besoin. On se résout difficilement à entamer une belle propriété qui quelquefois même ne peut pas se morceler; mais quand on n'a qu'un mot à dire pour se procurer de petites sommes dont le peu d'importance n'effraie pas, la tentation est bien plus forte, et si l'on y succombe plusieurs fois, on est tout surpris d'avoir fait une brèche considérable à sa fortune. Heureusement vous êtes raisonnable, Aurélie, et vous n'oublierez pas que vous devez avoir maintenant les pensées d'une mère de famille.

— Oh! cerainement, ma chère amie, répondis-je, je sais trop maintenant ce que peut coûter un moment d'imprudence ; je veux être désormais aussi sage que vous.

— Eh! mon Dieu! j'ai été tout aussi étourdie qu'une autre, et c'est une faveur toute spéciale de la Providence qui m'a retirée du mauvais pas où ma folie m'avait engagée... » Et là-dessus, voulant me donner une preuve de confiance, elle me raconta son histoire telle, à très-peu de choses près, que je la connaissais déjà.

« Vous aviez du moins la consolation, lui dis-je, de n'avoir pas mérité les chagrins que vous éprouviez ; et malheureusement je ne puis en dire autant.

— Comment! reprit-elle avec l'accent du plus vif intérêt, seriez-vous donc malheureuse ?

— Je l'étais avant la nouvelle que je viens de vous apprendre ; j'avais une crainte qui me tuait. »

Et, répondant à sa confiance par une confiance égale, je lui expliquai, sans en rien dissimuler, toutes les folies que j'avais faites.

La figure de Mme Boulange s'assombrissait à mesure que je parlais, et quand j'eus fini, elle me dit : « Et quelles sont vos ressources pour parer au 1er février?

— Mais, vous le voyez bien, les six mille francs d'épingles.

— Il vous en faut sept mille cinq cents.

— Mais Mme de Varlize en a sa part à payer.

— Connaissez-vous donc assez peu le monde, Aurélie, pour pouvoir être certaine qu'elle la payera ?

—Oh ! mon Dieu ! quel malheur pour moi si elle manquait à sa parole !

—Je ne veux pas vous donner mes craintes pour une entière et fâcheuse certitude ; mais elles ont au moins une très-grande probabilité, et vous devez prendre vos précautions pour la totalité, tout comme si vous n'attendiez rien d'elle..... Mais comment cette dame avait-elle pu vous éblouir au point de vous faire envisager un tel remboursement comme une chose facile?

— Oh ! son esprit est fécond en ressources, et elle m'en avait cité un grand nombre.

— Mais lesquelles ? voyons si nous pourrons en tirer parti. »

Je n'osai les avouer, et je gardai le silence. En ce moment où la fièvre des plaisirs ne me travaillait plus, et où je n'étais plus sous le coup de créanciers dont je craignais les poursuites, je sentais tout ce qu'avaient de vil et de coupable les moyens dont l'astucieuse Mme de Varlize avait su me déguiser tout l'odieux. Mon embarras pour répondre fut si visible, que

Mme Boulange, s'en apercevant, vint à mon secours.

« Je comprends, dit-elle, il s'agissait de ces ressources qu'on n'aime pas à avouer : des mémoires enflés, des dépenses exagérées, des dettes imaginaires. Convenez-en, Aurélie; vous savez que c'est l'amitié seule qui me porte à vous faire cette demande.

— Oui, m'écriai-je, j'en suis certaine, et cette amitié m'inspire assez de confiance pour que je ne craigne pas de vous confesser mes torts.

— Eh bien! ma chère amie, continua-t-elle en donnant à sa voix l'expression d'une bienveillance plus marquée encore, dès lors que ces moyens sont si pénibles à avouer, vous devez comprendre qu'ils ne sont pas convenables. Une femme qui se respecte ne doit rien dire ni rien faire qui soit de nature à être honteusement avoué. Tout ce qu'elle fait qui demande du mystère est au moins imprudent, s'il n'est coupable; et quant à tous ces petits moyens suggérés par Mme de Varlize, soyez certaine qu'ils ne pou-

vaient que vous déconsidérer aux yeux de tous ceux qui les auraient nécessairement plus ou moins connus, et leur donner l'occasion de vous soupçonner plus coupable encore ; car la malignité ne s'arrête pas, et quand elle a une fois trouvé à s'exercer sur quelqu'un, elle va vite dans ses suppositions. De plus, la moindre indiscrétion de celui-ci ou de celle-là, la circonstance la plus légère et la plus inattendue aurait pu donner connaissance au marquis de toutes ces fraudes, et vous compromettiez ainsi, pour toute votre vie peut-être, la confiance qu'il vous accorde, et qui est le plus précieux trésor d'une femme, en même temps que le garant le plus certain de son bonheur. Toutes ces considérations sont purement humaines cependant ; et que serait-ce si j'y joignais celles que la religion me fournirait de même pour condamner plus sévèrement encore des moyens qui ne reposent que sur le mensonge et la fausseté ?

— Oh ! comme vous me découvrez, lui dis-je, l'abîme que j'avais moi-même creusé sous mes pas !.... Mais ce n'est pas tout de le voir, ajou-

tai-je, il faudrait trouver d'autres moyens d'y échapper.

— Vous voyez que la Providence se met de la partie, et qu'elle paraît vouloir venir elle-même à votre secours. Toutefois ce n'est encore qu'une espérance : attendons que cette affaire soit entièrement conclue pour savoir ce qu'elle pourra nous offrir de ressources, et nous arrêterons ensuite le plan de conduite que réclameront les circonstances.

— Eh bien ! soyez mon bon ange, je m'abandonne en toute confiance à vos bons conseils, et je m'engage à les suivre en tous points. »

Je rentrai à Chameroy le cœur soulagé, et je fus au dîner d'une gaieté qui enchanta mon oncle. Il m'avait vue souvent de bien mauvaise humeur, lorsque j'étais tourmentée par les craintes qui me suivaient partout et empoisonnaient tous les moments de ma vie ; mais attribuant cet état à ma santé, il avait la bonté de me pardonner ma maussaderie. Me trouvant ce jour-là toute disposée à partager sa gaieté, il s'y livra avec d'autant plus de bonheur, que

c'était pour lui un plaisir inattendu. Après le dîner, nous allâmes faire une visite au château de Blossard, où, à ma grande surprise, nous entendîmes la chère enfant dont je t'ai parlé exécuter sur son piano des morceaux fort difficiles avec un talent vraiment remarquable : elle nous montra aussi plusieurs esquisses qu'elle avait faites de plusieurs points de vue que lui avaient fournis les environs du château, et je ne pus m'empêcher d'en admirer la perfection. C'est un véritable malheur, Louise, qu'une amie sincère ne se soit pas trouvée pour apprendre à cette pauvre demoiselle, à son début dans le monde, que le plus léger ridicule y fait presque toujours oublier les plus belles qualités. Elle avait dix fois plus qu'il n'en faut pour y réussir, si elle n'avait pas voulu augmenter encore ses avantages par l'artifice de ses manières empruntées.

J'avais entendu plusieurs fois dans la soirée prononcer le nom d'une dame Durochereau, dont on vantait la mort édifiante, et dont surtout on paraissait beaucoup plaindre la fille.

Aussitôt que nous fûmes montés en voiture pour retourner à Chameroy, je demandai à mon oncle ce que c'était que ces dames dont je n'avais pas encore entendu parler.

« C'est une histoire trop triste, ma nièce, me répondit-il, pour que j'entreprenne de vous la raconter. Vous pourrez en demander le récit à votre bonne amie, Mme Boulange, qui la connaît parfaitement. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Mlle Durochereau passe pour un ange de vertu.

— Et sa mère?

— Vous avez entendu qu'elle venait de mourir.

— Oui; mais avait-elle la même réputation que sa fille?

— Elle se conduisait fort bien, et il paraît qu'elle est morte dans d'excellents sentiments.

— D'après le ton de réserve avec lequel vous en parlez, mon oncle, il paraît cependant qu'il y a quelque reproche à faire à sa mémoire?

— Dieu seul le sait. Quelques-uns l'on crue coupable; un beaucoup plus grand nombre ne

l'ont crue que légère. Paix soit à sa cendre ! Elle est maintenant devant son juge. »

Je vis que ces questions contrariaient mon oncle, qui n'aimait pas à arrêter sa pensée sur des sujets qui pussent l'attrister, et je changeai de conversation.

Je comptais retourner le lendemain chez Mme Boulange pour la prier de satisfaire ma curiosité ; mais je me sentis indisposée, et je ne pus sortir. Il en fut de même le surlendemain, et le troisième jour je reçus une lettre d'Alfred qui me disait que l'acquéreur paraissait vouloir revenir sur ses premières propositions, et qu'il craignait bien que l'affaire ne pût avoir lieu. Cette nouvelle, qui contrariait si vivement mes plus chères espérances, fut accablante pour moi ; et, quoique encore un peu souffrante, je me disposais à aller en faire part à Mme Boulange, lorsque cette précieuse amie, inquiète de ne m'avoir pas vue les deux jours précédents, vint elle-même me trouver. Je lui montrai la fatale lettre, et, en la lui présentant, de grosses larmes roulaient dans mes yeux.

« Tout n'est cependant pas désespéré, me dit-elle après l'avoir lue; il y a de l'hésitation chez l'acquéreur; mais il n'y a pas encore un refus définitif.

— Vous voulez me consoler, ma chère amie, lui répondis-je en donnant un libre cours à mes pleurs ; mais je ne le vois que trop maintenant, l'affaire ne se fera pas. Je ne méritais pas un tel bonheur.

— Et quand il serait vrai qu'elle ne se fît pas, reprit Mme Boulange, qui chercha à me rendre un peu de courage, dans votre position je conviens que ce serait fâcheux ; mais il n'y aurait pas encore de quoi se désoler si vivement, nous trouverions quelque autre moyen de vous sortir d'embarras.

— Oh ! je vous en supplie, occupons-nous dès aujourd'hui de sa recherche; que je puisse enfin retrouver ma tranquillité si déplorablement perdue depuis cette fatale imprudence.

— Reposez-vous sur moi ; je ferai tout ce que je pourrai.

— Je ne doute pas de votre bonne volonté,

mon excellente amie; mais pourrez-vous réussir ? Cette incertitude me fait un mal dont je crains que mon malheureux enfant ne se ressente. »

Voyant mon affliction si profonde, Mme Boulange crut devoir commencer par me rendre un peu plus de confiance en moi-même. « Après tout, me dit-elle, vous n'ètes coupable que de légèreté, et il n'y a là-dedans qu'un malheur d'argent; votre réputation n'y est nullement compromise. Vous avez fait une faute, sans doute; mais elle est du nombre de celles qu'on peut avouer sans se déshonorer.

— Oh ! je l'avouerai à tous ceux à qui il sera nécessaire de l'avouer, pourvu que ce ne soit pas à Alfred.

— Et pourquoi cette exception ?

— Vous ne vous figurez pas tout ce que les bontés qu'il a eues pour moi devraient lui inspirer de ressentiment de ma conduite, et tout ce qu'elles l'autoriseraient à me faire de justes reproches.

— Je vois différemment, et il me semble que

ces mêmes bontés devraient vous dire combien il serait facile à vous pardonner.

— N'importe, il faut à tout prix lui éviter cette peine.

— Soyez certaine cependant que la franchise de votre aveu et les marques de votre repentir la lui diminueraient beaucoup.

— Mais songez donc, chère amie, quelle confusion pour moi, qui lui ai déjà fait tant de promesses si mal tenues ! »

J'étais vraiment dans un état à faire peine, et Mme Boulange, craignant sans doute d'avoir trop insisté sur une démarche pour laquelle je montrais tant de répugnance, me promit de faire tous ses efforts pour éviter d'en venir à cette dernière ressource. Je cherchai en vain à la faire expliquer sur les moyens qu'elle comptait employer ; elle éluda toujours de me répondre, en me disant qu'il fallait attendre la solution de l'affaire en suspens ; mais sa confiance ranima la mienne, et lorsqu'elle me quitta j'étais beaucoup plus tranquille.

CHAPITRE X.

Suites amères de la légèreté.

Mes inquiétudes étaient trop vives pour que je pusse me trouver bien ailleurs qu'auprès de celle avec qui je pouvais en causer librement; aussi dès le lendemain m'empressai-je d'aller chez Mme Boulange. Je ne la trouvai pas seule; une jeune personne en grand deuil était avec elle, et se retira aussitôt après mon arrivée. La

tristesse empreinte sur tous ses traits ajoutait encore à sa beauté, en lui donnant un certain air de gravité qui convenait parfaitement à l'expression de sa figure et à tout l'ensemble de sa personne.

« Cette jeune demoiselle est vraiment parfaitement bien, dis-je à Mme Boulange dès qu'elle fut sortie.

— Et encore plus malheureuse, me répondit-elle.

— Je ne m'étonne pas alors de la voir chez vous, ma chère Marie ; vous êtes la consolatrice de toutes les affligées.

— Pas autant que je le voudrais cependant.

— Il y a peu de jours que cette demoiselle est chez vous?

— Oui ; sa mère est morte il y a quatre jours, et nous l'avons invitée à venir passer quelque temps avec nous, afin de l'enlever à la vue des lieux et des objets qui n'auraient pu qu'augmenter ses regrets.

— C'est sans doute Mlle Durochereau, dont mon oncle m'a parlé avec tant d'enthousiasme,

et qu'il nomme un ange de vertu ; ce sont ses propres paroles.

— Et elles n'on rien de trop fort ; Mlle Durochereau mérite cet éloge.

— Mais il paraît que les opinions étaient partagées sur le compte de sa mère. Mon oncle n'a jamais voulu me rien dire de son histoire, et il m'a renvoyée à vous pour la connaître.

— Et vous en mourez d'envie, n'est-ce pas?

— Je vous l'avoue.

— Eh bien! je consens à vous satisfaire, ne fût-ce que pour vous réconcilier avec votre position et vous apprendre que vous n'ètes pas la plus malheureuse des femmes, ainsi que l'impatience vous le fait dire trop souvent. »

Nous allâmes nous asseoir sous un berceau dans le jardin, et elle me raconta l'histoire suivante :

Mlle Élise Durochereau était la troisième fille de Mme F..., qui habitait avec son mari la ville d'Orléans. Les deux aînées avaient été nourries par leur mère, qui les aimait passionnément; mais Élise fut confiée à une nourrice qui l'em-

mena à la campagne. Sa mère, ne l'ayant pas continuellement sous les yeux, s'y attacha fort peu; et, quand la malheureuse enfant revint chez ses parents à l'âge de deux ans, elle en fut presque regardée comme une étrangère. Ainsi rebutée de tout le monde et des domestiques eux-mêmes, toujours empressés à imiter l'exemple de leurs maîtres, elle devint tellement maussade, que son père et sa mère résolurent de l'éloigner tout à fait de leur présence ; et, prétextant qu'elle avait besoin de l'air de la campagne, ils l'envoyèrent chez un de leurs fermiers, à huit lieues d'Orléans. Ils l'y laissèrent jusqu'à l'âge de douze ans, et à cette époque ils la placèrent dans une petite pension à bon marché, où elle resta six ans encore. Il fallut bien enfin la reprendre chez eux; mais comme sa vue leur était un continuel reproche, et que quelques personnes d'ailleurs, soit par malice, soit par un véritable sentiment de compassion, lui témoignaient plus d'intérêt qu'à ses sœurs, ils cherchèrent à s'en débarrasser promptement en la mariant. Comme c'était là leur seul but, ils ne

furent pas difficiles sur le choix, et acceptèrent le premier parti qui voulut bien se contenter de la mince dot qu'ils donnaient à leur fille. Élise, qui était si malheureuse chez ses parents, s'empressa également de donner son consentement.

M. Durochereau, auquel elle se trouva ainsi unie, était un homme de quarante-cinq ans, ni riche ni pauvre, ni bien ni mal, quant au physique; sans vice comme sans vertu, quant au moral : c'était un de ces hommes que la Providence semble avoir prédestinés à végéter obscurément plus ou moins longtemps sur la terre dans la sphère étroite où elle les a placés. Élise, au contraire, ayant compris de bonne heure qu'elle n'avait pas à compter sur ses parents, et qu'il fallait qu'elle apprît à se suffire à elle-même, avait profité, au delà de ce qu'on pouvait attendre d'une jeune fille ainsi abandonnée à elle-même, de l'éducation imparfaite qui lui avait été donnée. Suppléant par un travail opiniâtre à l'insuffisance des leçons de ses maîtresses, elle avait acquis une certaine instruction; mais mal dirigée, et ses lectures,

faites sans ordre et sans choix, lui avaient apporté plus de confusion que de rectitude dans les idées. Sa position toujours humiliée, les contrariétés, souvent même les affronts qu'elle avait à supporter, le dépit qn'elle en avait naturellement conçu, son désir de sortir d'un si triste état lui avaient appris à dissimuler, et personne ne savait mieux qu'elle feindre la résignation et paraître céder à tout ce qu'on désirait d'elle ; mais elle cachait sous cette apparente facilité une vive imagination, une âme ardente, un caractère indomptable, et personne cependant n'abandonnait moins qu'elle un projet une fois arrêté. Elle eut bientôt subjugué complétement l'esprit du facile M. Durochereau; et, libre alors de ses actions, disposant en souveraine de la modique fortune que ses parents lui avaient donnée et de toute celle de son mari, elle rechercha le plaisir avec d'autant plus d'ardeur, qu'il lui avait été jusque alors plus étranger.

Une femme jeune et belle, de ce caractère et dans ces dispositions, ne pouvait manquer de

jouer un rôle brillant dans la société que M. Durochereau voyait à Paris ; malheureusement Élise ignorait qu'il ne suffit pas à une femme d'être irréprochable, mais qu'il faut encore qu'elle le paraisse, et que les soupçons qu'elle autorise par sa conduite sont aussi flétrissants pour elle que les fautes elles-mêmes. J'aime à croire qu'elle ne fut jamais coupable du tort qu'on lui reprocha ; mais ce dont il est impossible de douter, c'est qu'elle se plut à recevoir les hommages qu'on lui adressait, qu'elle les rechercha, qu'elle les encouragea même. Elle fut l'occasion d'un duel entre deux jeunes gens, dont l'un succomba dans la lutte ; et cette aventure, qui fit bruit, parvenant enfin aux oreilles du pacifique M. Durochereau, dérangea tellement tout son bonheur et toutes ses idées, que, sans vouloir rien examiner de plus, il abandonna sa femme, réalisa toute sa fortune, et alla chercher à Bordeaux une vie plus tranquille.

Cet abandon et celui dans lequel la laissèrent toutes ses connaissances, firent enfin ouvrir les yeux à Mme Durochereau. Se voyant ainsi l'ob-

jet d'une répulsion générale, et réduite à sa modique dot, qui ne lui permettait plus de vivre à Paris, elle vint se réfugier ici, où, depuis dix-huit ans, elle expiait les erreurs de sa jeunesse, lorsque Dieu lui a fait la grâce de la rappeler à lui.

— On dit que sa mort a été édifiante.

— Telle qu'on devait l'attendre de la vivacité de son repentir et de sa profonde piété.

— Mais cette piété, l'a-t-elle témoignée aussitôt après sa retraite du monde?

— Non ; je crois qu'elle ne date guère que de sept à huit ans.

— C'est-à-dire de l'époque à laquelle vous êtes arrivée ici.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour lui faire goûter les consolations de la religion ; M. le curé a joint ses efforts aux miens, et Dieu les a bénis.

— Mais quelle triste existence a du avoir sa fille !

— Continuellement occupée de sa mère, elle n'a vécu jusqu'à ce jour que pour elle. Voyant

ses chagrins sans en connaître la cause, elle semblait n'avoir d'autre pensée que celle de les adoucir par ses soins, ses prévenances et ses attentions. Jamais je n'ai vu tant d'adresse à deviner le moindre désir, jointe à tant d'empressement pour le satisfaire : rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait d'apporter un moment de distraction aux peines de sa mère. Bien jeune encore, elle restait étrangère à tous les amusements de son âge, et déjà elle veillait, avec une vigilance digne d'une maîtresse de maison, à ce que tout fût disposé suivant les goûts qu'elle lui connaissait. Dans les soirées d'hiver ou dans leurs promenades d'été, elle la distrayait par d'agréables lectures ; la voyait-elle en proie à quelque souvenir fâcheux, elle avait un talent tout particulier pour reporter aussitôt son attention sur quelque autre objet ; et si son imagination ne lui en fournissait pas un assez promptement, elle lui sautait au cou, et l'accablait de ses caresses en lui racontant tout ce qui lui passait alors par la tête. Je n'oublierai jamais de ma vie, je crois, l'impression

qu'elle produisit sur moi un jour où, comme j'entrais chez sa mère, elle vint à moi dans les transports d'une gaieté folle, et me dit en pleurant presque de joie : « Félicitez-moi, bonne amie (c'est le nom que je lui avais appris à me donner), j'ai fait rire maman aujourd'hui pendant plus d'un quart d'heure, et même encore maintenant elle n'est pas si triste que de coutume.

— L'aimable enfant! m'écriai-je, que de vertus dans un si jeune âge !

— Elle en a montré plus que vous ne pouvez le supposer encore, continua Mme Boulange; car les chagrins de Mme Durochereau devaient participer de la vivacité de son caractère, et il y avait des moments où ils la dominaient tellement, qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, et qu'elle repoussait avec dureté les soins de son aimable fille; mais, loin de se décourager, celle-ci, qui voyait sa mère plus triste, n'en montrait que plus d'empressement à rechercher les moyens de la consoler. Rebutée une fois, deux fois et souvent plus encore, ne

recevant que des reproches pour prix de ses attentions et de sa tendresse, elle revenait autant de fois à la charge, et il était rare que sa persistance ne finît pas par adoucir les chagrins de sa mère.

— Ce dut être du moins pour Mme Durochereau une bien grande consolation dans son malheur, d'avoir une pareille fille.

— Je le pensais comme vous, ma chère amie, et je lui en fis un jour l'observation; mais quelle ne fut pas ma surprise de l'entendre me répondre : « Ce qui devrait faire ma joie fait mon supplice; plus je reconnais de vertus en Julie, et plus je m'attriste de lui avoir préparé un sort si malheureux. Si j'étais seule à souffrir de mes fautes, il me semble que je me résignerais plus facilement; mais avoir entraîné dans ma misère une telle enfant, voilà ce qui me déchire l'âme, ce qui me tue. Je n'ai heureusement plus longtemps à vivre; et il ne me faudra pas un grand effort de courage pour attendre patiemment mon dernier jour; mais elle, si jeune encore, seule dans le monde, sans fortune,

sans expérience, sans parents, puisque tous la rejettent !...

— Ne dites pas du moins sans amie, m'empressai-je d'ajouter en l'interrompant.

— Je le sais, dit-elle en me serrant la main, et c'est ma seule consolation ; mais quelle différence de ce qu'elle sera avec ce qu'elle eût pu être, si... » Je l'interrompis de nouveau ; mais il importait de ne pas la laisser trop s'appesantir sur de fâcheux souvenirs. « Ne vous alarmez pas ainsi, lui dis-je : Julie, sage et pieuse comme elle l'est, douée d'aussi excellentes qualités, possédant une fortune qui la met au-dessus du besoin, et ayant la certitude de la voir s'augmenter encore à la mort de ses parents, qui, malgré toute leur mauvaise volonté, ne pourront pas la déshériter entièrement, votre Julie ne saurait être malheureuse. »

Ces paroles parurent calmer ses inquiétudes pour le moment ; mais elles furent loin de les détruire entièrement, et je la surprenais souvent jetant à la dérobée sur sa fille des yeux humides de larmes dont il n'était pas difficile

de deviner la cause. Quelquefois, en se promenant dans son petit jardin, appuyée sur mon bras, elle me disait : « Et cependant, si j'avais eu des parents comme tout le monde, si je n'avais pas été abandonnée dès ma naissance, si j'avais entendu les bons conseils, les sages avis d'une mère véritable, si j'avais reçu une éducation plus chrétienne, en un mot si je n'avais pas été sacrifiée aux intérêts de mes sœurs, tout cela ne serait pas arrivé ! »

Je l'engageais alors à oublier le passé, à accepter le présent, à pardonner à tous ceux qui avaient pu avoir des torts envers elle, et à se réfugier tout entière dans l'avenir : l'arrachant ainsi à la terre, qui ne pouvait lui offrir que des sujets de regrets et de douleur, je reportais toutes ses pensées vers le ciel, où je lui montrais une éternité de bonheur à conquérir, et nous finissions presque toujours par adresser à Dieu une commune prière pour elle-même d'abord, pour Julie ensuite, et pour tous ceux enfin dont elle avait à se plaindre.

Que le cœur d'une mère est puissant, même

contre la mort ! ma chère amie. Le jour où cette infortunée nous quitta, elle avait déjà reçu tous les sacrements, elle paraissait même être entrée dans son agonie, lorsque, reprenant un moment ses sens, elle m'appela près d'elle, et me dit : « Vous serez son amie, n'est-ce pas ? sa..... » Ce fut tout ce qu'elle put dire, elle expira peu d'instants après.

— Quelle affreuse histoire !.... mais est-il donc possible qu'il y ait des parents aussi dénaturés ?.... Quoi ! une mère qui délaisse le fruit de ses entrailles, qui le repousse, qui l'abandonne, qui s'en débarrasse comme d'un incommode fardeau, et qui, dans sa détresse, n'a pas une main amie à lui tendre, qui se croit quitte, avec quelques misérables pièces d'argent lâchées à regret, de tous les sentiments que la nature inspire même à la brute la plus insensible !.....

— Oui, mon amie, on rencontre de ces mères comme on rencontre de ces monstres que les bizarreries de la nature produisent quelquefois.

—Mais toute la société devrait s'armer d'une commune indignation contre de pareils parents, et les repousser de son sein.

— Ma chère amie, la société ne se charge guère de redresser les vices, et surtout ceux qui ne sortent pas de l'intérieur des familles; et c'est un bien, car ses erreurs seraient trop fréquentes. Elle pourra bien plaindre le malheureux, faire pour lui des vœux stériles, mépriser même en secret son oppresseur, mais rarement elle ira plus loin.

—Eh bien ! moi, j'en ferai davantage; quand les faits sont aussi patents, les résultats aussi déplorables, tolérer le mal, c'est l'approuver, c'est en quelque sorte s'y associer; et si je rencontre dans le monde les égoïstes sœurs de la malheureuse Élise, chargée de ses dépouilles et enrichies de sa misère, je saurai faire parvenir jusqu'à elles le cri de l'orpheline délaissée.

— Votre indignation, juste en elle-même, vous emporte trop loin cependant, Aurélie. A Dieu ne plaise que je prétende excuser une pareille conduite ! Si Élise a eu des torts, ses

parents en étaient la première cause, et il ne leur appartenait pas de s'en faire un prétexte pour persévérer dans leur dureté à son égard. Quant à ses sœurs, en profitant de l'injustice dont elle était victime, elles se sont, à mes yeux, rendues coupables d'un vol véritable; mais, prenez-y garde, en voulant servir Julie, vous pourriez lui nuire beaucoup ; elle a malheureusement besoin que le silence de l'oubli pèse sur la tombe de sa mère. Ainsi, croyez-moi, ma chère amie, laissons au Ciel le soin de rendre à chacun selon ses œuvres; détestons le mal, mais pardonnons à ceux qui ont eu le malheur de le commettre; c'est le moyen d'attirer sur nous-mêmes le pardon dont nous avons tous besoin.

—Toujours sage et toujours chrétienne! oh! vous êtes meilleure que moi, beaucoup meilleure, je le confesse; car, si jamais je rencontre dans le monde ces femmes-là, je vous assure que, malgré toute la sagesse de vos conseils, je serai bien tentée de manifester hautement les sentiments que leur vue m'inspirera.

—Vous vous retiendrez cependant, j'espère;

vous vous rappellerez que Julie vous en prie et que Dieu vous l'ordonne.

— Ce ce sera un grand sacrifice. »

Tout entière à cette histoire, qui m'avait si vivement émue, je ne parlai pas une seule fois de mes propres affaires, et je rentrai au château uniquement occupée de Julie et de sa mère.



CHAPITRE XI.

Heureuse fin d'une grande inquiétude.

Si j'ai eu dans ma vie quelques moments heureux, ma chère Louise, celui que je vais te peindre est bien certainement du nombre. Il faut avoir éprouvé toutes les inquiétudes qui me déchiraient, pour comprendre l'excès de ma joie en m'en voyant si subitement délivrée. C'était deux jours après la visite à Mme Boulange, dont

je t'ai parlé dans le dernier chapitre. Neuf heures du matin venaient de sonner, lorsque je m'éveillai. Les rideaux et les jalousies de mon appartement étaient encore fermés ; il n'y régnait qu'un demi jour, qui permettait à peine de distinguer les objets : juge de ma surprise, lorsque, promenant dans la chambre mes regards mal assurés encore, je crus apercevoir sur la table de nuit, près de mon lit, de petits rouleaux que je ne reconnus point, et dont je ne pouvais deviner le contenu. Ne me doutant encore de rien, j'en ai pris un machinalement, et son poids, pour un si petit volume, m'étonna ; je l'ouvre sans précaution, et une pluie de pièces d'or se répand aussitôt sur mon lit !.... Je les compte : une, deux, trois, quatre, jusqu'à cinquante.... C'est un rouleau de mille francs !.... et il y en a six semblables !... Six mille francs !.. me voilà tirée d'embarras !... Fasse maintenant des folies qui voudra, ce ne sera plus moi. Oh ! cher Alfred, quelle aimable surprise ! Et moi qui voulais lui dérober cette somme par des mensonges, car c'étaient bien certainement des

vols que Mme de Varlize me conseillait! oh! que j'étais coupable!

Je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis réellement, Louise; mais c'est bien la vérité que je pleurai alors de regret de ma conduite. Je remerciai le Ciel bien sincèrement de m'avoir ainsi permis d'en effacer les traces sans recourir aux moyens honteux et coupables que j'avais médités, et je pris la résolution bien ferme de ne plus jamais m'exposer à retomber dans un pareil embarras.

Revenue de ma première émotion, je sonnai Clémence. « Monsieur est donc de retour? lui dis-je.

— Oui, Madame; M. le marquis est arrivé à cinq heures du matin; et comme il avait voyagé toute la nuit, il a désiré prendre quelques heures de repos en attendant le déjeuner.

— Mais il est entré ici?

— Je l'ignore, Madame; je n'etais pas levée. »

Je m'habillai à la hâte, et je descendis au salon, impatiente d'y voir arriver Alfred.

Je ne l'attendis pas longtemps : à dix heures

précises (c'était l'heure invariable du déjeuner de mon oncle) il entra ; et, me précipitant aussitôt à son cou, je le remerciai de l'agréable surprise qu'il m'avait faite.

Le déjeuner fut fort gai, comme tu peux bien le penser. A peine fut-il terminé, que le marquis m'offrit son bras pour faire un tour de jardin ; et, lorsque nous fûmes seuls, il me dit : « Eh bien ! voyons, Aurélie, que vas-tu faire de cet argent? Tu sais que nous avons quelques dettes à payer ; il serait bon de morceler le moins possible le prix de la vente que je viens de faire. »

Interdite à cette question, j'hésitai pour y répondre, et il fallut qu'il me la répétât une seconde fois pour que je trouvasse la force de lui dire : « Mais tu sais, cher ami, que cet argent n'entre jamais en ligne de compte, et qu'une femme a toujours mille bagatelles qu'elle est bien aise de se donner.

—Oui, généralement ; mais une femme raisonnable comme toi, Aurélie, doit avoir d'autres pensées. Cependant, n'importe, cet argent

t'appartient, il est juste que tu en disposes à ton gré. Voyons, qu'achèteras-tu ? »

Une telle question, qui me liait d'avance, ne pouvait que me déplaire souverainement, et je cherchai à l'éluder en répondant : « Vraiment, je n'ai pas encore d'idées arrètées, nous verrons cela à notre retour à Paris. »

Mais il entrait dans les vues d'Alfred, et tu en sauras bientôt la cause, de me pousser à bout ; il me cita différents objets, et toujours je répondais : « Non ; ce n'est pas de cela que j'ai envie.

— Mais je ne vois plus, en vérité, ce que tu peux désirer, continua-t-il, et je commence à croire que tu veux thésauriser. »

Espérant m'en débarrasser plus promptement, et sans me compromettre, je dis alors : « D'abord j'ai quelques petites dettes que je veux commencer à acquitter, pour n'en plus faire jamais ensuite.

— J'aime mieux te voir sur ce terrain, Aurélie, reprit-il d'un ton plus sérieux, quoique toujours amical ; je pense qu'il te convient

mieux, et que nous approchons davantage de la vérité. En as-tu beaucoup, de ces petites dettes? »

A cette question, il put sentir mon bras trembler sous le sien; je ne voulais pas mentir, et quand je l'aurais voulu, je ne l'aurais pas osé. Répondre à une si grande bonté par le mensonge m'eût semblé le comble de l'indignité; et si, par malheur, la vérité venait à être découverte plus tard, c'était lui donner le droit de me mépriser et de me refuser à jamais toute confiance. « Mais quelques mémoires de fournisseurs, lui dis-je, dont je n'ai pas en ce moment le détail bien exact dans la tête.

— Mais ce ne peut pas être une somme bien forte; je t'avais donné mille écus, peu de temps avant notre départ, pour les régler.

Ici mon tremblement redoubla, et il devint si fort, qu'Alfred me dit: « Ne t'agite donc pas ainsi, ma chère amie, tu dois savoir que je ne suis pas un mari bien terrible. Ne sais-je donc pas qu'une jeune femme, sans expérience encore, n'a pas toujours toute la raison désira-

ble, et qu'elle peut quelquefois se laisser entraîner ? Oui, elle peut commettre des imprudences, même des fautes ; mais la plus grande de toutes, celle qui pourrait avoir pour elle les suites les plus fâcheuses, serait de se cacher de celui que les lois humaines et divines lui ont donné pour son guide et son appui. Une faute peut se réparer quand on y apporte le remède en temps utile ; mais si l'on n'y applique que d'insuffisants palliatifs, si on veut la dissimuler par d'autres fautes, elle devient une plaie dont les suites peuvent empoisonner pour toute leur vie le bonheur des deux époux. »

Ici, je ne tremblai plus seulement, je pleurai, et à chaudes larmes.

« Maintenant tu te tairais inutilement, Aurélie, me dit Alfred en me serrant la main pour calmer ma trop vive agitation ; tes pleurs me disent assez ce que tu voudrais en vain me cacher. Tu as commis quelque imprudence, mon amie ; depuis longtemps cet air soucieux, cette tristesse, qui ne te sont pas naturels, m'en avaient inspiré le soupçon ; je ne puis plus en

douter aujourd'hui, mais je voudrais en devoir la révélation à ta confiance et à ton amitié. »

Qu'eusses-tu fait en ma place, Louise? Oh! j'en suis sûre, bien certainement ce que j'ai fait moi-même. J'avouai tout, oui, absolument tout, sans en rien déguiser; et, sincèrement repentante de ma conduite, je ne cherchai même pas à l'excuser. Alfred m'écouta jusqu'à la fin, sans témoigner ni surprise ni mécontentement.

« Je ne te ferai aucun reproche de ta légèreté, Aurélie, me dit-il; je dois croire que les inquiétudes dont elle a été suivie sont une assez forte leçon pour te garantir maintenant de retomber jamais dans une semblable conduite. Je ne veux voir que le mérite de ton aveu, quoique un peu tardif, et je te remercie de la confiance que tu me témoignes aujourd'hui. Si tu veux cependant me rassurer plus complétement encore, tu rompras tout à fait avec Mme de Varlize; cette femme ne peut être que très-dangereuse pour toi. Je pourrais l'exiger, j'aime mieux t'en prier.

— J'en avais déjà formé le projet, mon ami,



et tu ne me dois aucune reconnaissance pour la promesse formelle que je t'en fais.

— Très-bien ; maintenant il faut nous occuper de retirer ton gage. Remets-moi l'argent que tu y destinais, et je me chargerai de ce soin. Des dettes de cette nature doivent être acquittées le plus promptement possible. »

Nous remontâmes alors dans mon appartement, où il vint me retrouver après être entré un moment dans le sien ; je lui remis les six petits rouleaux qui avaient tant excité ma surprise le matin, et je tombai dans une bien plus grande encore, lorsqu'il me remit la boîte qui contenait ma parure engagée.

« Tu le savais donc ! m'écriai-je. Oh ! que je dois te paraître coupable !

— Tu as eu des torts, sans doute, Aurélie; mais heureusement ils sont du nombre de ceux qui peuvent se réparer. Si tu veux éviter d'y retomber jamais, souviens-toi dorénavant que tu n'as pas d'ami plus sincère, ni de confident plus naturel que moi. Une femme risque d'autant moins à réclamer les conseils de son mari,

qu'en les suivant elle n'est pas responsable de leurs résultats, et que tout le blâme en retombe sur lui, s'ils ont été mauvais. »

Touchée de tant de bonté, lorsque je méritais tant de reproches, je me jetai dans ses bras, fondant en larmes, et je lui fis la promesse qu'il me demandait, oh! bien certainement dans toute la sincérité de mon âme.

Lorsque ce premier moment de sensibilité fut passé, je lui demandai des détails sur la manière dont il avait été instruit, et sur les moyens qu'il avait pris pour rentrer dans la possession de mes bijoux.

« Je ne puis te dire, me répondit-il, comment j'ai été instruit, sans la permission de celle qui m'a tout appris; quoiqu'elle ne l'ait certainement fait que pour te rendre service, elle a exigé le secret, et je dois le lui tenir. Mais persuade toi bien, Aurélie, qu'une femme croit souvent beaucoup de choses cachées qui sont, au contraire, bien connues, et que le plus sûr pour elle sera toujours de n'avoir besoin de rien dissimuler. Quant à la manière dont j'ai

dégagé ta parure, elle est fort simple : aussitôt que j'ai eu connaissance de cette affaire, j'en ai écrit à M. Laurent, mon agent à Paris, en lui donnant tous les détails nécessaires, et le chargeant de s'entendre avec Mme de Varlize pour en terminer le plus promptement possible. Elle a paru d'abord hésiter, chercher à éluder, et M. Laurent a pu croire un instant à son intention de nier qu'elle eût la reconnaissance entre les mains; mais, fort peu galant de son naturel, il l'a pressée si vivement, en la menaçant de poursuites judiciaires, qu'elle a enfin fini par avouer; mais elle s'est alors rejetée sur l'impossibilité où elle se trouvait de payer la part à sa charge dans cet emprunt; M. Laurent s'est contenté d'une reconnaissance en bonne forme qu'elle lui a donnée, et il a payé la totalité de la dette. Ainsi, ma chère amie, t'en voilà quitte maintenant, et, j'espère, pour n'en plus refaire jamais de pareille.

— Oh ! je puis bien te le promettre ! »

Cependant les rouleaux étaient toujours restés sur la cheminée ; Alfred se disposait à sortir, et

je ne voyais pas qu'il pensât à les prendre; comme il se retirait, je lui en fis l'observation. « Non, me répondit-il, je ne veux pas qu'un argent destiné à tes plaisirs soit employé à réparer une faute suffisamment expiée par ton repentir. Que son souvenir ne soit plus pour toi, ma chère amie, qu'un préservatif contre la tentation d'y retomber.

— Et il ne me rappellera pas moins ton indulgence, mon bon Alfred, » ajoutai-je aussitôt.

Eh bien! Louise, aurais-tu espéré un dénouement si heureux à une affaire qui m'avait tant tourmentée et dans laquelle j'avais tant de torts à me reprocher? Oh! que la bonté d'Alfred me les fit paraître bien plus grands encore que je ne les avais vus jusqu'à ce jour! J'y ai bien souvent pensé depuis, et je me suis toujours étonnée de plus en plus de la facilité avec laquelle je m'étais laissé aveugler au point d'admettre les moyens proposés par Mme de Varlize. Il n'est que trop vrai, chère amie, on ne raisonne plus quand on est dominé par la passion.

CHAPITRE XII.

L'intrigante dévoilée.

Je crains vraiment, ma chère Louise, de t'ennuyer de mon bavardage ; et, te faisant grâce du reste de mon séjour à Chameroy, qui ne t'offrirait que des répétitions de tout ce que je t'ai déjà dit de Mme Boulange et des autres personnes dont je t'ai cité les noms, j'arrive, d'un seul trait de ma plume, au moment de ma rentrée à Paris.

C'était au mois de décembre, quelques jours

avant Noël ; les plaisirs s'y organisaient déjà ; mais le soin de ma santé me forçant à la retraite, je ne pus en jouir que par le récit que m'en faisaient les personnes qui venaient me voir. Mme de Varlize ne tarda pas à me faire sa première visite, car Alfred, qui n'aimait pas le scandale, n'avait pas voulu que je lui fermasse ma porte d'une manière trop brusque ; il préférait que je l'éloignasse peu à peu, en cessant toute intimité avec elle, et en la recevant avec assez de froideur pour lui faire promptement connaître mes intentions véritables ; sans doute elle comprenait elle-même les reproches que je pouvais lui faire, car elle montra, en entrant, un embarras visible, qu'augmenta encore le ton de réserve avec lequel je la reçus. Néanmoins, cet embarras ne fut que l'affaire du moment, et, retrouvant bientôt toute sa confiance, elle me demanda comment le marquis avait eu connaissance de l'affaire des six mille francs.

« Je l'ignore moi-même, lui répondis-je ; il a paru vouloir m'en faire un secret, et je n'ai pas insisté.

— J'ai été fort inquiète pour vous, je vous assure, lorsque son homme d'affaires est venu me réclamer la reconnaissance; je ne savais quelle réponse lui faire. Au reste, j'espère qu'il aura bien pris la chose, et qu'il n'aura pas trop fait le méchant.

— Il est impossible d'être meilleur qu'il ne s'est montré en cette circonstance; il ne m'a laissé que le regret de lui avoir occasionné ce chagrin, que je suis bien déterminée à ne pas lui donner une seconde fois. »

Habituée à prendre tous les tons, et jugeant bien, à la manière dont je lui parlais, des sentiments qui m'animaient, elle me répondit aussitôt : « Je suis loin de vous blâmer, ma chère; au contraire, j'ai fait de sérieuses réflexions depuis votre départ, et je crois vraiment que vous avez pris le bon parti. »

Cet aveu, fait du ton de la franchise, allait peut-être lui regagner ma confiance et rendre plus difficile ensuite notre rupture, lorsque ma mère entra; Mme de Varlize, qui ne pouvait ignorer combien elle en était mal vue, sortit

bientôt après, et ma mère me dit : « Toujours cette femme auprès de vous, Aurélie ! j'avais cependant de bonnes raisons pour espérer ne plus l'y revoir.

— Vous ne l'y reverrez plus souvent, ma mère, répondis-je, car mon intention bien formelle est de rompre avec elle, et je lui aurais même déjà fait fermer ma porte, si Alfred n'eût préféré que je me bornasse à la recevoir assez froidement pour lui faire comprendre de cesser ses visites.

— Elle ne mérite plus ces égards, maintenant que sa conduite est connue ; et, si vous consentiez à la recevoir, je crois que vous seriez la seule femme de la société chez qui elle fût encore admise. Vous devez comprendre tout ce que cette indulgence aurait d'inconvénient pour vous.

— Et qu'a-t-on donc appris de sa conduite ?

— C'est une véritable intrigante qui ne vivait que d'escroquerie. Elle a complétement ruiné la vieille baronne de Norfeuil, qui avait mis en elle toute sa confiance, et qui lui laissait gérer

sa fortune. La pauvre baronne vient de mourir dans la dernière misère, ne laissant pas de quoi payer ses nombreux créanciers; et ses parents ont trouvé, dans l'examen de ses papiers, des preuves écrites de la perfidie de Mme de Varlize, qui a dissipé, probablement à son profit, toute la fortune de sa vieille amie.

— C'est une véritable infamie! m'écriai-je; je ne la reverrai de ma vie.

— Vous ferez très-bien, pour votre honneur et pour votre fortune; l'un et l'autre ne pouvaient qu'être compromis avec cette femme, et vous devez vous estimer fort heureuse d'en être quitte à si bon compte. »

Ces mots me firent soupçonner que ma mère connaissait l'histoire de l'emprunt, et je hasardai une question indirecte pour m'en assurer. La réponse qu'elle y fit ne me laissa aucun doute à ce sujet, et je lui demandai alors comment elle en avait été instruite.

« Par suite, me répondit-elle, de l'avidité de cette femme, qui, sans la fermeté de M. Laurent, vous aurait, n'en doutez pas, dépouillée

de votre parure. Elle l'avait déposée chez un prêteur sur gages, en son propre nom et comme sa propriété; manquant d'argent, à ce qu'il paraît, elle retourna lui demander une nouvelle somme de deux mille francs, qu'il ne voulut pas lui prêter avant de s'être assuré plus positivement de la valeur du nantissement. Il le fit donc estimer chez un joaillier, et précisément chez celui qui l'avait vendu au marquis, et qui se trouve être également le mien. Par le plus heureux des hasards, je me trouvai être chez lui en ce moment, et je n'eus pas de peine à reconnaître votre collier et vos boucles d'oreilles ; le joaillier les reconnut de même, et tous deux, aussi surpris l'un que l'autre, nous questionnâmes le prêteur sur la manière dont il s'en trouvait en possession. Celui-ci se fit un peu prier ; mais, pressé par le joaillier, qui s'était emparé de l'écrin et ne paraissait pas disposé à le lui remettre sans une explication suffisante, il finit par nous conter toute l'histoire. « Monsieur, lui dis-je alors, je connais la véritable propriétaire de ces diamants ; et c'est bien certainement

sans son aveu et contre son gré que Mme de Varlize vous les offre pour sûreté d'un nouvel emprunt; je vous engage à n'en rien faire, car je vous déclare ici, en présence de M. Robeville, que ce serait à vos risques et périls. »

« Vous pensez bien, ma fille, que je n'eus rien de plus pressé que d'instruire le marquis de tout ce qui se passait. D'accord avec votre père, je mis à sa disposition, s'il ne l'avait pas lui-même pour le moment, l'argent nécessaire pour retirer votre gage; il en écrivit aussitôt à M. Laurent, et celui-ci arrangea promptement cette affaire, qui eût pu devenir pour vous si désagréable, sans la circonstance fortuite qui me la fit connaître à propos. »

Je remerciai ma mère de ses bons soins, avec d'autant plus de vivacité, que je voyais mieux alors combien ma perfide amie s'était jouée de moi, et le peu de cas qu'elle avait fait de ma tranquillité.

« C'était un devoir pour moi, me répondit-elle, non-seulement comme votre mère, mais encore comme responsable moi-même de votre

faute, pour vous avoir produite dans le monde trop jeune encore, et sans vous avoir suffisamment éclairée sur ses dangers. Ce fut une grande imprudence de ma part, et je m'étonnais déjà de n'en être pas punie, lorsque le hasard me fit faire cette fatale découverte.

— Qu'on pourrait presque appeler miraculeuse, m'écriai-je.

— Et cependant, Aurélie, continua ma mère, croyez à mon expérience, qui date d'un peu plus loin que la vôtre; il est bien peu de secrets, de quelque mystère qu'on les entoure, qui ne finissent par être connus. Une femme dont la réputation tient au secret de ses actions est presque toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, une femme perdue. Je ne veux pas vous affliger, ma fille, car le marquis m'a dit combien il avait été content de la sincérité de vos aveux et de vos promesses, et je ne dois pas me montrer plus difficile que lui; mais n'oubliez pas dorénavant que vouloir couvrir une faute par une plus grande, c'est le plus sûr moyen de la rendre bientôt irréparable. »

Je ne pus qu'approuver un si sage conseil; ma mère, contente des dispositions que je manifestais, changea aussitôt de conversation, et ne me reparla jamais de cette malheureuse affaire.

Désirant pouvoir l'oublier moi-même complètement, je m'occupai des moyens de faire comprendre à Mme de Varlize que nos relations devaient cesser. Plusieurs fois de suite, prétextant mon état, je lui fis dire, lorsqu'elle se présenta chez moi, que je ne pouvais la recevoir; mais elle feignit de ne pas comprendre, et continua toujours ses visites. Lasse enfin de cette persévérance, et me doutant bien qu'elle voulait me parler de sa dette, un jour qu'Alfred était auprès de moi, je donnai ordre qu'on la laissât entrer, bien certaine qu'elle n'oserait parler d'un tel sujet devant un pareil témoin. Son imprudence, en effet, n'alla pas jusque-là; elle resta longtemps, espérant sans doute, à chaque instant, qu'Alfred allait sortir; mais enfin, trompée dans son attente, il fallut bien qu'elle finît par se retirer. S'étant ensuite présentée plu-

sieurs autres fois, sans pouvoir être reçue, elle fut bien obligée de reconnaître l'inutilité de sa persévérance, et je ne la revis plus.

Ainsi débarrassée de cette femme, qui avait failli compromettre si gravement le bonheur peut-être de ma vie, je me sentis comme soulagée d'un fardeau accablant, et je me promis bien d'être désormais sur mes gardes dans les nouvelles connaissances que je pourrais faire, et de ne donner ma confiance à aucune femme qu'après l'en avoir reconnue entièrement digne. Dans l'impuissance où j'étais de sortir, et ne prévoyant que trop l'abandon dans lequel allait me laisser le monde, qui n'avait rien à attendre de moi cet hiver, je craignais un moment de m'ennuyer de ma retraite forcée; mais mon mari et mes parents furent si bons pour moi et m'entourèrent de tant de soins, que je passai ce temps beaucoup plus agréablement que je n'aurais osé l'espérer. Mon oncle, qui devait être parrain de mon enfant, arriva aussi, et sa gaieté contribua beaucoup à animer nos petites réunions de famille. Elles devinrent aussi, peu

de temps après son arrivée, tout à fait charmantes, par la rencontre qu'il fit d'un ancien ami, le chevalier de Blicourt, qu'il me présenta, et qui, n'ayant que fort peu de connaissances à Paris, où il n'était fixé que depuis deux mois, nous consacra bientôt presque toutes ses soirées. C'était, comme mon oncle, un vieux garçon; il avait beaucoup couru le monde, et savait une foule d'anecdotes qu'il racontait fort agréablement.

Le mois de janvier se passa ainsi pour moi dans les paisibles amusements de nos soirées de famille; mes journées étaient toutes consacrées aux détails de l'intérieur de ma maison. Dans les premiers jours de février, Dieu me fit don d'une petite fille, que je nommai Julie; et comme l'hiver se trouvait trop avancé, lors de mon rétablissement, pour pouvoir penser à jouir de ses plaisirs, nous nous rendîmes, dès le mois d'avril, à Chameroy, où mon oncle nous avait fait promettre de venir encore passer l'été avec lui.

CHAPITRE XIII.

Retour à Chameroy.

Je me retrouvai avec bonheur auprès de Mme Boulange; mais je ne pus la voir aussi souvent que l'année précédente, parce que, n'ayant plus d'excuse à faire valoir, j'étais obligée de prendre une part active aux fètes qui se renouvelaient presque sans cesse, soit à Chameroy, soit dans les châteaux environ-

nants. Les hommes chassaient le matin, et les dames suivaient la chasse en calèche; le soir, c'étaient des réunions presque aussi brillantes qu'à Paris. Lorsque nous restions seuls, ce qui était fort rare, l'intarissable gaieté du chevalier de Blicourt, que mon oncle avait également invité, savait nous rendre encore ces moments fort agréables par les récits amusants qu'il nous faisait.

Nous n'étions encore qu'à la fin du mois de juillet; mais les plaisirs et les fêtes s'étaient succédé pour nous avec une telle rapidité, que mon oncle, fatigué enfin de ce mouvement perpétuel, en tomba malade, non pas d'une manière inquiétante, mais assez pour nous forcer à interrompre le cours de cette vie agitée, et à rester auprès de lui pour lui tenir compagnie. Je ne le regrettai pas autant que tu pourrais le croire, Louise; car moi-même je sentais le besoin de repos, et j'avais cru reconnaître que la nourrice de ma fille ne lui donnait pas tous les soins que j'aurais pu désirer: je ne fus donc pas fâchée d'avoir plus de temps pour la

surveiller et pour m'occuper plus particulièrement de cette chère enfant, que je me reprochai d'avoir trop abandonnée à des mains étrangères. Fut-ce prévention? fut-ce réalité? je l'ignore; mais je crus vraiment la voir, au bout de quelques jours seulement, prendre des couleurs plus vermeilles et l'apparence d'une meilleure santé.

J'allais néanmoins voir souvent Mme Boulange, à qui je portais ma petite Julie, et qui me donnait les meilleurs conseils sur les soins qui réclamaient le plus mon attention. Elle avait nourri et élevé elle-même ses enfants, et la florissante santé dont ils jouissaient me disait assez toute la confiance que je pouvais avoir en ses conseils; aussi les adoptai-je tous sans réserve, et je n'eus jamais qu'à m'en louer.

Je retrouvai chez elle Mlle Durochereau, et je l'y voyais presque à chacune de mes fréquentes visites. Un jour qu'elle n'était pas avec nous, Mme Boulange m'apprit qu'elle devait se marier aussitôt son année de deuil écoulée, et je ne reçus pas sans étonnement la nouvelle

qu'elle épouserait un pauvre petit notaire des environs, déjà âgé de trente-cinq ans, et qu'elle n'avait vu que trois ou quatre fois.

« Mais c'est un meurtre ! m'écriai-je ; avec sa naissance, sa grâce et sa charmante figure, elle aurait trouvé beaucoup mieux. J'ai vu des hommes se prendre de belles passions pour des jeunes personnes qui ne la valaient certainement pas.

— Je le crois facilement, me répondit-elle : mais c'est précisément ce dont je l'aurais détournée autant qu'il eût été en mon pouvoir, si l'occasion s'en était présentée. De tels mariages sont, en effet, très-rarement heureux, c'est une triste vérité sur laquelle l'expérience ne peut laisser aucun doute. Une fois le prestige dissipé, et il se dissipe bien promptement, soyez-en certaine, ma chère amie; lorsque les deux époux se voient tels qu'ils sont réellement, ils tombent bien vite d'une exagération dans une autre, et chacun d'eux ne voit plus que des défauts où il n'avait aperçu d'abord que des perfections. C'est alors que les sacrifices faits à

sa passion pour l'un des deux, lui pèsent comme un joug insupportable ; c'est alors qu'il les regrette, et que trop souvent, s'il n'est retenu par de solides principes de religion et d'honneur, il passe des regrets aux reproches, à l'indifférence, quelquefois même au mépris et à l'abandon de l'objet de sa passion éteinte.

— Je ne puis nier que de pareils malheurs n'arrivent assez fréquemment ; mais les parents doivent-ils donc contrarier le goût de leurs enfants, et les forcer à une union antipathique qui fera peut-être le malheur de toute leur vie?

— Non, certes, ce ne sera jamais moi qui donnerai un pareil conseil, et ce ne seront jamais de bons parents qui agiront ainsi; ils doivent, il est vrai, contrarier le goût de leurs enfants lorsque ce goût leur paraît inspiré par la passion plus que par la raison; mais ils ne doivent jamais employer leur autorité pour leur imposer par la violence une union à laquelle ils répugneraient. De bons parents choisiront eux-mêmes le parti qu'ils croiront convenir le mieux à leurs enfants; après s'être assurés, par tous

les moyens que la Providence leur suggèrera, de sa parfaite convenance sous tous les rapports, ils le leur feront connaître ; mais ils les laisseront libres d'accepter ou de refuser : en un mot, ils ont le conseil, la direction, mais non la contrainte ; et les enfants ont le choix, mais parmi ceux seulement offerts par leurs parents. Vous devez comprendre, ma chère amie, combien il serait dangereux, surtout pour une jeune personne, qu'il en fût autrement. Séduite par des dehors trompeurs, par des paroles flatteuses, son inexpérience n'est que trop portée à embellir de tous les dons de la nature l'être qui lui plaît ; et pour peu que celui-ci soit habile à feindre, il lui sera facile de masquer les vices les plus odieux sous l'apparence des vertus les plus aimables. Pour le connaître réellement tel qu'il est, il faut l'étudier, il faut rechercher sa vie, ses actions, ses principes ; c'est ce qu'une jeune fille ne peut pas faire, et ce que ses parents doivent faire pour elle.

—Vous êtes toujours la raison même, ma bonne amie, je le confesse ; mais de tels ma-

riages laissent bien peu de place aux sentiments du cœur.

—Un vif attachement ne les précèdera pas, j'en conviens; mais il les suivra, ce qui vaut beaucoup mieux; aussi solide que vrai, il sera le résultat d'une estime et d'une confiance réciproques; il fera le bonheur des époux, et ne s'éteindra qu'avec eux.

— Mais ceci se voit aussi dans les mariages dits *d'inclination*.

—Je ne suis pas exclusive dans mes opinions, et je conviendrai de cette vérité; mais l'expérience prouve que c'est extrêmement rare, que c'est un hasard sur lequel il n'est pas sage de compter. Pour moi, j'en ai connu plusieurs, et tous ont produit des mécomptes plus ou moins fâcheux; il en est même un qui a eu les suites les plus déplorables.

— Oh! contez moi cela, je vous en prie.

— Bien volontiers. Charlotte de Mirecourt fut mise, très-jeune encore, dans une pension célèbre, où se trouvaient beaucoup de demoiselles des plus riches familles du royaume. Le

frère d'une des pensionnaires, nommé Henri de Loisemond, en venant un jour voir sa sœur, vit également Charlotte, et fut charmé de son esprit et de sa beauté. Sous différents prétextes, il revint souvent, et la vit presque à chacune de ses visites. Il finit par parler, et il fut écouté ; il écrivit, et Charlotte eut l'imprudence de répondre. Ce petit commerce de lettres durait depuis assez longtemps déjà, lorsque Mme de Mirecourt retira sa fille de pension, et lui annonça qu'elle avait arrangé son mariage avec un parent qui lui apportait un titre et une grande fortune. Charlotte, à cette nouvelle, tomba évanouie, et lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, pressée par les questions de sa mère, elle lui avoua sa passion pour Henri de Loisemond : « Je mourrai, dit-elle, si je ne l'épouse pas. » En effet, cette contrariété lui donna une fièvre brûlante qui mit pendant plusieurs jours sa vie en danger.

Mme de Mirecourt, pour sauver sa fille, se vit obligée de consentir à ce mariage. Mais le jeune homme était un prodigue, un libertin

et un joueur ; au bout de quinze jours il ne pensait déjà plus à sa femme, à qui il avait fait de si beaux serments, et la première année de leur mariage n'était pas encore écoulée, qu'il avait déjà mangé les trois quarts de leur fortune. Un tel résultat de sa conduite ne lui ouvrit pas les yeux, et il n'en devint, au contraire, que plus joueur, dans l'espoir de regagner ce qu'il avait perdu ; il emprunta, perdit encore, et un jour, de grand matin, la pauvre Charlotte vit arriver chez elle des gens de loi qui verbalisèrent, saisirent les meubles et généralement tout ce qui se trouva sous leurs mains. M. de Loisemond rentrait en ce moment, après une nuit passée au jeu, où il avait perdu jusqu'à son dernier sou ; à la vue d'un tel spectacle, il perdit la tête, passa dans son cabinet, dont il ferma la porte sur lui, et peu d'instants après, l'explosion d'une arme à feu apprit qne le malheureux avait cessé de vivre !

L'imprudente Charlotte, ainsi dénuée de tout, alla se jeter aux pieds de sa mère, la suppliant de lui accorder un généreux pardon et

de la recevoir chez elle. Cette bonne mère, pénétrée de douleur au récit d'une catastrophe si affreuse, ne fit aucun reproche à sa fille ; elle la serra dans ses bras, pleura avec elle, et fit ensuite tout ce qui était en son pouvoir pour la consoler. Mais ce fut inutilement ; la blessure était incurable : malgré tous les soins de sa tendre mère, Mme de Loisemond ne fit plus que languir pendant deux ans, et elle mourut au bout de ce temps, consumée de chagrin et de regrets.

— Cette histoire est bien triste, en effet, dis-je à Mme Boulange, et malheureusement je dois convenir que de tels exemples ne sont pas rares ; cependant vous m'accorderez aussi que tous les mariages d'inclination n'ont pas des résultats aussi fâcheux, et qu'il en est, dans le nombre, qui tiennent tout ce qu'ils promettaient de bonheur.

— Oui, me répondit-elle ; comme il est des gens qui gagnent le quine à la loterie : bien fou qui s'y fie !

—Et vous n'avez pas voulu laisser courir cette chance à Mlle Durochereau ?

— Non certainement; j'ai préféré pour elle un mariage modeste, il est vrai, mais qui m'a paru offrir toutes les garanties désirables, à l'espoir d'un autre qui eût pu ne pas se présenter, et qui, s'il se fût présenté, eût pu ne pas offrir les mêmes garanties. Le notaire qu'elle doit épouser jouit de l'estime publique; ses antécédents sont des plus honorables; il a une fortune à peu près égale à la sienne; il est religieux, entendu, actif; la douceur connue de son caractère me répond qu'il n'aura jamais pour sa femme que de bons procédés. Que pouvait-on lui demander de plus?

— Est-il bien physiquement?

— Il est ce qu'on appelle comme le commun des martyrs, c'est-à-dire ni bien ni mal; mais je vous réponds que c'eût été la dernière des considérations à laquelle je me fusse arrêtée; car, à moins qu'il ne soit d'une laideur vraiment repoussante, une femme s'habitue bien vite à la figure de son mari, et il lui faut peu de temps, soyez-en certaine, pour ne plus remarquer en lui que ses bonnes ou ses mauvaises qualités.

— Mais comment s'est fait ce mariage ?

— De la manière du monde la moins romanesque et la plus prosaïque, je puis vous l'assurer. Le jeune homme, qui avait eu occasion d'aller plusieurs fois chez Mme Durochereau, avait remarqué sa fille. Lorsqu'elle fut chez nous, il parla de ses intentions à M. Boulange, qui m'en fit part. Nous trouvâmes le parti convenable pour Julie, et nous lui en fîmes la proposition, qu'elle accepta ; assurée, nous dit-elle, que nous avions pris toutes les précautions commandées par la prudence, et n'ayant de son côté aucune objection à faire contre le jeune homme. Depuis ce temps il vient ici à peu près une fois par semaine ; et plus ils se voient, plus ils semblent se goûter réciproquement ; j'ai tout lieu d'espérer qu'ils feront un bon ménage.

— Je l'espère comme vous ; car vous devez porter bonheur à tout ce que vous touchez, ma chère amie, et je m'en réjouis dans l'intérêt de votre charmante protégée, que moi aussi j'aime de tout mon cœur. »

CHAPITRE XIV.

Bienfaisance chrétienne.

L'indisposition de mon oncle ne fut ni grave, ni longue, et un peu de repos l'en débarrassa promptement; mais cette souffrance passagère lui fit comprendre la nécessité de se ménager davantage, et nous dûmes renoncer à toutes ces fêtes bruyantes et prolongées qui l'avaient tant fatigué. Le château, devenu ainsi plus calme,

en convint mieux à Mme Boulange, qui y fit de plus fréquentes visites, et accepta plus facilement des invitations à de petits dîners qui avaient tous les charmes de l'intimité, et n'exigeaient plus les mêmes préparatifs et les mêmes frais de toilette. Cependant, pour être plus simples, ils n'en étaient pas moins agréables : une aimable gaieté et une décente liberté y régnaient sans contrainte ; et toute la joie, souvent empruntée, de ces fètes tumultueuses et bruyantes dans lesquelles on transporte à la campagne tout le luxe des villes, y était remplacée par un doux contentement qui satisfaisait l'âme sans lui préparer aucun regret pour la suite. Nous nous promenions, nous causions de la nouvelle du jour, nous faisions de la musique, le chevalier de Blicourt nous racontait quelques histoires, et le temps se passait ainsi le plus agréablement du monde.

Quelquefois, lorsque ses occupations ne l'en empêchaient pas, le curé de Chameroy, qui avait toujours son couvert mis au château, assistait aussi à ces dîners, et rivalisait avec le chevalier

de Blicourt pour le talent de la narration ; si les histoires qu'il nous racontait n'étaient pas ce qu'on peut appeler aussi amusantes, elles avaient cependant un intérêt qui commandait l'attention, et donnaient souvent lieu à d'utiles réflexions. Je m'en rappelle une entre autres qui me frappa singulièrement. Je pense que tu ne me sauras pas mauvais gré de te la citer tout entière, la voici :

« J'ai connu, nous dit-il un jour, plusieurs gens riches et pieux qui faisaient un noble usage de leur fortune, mais c'étaient presque toujours des bienfaits isolés, répandus sans ordre et sans choix qui soulageaient, il est vrai, pour un moment, la détresse d'un ou de plusieurs malheureux, mais qui apportaient rarement un changement durable dans leur position. Je n'en ai connu qu'un seul qui ait agi dans ses bonnes œuvres d'après un plan arrêté à l'avance, de manière à en perpétuer le fruit et à le rendre profitable au bien commun de la société : c'était le marquis de Vénicourt. A peine âgé de quarante ans, il avait su, depuis longtemps déjà,

apprécier toute la vanité des biens et des plaisirs du monde ; jamais ses trompeuses promesses ne l'avaient séduit, et, obligé jusque alors, par sa profession, et plus encore par les soins qu'il devait à son vieux pèrc, de vivre au sein de la capitale, si bruyante et si dissipée, il s'y était créé une vie retirée que remplissaient tout entière les fonctions de sa charge, la pratique régulière de sa religion et les bonnes œuvres qu'elle lui inspirait. La mort de son père lui ayant enfin donné une position plus indépendante, il résolut de suivre son goût qui l'appelait à la campagne, et ayant acheté le beau domaine de Mesville, il alla l'habiter vers la fin de l'année 1820, avec sa femme et ses trois enfants.

S'il était entré dans cette résolution quelque pensée de satisfaction personnelle, un autre motif cependant, plus noble et plus généreux, avait bien plus encore fixé sa détermination. Le marquis n'était point un de ces demi-chrétiens qui croient pouvoir marchander le ciel, et semblent craindre toujours de l'acquérir à trop haut prix. L'étude et la pratique de la religion avaient con-

stamment fait la plus chère de ses occupations ; il connaissait tous les devoirs qu'elle lui imposait, et, justement effrayé des menaces portées dans l'Evangile contre tout serviteur inutile, loin de se torturer l'esprit à inventer de spécieux prétextes pour se dispenser de ses obligations, il craignait bien plus de ne jamais les remplir assez fidèlement. Au nombre des bonnes œuvres que cette conviction lui inspirait, celle de ramener à la religion et au bonheur qu'elle procure les personnes que l'ignorance ou la prévention en tenait éloignées lui plaisait plus que toutes les autres, et c'était principalement pour se livrer à des soins aussi pieux qu'il avait voulu se retirer à la campagne, où il espérait que ses discours, ses exemples et ses bienfaits obtiendraient plus facilement les succès qu'il désirait.

Son zèle, que partageait également la marquise, trouva de quoi s'exercer amplement à Mesville. Les habitants, à l'exception cependant de quelques-uns, n'étaient pas totalement impies, mais leur insouciance et leur indifférence pour tout ce qui touchait à la religion les ren-

daient peut-être plus difficiles à ramener à de meilleurs sentiments qu'une incrédulité déclarée ; parce qu'ils assistaient, tant bien que mal, aux offices, les jours de dimanche et de fête, et qu'ils s'abstenaient avec soin de tout crime qui eût pu les rendre justiciables des tribunaux de la terre, ils se croyaient quittes de tout autre devoir, et ne s'imaginaient pas qu'on pût leur en demander davantage ; aussi, fort peu scrupuleux sur tout ce qui n'était que vice, ils ne se gênaient pas beaucoup pour s'y livrer ; et le mensonge, la colère, la vengeance, l'ivrognerie, la médisance, le libertinage même, n'étaient, à leurs yeux, que des peccadilles fort légères, qui ne valaient pas la peine qu'on en parlât autant que le faisait continuellement M. le curé.

Le marquis passa deux mois à bien reconnaître l'état général des esprits, avant de rien entreprendre pour les guérir. Il se contenta, pendant ce temps, de leur donner de bons exemples par son assiduité et son recueillement à l'église, et d'adresser, lorsqu'une occasion favorable s'en présentait, quelques bons conseils à quelques-uns

d'entre eux. Lorsqu'il put enfin se former une idée exacte de la marche qu'il devait suivre, il arrêta son plan définitivement, et mit aussitôt la main à l'œuvre.

D'accord avec la marquise, il avait, même avant son départ de Paris, fixé la somme annuelle qu'il voulait consacrer à l'exécution de ses pieux projets. Possesseurs d'un revenu net de vingt mille francs, ces époux si chrétiens avaient fait quatre parts égales de leur fortune : deux étaient destinées à l'entretien de leur maison; la troisième devait servir à réparer les pertes imprévues et à préparer de loin l'établissement de leurs enfants; la quatrième était consacrée à de bonnes œuvres. « Cinq mille francs par an, avait dit le marquis à son épouse, paraîtraient sans doute une somme exorbitante à celui qui ne connaîtrait pas la sévère obligation de l'aumône et les riches récompenses qui y sont attachées; toi qui sais que les riches ne sont que les économes des pauvres, tu ne penseras pas ainsi, j'espère, ma chère amie, et tu béniras le Ciel de ce qu'il t'a donné, bien plus que tu ne

murmureras de la part qu'il t'oblige d'en faire aux malheureux. » Et sa proposition avait été agréée avec joie par la généreuse marquise.

Le marquis de Vénicourt, comprenant bien que sa mission n'était pas de raisonner et d'argumenter avec des paysans, auprès desquels il ne trouverait que des habitudes et point d'objections à vaincre, voulut commencer par se faire aimer et estimer d'eux, afin que ses exhortations et ses conseils en fussent mieux reçus ensuite. Se contentant donc d'abord de les prêcher par ses exemples, il s'attacha principalement à gagner leur confiance par ses bons offices et ses bons conseils. Les occasions ne lui en manquèrent pas ; quel est le village tant soit peu important, où il n'y ait pas continuellement quelque misère à soulager, quelque dispute à apaiser, quelque procès à prévenir ou quelque amélioration à proposer ? Tels furent les premiers soins du marquis, dans lesquels il fut admirablement secondé par la pieuse marquise ; et chacun d'eux les accompagnant toujours de ce ton de simplicité, de douceur et d'humanité qui

leur était naturel, ils disposèrent admirablement tous les esprits en leur faveur.

Il est difficile d'aimer la campagne sans aimer également l'agriculture; c'était aussi le goût dominant du marquis de Vénicourt, qui avait lu les meilleurs ouvrages écrits sur cette science. Voulant alors mettre ses connaissances en pratique, il fit valoir pour son compte quelques arpents de terre, et ce lui fut une occasion de plus de rapprochement avec les cultivateurs du canton, ce qui servait parfaitement ses projets; car, en même temps qu'il recevait leurs conseils sur la pratique, il leur donnait les siens sur la théorie, leur inspirait le goût de la lecture en leur prêtant des livres qui leur expliquaient les nouvelles méthodes, et se les attachait ainsi de plus en plus. S'ils rirent quelquefois un peu de son ignorance en pratique, ils ne tardèrent pas cependant à s'applaudir des excellentes idées qu'ils lui durent pour profiter d'une foule de circonstances dont ils ne pensaient pas à tirer parti; et quand une fois ils purent manier quelque argent qu'il leur avait fait gagner, ils ne mirent plus

de bornes à la confiance qu'ils lui accordèrent. Tant de bonnes actions et de bons conseils, dont il était peu de familles dans le village qui n'eussent ressenti les heureux effets, lui méritèrent en peu de temps les titres glorieux de soutien des pauvres, d'appui des malheureux, de pacificateur des querelles, de protecteur de la veuve, de père de l'orphelin, de bienfaiteur de tous.

Cependant, en même temps que le marquis se livrait à ces soins, il n'en oubliait pas d'autres plus essentiels, dont les premiers n'étaient, pour ainsi dire, que les préludes nécessaires. Commençant par témoigner lui-même, en toute occasion, un grand respect pour le curé de l'endroit, qui malheureusement était un vieillard peu propre à le seconder, et pour son vicaire, qui, plus jeune et plus intelligent, entra mieux dans ses vues, il habitua les paysans à les traiter de même, et donna ainsi plus de poids à leurs discours et à leurs remontrances; il décora l'église de plusieurs tableaux, lui fit don de linge, de chandeliers, d'encensoirs et d'un ornement complet plus beau que tout ce que les

habitants de Mesville avaient jamais vu; il fit de plus réparer l'autel à neuf, et frappant ainsi tous les esprits par cette sorte de magnificence, il les attira de plus en plus aux offices de l'Église, qu'il leur rendait plus intéressants encore, en invitant à toutes les grandes fêtes quelqu'un des prédicateurs les plus renommés dans les villes environnantes.

Habile à prévenir et à faire naître toutes les circonstances qui pourraient lui être utiles, le marquis n'avait pas fait ces dépenses au hasard; chacune d'elles était combinée avec son plan général, et ses effets appréciés à l'avance. C'est ainsi qu'au lieu de faire d'un seul coup tous ces dons que je viens de vous citer, comme un donateur qui aurait été pressé de jouir de son ouvrage et de la reconnaissance publique, il ne les avait faits qu'un à un, et de loin en loin, afin que la curiosité fût plus longtemps excitée, et lui assurât un plus long empressement à venir à l'église. C'est ainsi encore que, dans l'acquisition de ses tableaux, il avait choisi ceux des saints dont la vie écrite est plus généralement

répandue. Il en avait remis plusieurs exemplaires au vicaire, et celui-ci, suivant ses conseils, ne manquait pas une occasion de parler de la beauté de ces tableaux, des mérites et des grandes actions du saint que chacun d'eux représentait, et, selon qu'il voyait ses auditeurs attentifs et curieux, il proposait de leur en prêter l'histoire intéressante, qui était rarement refusée. Lorsque l'emprunteur rapportait ensuite le livre, un autre plus curieux encore lui était offert, et insensiblement le goût des bonnes lectures se propagea et devint général, au grand détriment des cabaretiers du village, qui voyaient tous les jours diminuer considérablement le nombre de leurs pratiques.

Ces commencements étaient consolants, mais ne satisfaisaient pas encore le zèle du marquis; les succès qu'il avait obtenus n'étaient pour lui qu'un encouragement à en tenter de plus grands encore, et, jugeant que le temps était enfin venu de frapper un grand coup qui réalisât définitivement toutes les espérances que promettaient d'aussi heureuses dispositions, il demanda et

obtint une mission, dans l'hiver de 1826. Ses résultats furent immenses ; tous les habitants de Mesville, et beaucoup de ceux des villages circonvoisins que la pompe des cérémonies avait habitués à venir souvent aux offices, se rendirent avec empressement aux différents exercices religieux qui eurent lieu, et, après quinze jours d'instructions avidement reçues, six cents personnes, hommes, femmes, jeunes gens des deux sexes, réconciliés avec le Ciel par un sincère aveu de leurs fautes au tribunal de la pénitence, eurent le bonheur de recevoir à la table sainte le Dieu qui avait pardonné leurs iniquités, et qui daignait descendre en elles pour leur donner la force de n'en plus commettre de nouvelles.

Mais l'active prévoyance du marquis ne se borna pas à ces heureux résultats : voulant en assurer la durée, il proposa l'établissement d'une école de garçons qui serait dirigée par deux frères de la Doctrine Chrétienne, et celui d'une école de filles, confiée à deux sœurs de la Charité, qui seraient également chargées du soin des malades. Ces deux propositions, qu'il accom-

pagna de l'offre d'une donation équivalant à peu près à la moitié des frais, furent reçues avec enthousiasme, et peu de temps après les deux écoles étaient établies. Celle des frères fut de plus enrichie, par le marquis, d'une bibliothèque publique, dans laquelle les habitants de l'endroit purent venir chercher des livres aussi instructifs qu'amusants, qui les occupèrent agréablement dans leurs moments de loisir, et auxquels ils durent leur persévérance dans la bonne voie qu'ils avaient embrassée. »

Cette histoire, tu vas le voir, avait fait une vive impression sur mon oncle. Lorsqu'elle fut terminée, il dit au curé : « C'est presque une leçon que vous venez de nous donner là, M. le curé ; mais je conviens que nous la méritons, et je ne veux pas qu'elle soit perdue. Cent francs par an ne me rendront pas plus pauvre, et je vous les offre pour acheter de bons livres que vous distribuerez aux habitants de Chameroy. Je désire que vous en obteniez un aussi bon effet que le marquis dont vous venez de nous raconter l'histoire. »

CHAPITRE XV.

La dame de charité.

Nous revînmes à Paris dans les premiers jours de décembre, et la première nouvelle que j'y appris fut que Mme de Varlize, criblée de dettes et trop connue enfin pour pouvoir espérer de conserver sa position à Paris, avait brusquement quitté cette ville, et s'était retirée en province. Je m'en applaudis sincèrement, car je

conservais la crainte qu'elle ne tentât de renouer notre ancienne liaison.

Le monde avait perdu pour moi une grande partie de ses illusions; je commençais à le voir tel qu'il est réellement, injuste, capricieux, tyran, et récompensant par l'oubli les sacrifices qu'on lui fait; cédant cependant à un ridicule respect humain, je crus mon honneur intéressé à ne pas m'en éloigner entièrement, et quelques succès passagers que j'y obtins me réconciliant peu à peu avec lui, je résolus de profiter de tous les plaisirs du carnaval, qui commençait alors. Mais Dieu avait sur moi des vues de miséricorde, et, au moment où je m'apprêtais à me jeter aussi étourdiment que jamais dans toutes les tumultueuses dissipations de cette époque de folie, il voulut me condamner à la retraite pour me forcer à la réflexion : le premier bal auquel j'assistai me fit gagner un gros rhume, accompagné d'un peu de fièvre, qui m'obligea à garder la chambre pendant quinze jours.

J'aurais sans doute résisté encore à cet avertissement de la grâce, car je me sentais plus de

dépit de cette contrariété que de désir d'en profiter pour me livrer à un sage retour sur moi-même; mais Dieu l'accompagna d'un autre plus puissant encore, ce fut la visite d'une dame de Charité, qui vint faire la quête habituelle pour les pauvres de l'arrondissement. C'était la première année qu'elle remplissait ces pieuses fonctions, car je ne l'avais pas encore vue. Elle était jeune et belle, et sa conversation, pleine de charmes, qui me plut tout d'abord, finit par m'intéresser vivement; elle mettait tant de feu, de chaleur et de sensibilité dans ses paroles, lorsqu'elle peignait la misère de ses pauvres, qu'il était véritablement impossible de ne pas se sentir pénétrée des sentiments qu'elle exprimait si bien. J'y étais d'autant plus portée que, n'ayant point encore arrêté ma pensée sur ce sujet, je ne m'imaginais pas qu'il pût exister des êtres si malheureux et si entièrement privés des premières nécessités de la vie; aussi, lorsqu'elle vint à me parler d'une famille qu'elle avait découverte la veille, dans une misère extrême, et pour laquelle elle cherchait des secours plus

prompts et plus efficaces que les aumônes ordinaires, cédant à un premier entraînement, je lui offris aussitôt tout ce dont je pouvais alors disposer, environ mille francs.

« Je ne connais pas encore assez ces pauvres gens pour accepter votre offre, me répondit-elle ; une semblable charité ne doit pas être faite sans précaution. Mais puisque vous voulez bien vous intéresser à ces malheureux, j'ai promis d'aller les visiter demain, et, si vous voulez m'y accompagner, vous pourrez m'aider à découvrir jusqu'à quel point ils méritent votre intérêt.

— Mais aujourd'hui ils souffrent, lui dis-je.

— Ils ont au moins le nécessaire, et c'est déjà pour eux une grande joie, soyez-en certaine. »

Mon rhume, qui commençait à se passer, me permit d'accepter la proposition de Mme de Quesneau ; c'était le nom de cette dame. Elle vint me prendre le lendemain à l'heure dite, et nous nous rendîmes ensemble chez ses protégés.

Arrivées au n° 35, dans la rue des Juifs, nous entrâmes dans une allée longue et obscure, où

nous heurtâmes, sans les voir, une femme et un petit enfant. Les yeux de ceux-ci, mieux accoutumés à l'obscurité, reconnurent Mme de Quesneau. « C'est vous, Madame, lui dit la mère; mon Dieu! que vous êtes bonne de ne pas nous avoir oubliés! » Et, ramassant l'enfant qui jouait dans ses jambes, elle monta l'escalier.

Nous la suivîmes jusqu'à un sixième étage, et nous entrâmes avec elle dans une petite chambre, dont elle avait cherché à déguiser la misère de son mieux; elle venait d'être balayée, et les deux seules chaises qu'on y voyait avaient été frottées avec soin. Sur une espèce de lit caché par un lambeau de couverture était étendu un homme endormi; une jeune fille travaillait près de la fenêtre, et un enfant de six à sept ans, assis sur le carreau, mordait avidement une croûte de pain.

La jeune fille se leva, et l'homme, réveillé en sursaut, se précipita de son grabat. Il paraissait âgé de soixante ans environ; sa taille était haute et maigre, sa figure longue et pâle, et l'embarras que manifestaient tous ses gestes

disait assez combien il était honteux de sa misère.

« C'est mon mari, Madame ! c'est ma fille aînée, Madame! puis voici mes deux derniers. » Aussitôt la chaise sur laquelle Mme de Quesneau était assise fut entourée, la mère était à ses genoux; elle avait pris ses mains qu'elle couvrait de baisers et de larmes, et tous les membres de cette infortunée famille lui exprimaient à leur manière leur reconnaissance pour les secours qu'elle leur avait fait parvenir la veille.

« Grâce à vous, Madame, nous avons pu hier faire la soupe! Ah ! si vous aviez vu la joie de ces pauvres enfants !

— Et vous la leur ferez encore aujourd'hui, reprit vivement Mme de Quesneau en attirant à elle le plus jeune, qui glissa entre ses mains comme une anguille, et alla se réfugier derrière sa sœur.

— Excusez-le, dit le père, il ne sait pas la politesse, et il ne comprend pas comme son frère tout ce que vous faites pour nous ; il n'a encore que trois ans.... Approche, toi, Victor,

fais un salut à Madame... Allons, avance donc. Il a bientôt sept ans... » L'enfant s'approchait à petits pas; Mme de Quesneau lui tendit la main, dans laquelle il mit le bout de ses doigts, et fit un gros soupir.

« Baise la main de cette dame, lui dit sa mère, c'est elle qui est cause que tu as eu hier de la soupe. »

A ce doux souvenir, la bouche de l'enfant se fendit jusqu'aux oreilles, mais il ne baisa point la main de sa bienfaitrice; et, retirant vite la sienne, il alla se blottir dans un coin de la chambre. Le père et la mère jetèrent sur lui un regard de mécontentement, et, pour empêcher qu'il ne fût grondé, la bonne Mme de Quesneau se tourna vers lui, et lui dit : « Elle était bonne, la soupe, n'est-ce pas, Victor? Eh bien! mon pauvre enfant, tu en mangeras encore aujourd'hui.

— Oh! non, pas deux jours de suite, interrompit la mère, cela coûte trop : il faut du beurre, du bois..... mais ils auront pour deux sous de pommes de terre cuites. »

A ces mots, les enfants, oubliant toute autre considération, sortirent de leur cachette, et firent, en poussant de grands cris de joie, trois ou quatre bonds bien bruyants; et la mère, oubliant aussi la présence des deux dames, les enleva dans ses bras, et les couvrit de baisers tellement passionnés, qu'en pensant à la cause de ce subit enthousiasme de bonheur, on peut vraiment dire que sa vue déchirait le cœur.

J'étais jusque alors restée abîmée dans la plus douloureuse surprise; j'avais bien, il est vrai, entendu parler quelquefois de pauvres manquant de tout, mais la succession rapide de mes plaisirs avait, chaque fois, promptement distrait mon esprit de cette pensée, et, ne jugeant les choses que d'après ce que j'en voyais, pour moi les pauvres étaient tous ces ouvriers, gagnant leur vie avec plus ou moins de peines, et que je rencontrais cependant si gais et si joyeux les jours de dimanche et de fête. Peut-être, me disais-je, se trouve-t-il accidentellement parmi eux quelques individus plus pressés que les autres par le besoin; mais, dans ma pen-

sée, le nombre en était bien restreint, et la peinture de leurs souffrances souvent bien exagérée. Le spectacle que j'avais alors sous les yeux était une protestation bien énergique contre la légèreté de mon jugement ; aussi, d'autant plus émue que je m'attendais moins à cette scène déchirante, je me penchai à l'oreille de Mme de Quesneau, et lui dis tout bas : « Promettez tout ce qui sera nécessaire, Madame, je me charge de tout.

— Pas de précipitation, répondit-elle, laissez-moi faire. » Et elle continua à jouer quelques instants encore avec les enfants.

Lorsque le premier moment d'émotion fut passé, la conversation devint plus sérieuse. Mme de Quesneau interrogea le mari sur ce qu'il avait été, sur ce qu'il avait fait, et sur les causes de sa ruine si complète. Elle apprit que, fils d'un pauvre cultivateur de la Normandie, il était venu, après avoir reçu une assez bonne éducation chez le curé de son village, tenter la fortune à Paris. Longtemps elle lui avait souri, et, grâce à sa probité, à son intelligence et à son

activité, il avait fini par pouvoir s'établir marchand de nouveautés dans la rue Saint-Antoine; mais au moment où il croyait son sort assuré, des maladies qui attaquèrent successivement sa femme, ses enfants et lui-même, des faillites dans lesquelles il se trouva compromis, et surtout l'infidélité d'un ami, qu'il avait consenti trop légèrement à cautionner, vinrent détruire toutes ses espérances et le réduire à la plus extrême misère. Retenu trois ans en prison pour dettes, il n'en était sorti que pour trouver sa famille dans le plus affreux dénûment. Quelques avances eussent pu lui permettre de travailler utilement encore pour elle, mais les amis auxquels il s'était adressé étaient tous restés sourds à ses prières. Sans argent, même sans vêtements pour se présenter décemment dans les maisons où il eût pu solliciter de l'emploi, il n'avait eu d'autres ressources que la charité publique, et depuis deux ans il traînait ainsi sa déplorable existence, que ne venait consoler aucun rayon d'espoir, et que les plus cruelles privations lui rendaient chaque jour plus pénible.

En ce moment, les deux petits enfants se mirent à crier en demandant du pain. « Mais vous en aviez tout à l'heure, » leur dit Mme de Quesneau. Ils restèrent immobiles, la bouche ouverte devant elle sans oser souffler.

« Hélas! Madame, dit la pauvre mère en pleurant, il leur en faut toujours, ils sont affamés, et quand je n'en ai pas, ils frappent du pied, ils grimpent sur moi, et ils crient : *Il m'en faut, j'ai faim! j'en veux!*

— Oui, Madame, voilà comme ils font, murmura le père d'une voix sombre, et leur sœur aînée n'a pas plus de raison, elle pleure toute la journée ; il n'y a que ma femme et moi qui sachions rester un jour sans manger.

— Ah! mon Dieu! Madame, reprit la mère, hier, quand je vous ai rencontrée, je n'avais encore rien mangé, car depuis deux jours nous vivions tous les cinq sur deux sous de pain. Aujourd'hui, je n'en ai acheté qu'un de cinq liards pour les petits.

— Allez leur en acheter un plus fort pour eux et pour vous tous, » lui dit Mme de Ques-

neau en lui présentant une pièce de monnaie.

J'étais trop émue pour rester plus longtemps simple spectatrice d'une scène si déchirante : « Et de la viande aussi, m'écriai-je en vidant ma bourse dans la main de la mère, et du vin, et tout ce qu'il vous faut; je ne puis supporter la vue d'une telle misère, et j'y veux mettre fin. »

La surprise rendit un moment muets le mari et la femme; la fille aînée, levant les yeux au ciel, se mit à sangloter dans son coin, tandis que les deux enfants, incapables d'apprécier les paroles qu'ils venaient d'entendre, répétaient en pleurant leur cri lamentable : *Du pain! du pain!*

« Prenez, mes braves gens, leur dit Mme de Quesneau, prenez ce que Madame vous offre, c'est un secours inattendu que la Providence vous envoie. »

Ce fut alors une effusion générale de reconnaissance : à la vue d'un si riche don, qui leur assurait l'existence pendant tant de jours encore, les malheureux ne savaient comment exprimer

tout ce qu'ils ressentaient de joie et de bonheur; et moi, surprise de ces transports, dont j'étais témoin pour la première fois, je me demandais comment une somme si légère, et que j'avais si souvent dépensée en inutiles bagatelles, pouvait faire tant d'heureux.

« Oui, dis-je à Mme de Quesneau dès que nous fûmes sorties, j'y suis déterminée, je prends cette famille à ma charge; je ne veux plus qu'elle souffre désormais; je fournirai à tous ses besoins; j'établirai convenablement la fille, et, dans quelques années, je mettrai les deux garçons en pension.

— C'est une généreuse résolution, me répondit-elle, et je vous loue de l'avoir conçue; mais vous me permettrez de vous dire qu'elle est encore prise avec trop de précipitation. Il y a dans l'exercice de la charité, comme dans toutes nos autres actions, des précautions à prendre, dont l'oubli nous exposerait à commettre des injustices qui, pour être involontaires, n'en seraient pas moins fâcheuses, et que je serais presque tentée d'appeler coupables.

Supposez que cet homme qui vous intéresse tant soit un joueur, un paresseux ou un ivrogne, quels regrets n'auriez-vous pas plus tard, lorsque vous lui auriez reconnu ces vices, de vous être dépouillée en sa faveur des moyens de secourir un autre qui mériterait mieux votre pitié? Croyez-moi, Madame, vous l'avez secouru pour le moment, et vous avez très-bien fait, car il faut des secours prompts à une misère aussi pressante; mais maintenant prenez le temps de vous informer s'il nous a bien dit la vérité en tout. Ces élans de générosité, voyez-vous, ressemblent plus à une fantaisie qu'on satisfait, ou à un désir de se débarrasser promptement et à tout prix d'un spectacle qui afflige, qu'à une charité bien ordonnée. Ce que je vous demande est plus difficile, mais aussi plus méritoire; c'est d'abord de savoir ce qu'a été réellement cet homme, ce qu'il a fait, et ensuite ce qu'il est encore en état de faire; ces renseignements vous apprendront de quelle manière vous pouvez lui être le plus utile; et si, comme j'aime à l'espérer, avec quelque peu d'argent, avec

une recommandation, ou de toute autre manière, vous pouvez le mettre en position de gagner lui-même sa vie plus honorablement qu'en vivant à nos dépens, ce sera un double service que vous lui aurez rendu, et en même temps une grande économie que vous aurez faite, laquelle pourra ensuite tourner au profit de plusieurs autres malheureux ; car, soyez-en sûre, Madame, celui-là n'est pas le seul digne de votre intérêt, et tout ce que vous lui donneriez inutilement serait comme un vol fait aux autres.

— Vous êtes la prudence et la raison mêmes, Madame, lui dis-je, et je vous promets une entière obéissance. »

La voiture s'arrêtait en ce moment à sa porte, et nous nous séparâmes, nous promettant de nous revoir prochainement pour nous communiquer les renseignements que nous aurions pu obtenir.



CHAPITRE XVI.

Une bonne œuvre.

Je rentrai à l'hôtel, satisfaite de la bonne action que j'avais faite, et agréablement occupée de mes projets pour cette famille si malheureuse. La première personne à qui je voulus en parler fut le marquis; mais il était sorti, et je ne pus le voir que le lendemain au déjeuner. Lorsque je lui eus expliqué ce que j'avais fait et ce que

je comptais faire : « Justement, me dit-il, j'ai reçu hier une lettre de mon oncle, qui m'apprend que le régisseur de sa terre vient de mourir, et qu'il est fort embarrassé pour le remplacer. Si ton protégé a tout ce qu'il faut pour remplir convenablement cet emploi, nous pourrons très-facilement le lui faire obtenir.

— Oh! quel bonheur ce serait pour lui et pour toute sa famille! comme ces pauvres malheureux nous béniraient! Je t'en conjure, Alfred, ne perds pas un moment pour t'occuper de cette affaire; elle nous portera bonheur, mon ami. »

Alfred avait bon cœur, et il partagea sans peine tous mes sentiments. Nous convînmes qu'il allait immédiatement écrire à son oncle pour lui annoncer qu'il croyait avoir la personne qui lui convenait, et le prier d'attendre de plus amples informations, pendant quelques jours seulement, avant d'accepter tout autre. Quant aux renseignements à prendre, il fut également convenu que M. Laurent, en qui Alfred avait toute confiance, se chargerait de ce soin.

« Tu m'aideras un peu aussi, mon ami, lui dis-je ensuite, dans les dépenses qui pourront être nécessaires pour rétablir cette malheureuse famille; il faudra que tu prennes part à cette bonne œuvre, qui serait peut-être un peu lourde pour ma bourse seule.

—J'approuve trop tes charitables intentions, me répondit-il, pour refuser de m'y associer : oui, tu peux compter sur ma participation. «

Heureuse de ces bonnes nouvelles, j'allai aussitôt en faire part à Mme de Quesneau, que je trouvai occupée à compter des piles de sous et quelques pièces blanches, fruit de ses quêtes dans le quartier. Après m'avoir félicitée d'une rencontre si inopinée, et qui pouvait devenir si heureuse pour mes protégés, elle me demanda si j'avais arrêté quelque chose relativement à l'achat de tout ce dont ils auraient besoin pour prendre, d'une manière convenable, possession de leur nouvelle position.

« Certainement, répondis-je, nous ne ferons pas les choses à demi, et nous consacrerons mille écus pour cet objet.

— C'est beaucoup trop, me dit-elle.

— Mais non, je vous assure; j'ai tout compté au plus bas prix possible.

— C'est qu'alors vous avez tout compté comme pour vous; mais certainement il est possible de satisfaire à ces besoins avec beaucoup moins de frais. A quoi bon, d'ailleurs, charger vos protégés d'une dette trop forte ?

— Mais ce n'est pas du tout un prêt que j'entends leur faire, c'est bien un don tout gratuit.

— C'est le tort que vous avez. Combien estimez-vous que peut valoir cette place?

— J'ai toujours entendu parler de deux mille francs, indépendamment de bien des douceurs, telles que fruits, légumes et autres bagatelles de ce genre.

— Et le logement aussi sans doute, et le bois probablement aussi ? Eh bien ! Madame, dans une telle position, ils doivent pouvoir faire des économies pour vous rembourser de vos avances, et cet argent vous servira à secourir d'autres malheureux.

— Eh bien ! Madame, lui dis-je, vous avez plus d'expérience que moi; veuillez régler vous-même ce que vous jugerez convenable, je souscris d'avance à tout ce que vous aurez décidé. »

Cette affaire me donna l'occasion de revoir plusieurs fois de suite Mme de Quesneau, à qui j'allais rendre compte, presque tous les jours, des renseignements qu'obtenait M. Laurent. Après plusieurs lettres écrites dans le village où était né mon protégé, et d'où nous reçumes les réponses les plus satisfaisantes; après les renseignements les plus minutieux obtenus sur son compte et sur celui de sa femme pendant tout leur séjour à Paris, il ne nous fut permis de conserver aucun doute sur la capacité suffisante du premier et sur la moralité de tous deux. Mon mari écrivit à son oncle pour le lui proposer comme régisseur de sa terre de Chameroy, et mon oncle lui répondit, courrier par courrier, de le lui envoyer le plus promptement possible.

Je n'entreprendrai pas, ma chère amie, de te peindre la joie de ces braves gens en recevant

une si heureuse nouvelle; ce furent des transports de reconnaissance, qu'aucune expression ne saurait rendre, et dont j'étais loin de me faire une idée avant d'en avoir été le témoin. Mme de Quesneau se chargea, ainsi qu'elle me l'avait promis, de me diriger dans l'acquisition des vêtements et du petit mobilier nécessaire, et je fus toute surprise d'en être quitte pour neuf cent cinquante francs; encore m'assura-t-elle qu'elle avait fait les choses grandement selon mes désirs. Et moi, Louise, je puis bien, à mon tour, t'assurer que jamais je n'ai acheté ni robes, ni chapeaux, ni dentelles qui m'aient fait autant de plaisir que ces grossiers objets. Nous passâmes huit jours entiers à courir du matin au soir pour toutes ces emplettes, et je ne me rappelle pas avoir passé huit jours plus délicieux dans ma vie. Oh! quel charme est donc attaché à l'exercice de la bienfaisance! quelle source de jouissances pures les riches ont là sous la main! et ils ne s'en doutent pas! et je ne m'en doutais pas moi-même!

Les rapports presque journaliers que j'avais

eus avec Mme de Quesneau pendant plus de quinze jours qu'avait duré cette affaire, m'avaient inspiré pour elle trop d'estime et d'amitié pour que je ne désirasse pas cultiver sa connaissance ; je continuai donc à la voir, et notre liaison devint bientôt une véritable intimité. Quoiqu'elle vécût aussi éloignée du monde que possible , cependant son mari, qui occupait un emploi honorable dans la magistrature , était tenu à une certaine représentation , et cette circonstance la forçait à recevoir assez fréquemment chez elle et à aller également chez les autres. Elle m'invita à ses soirées, comme je l'avais déjà invitée aux miennes , et plus je la connus, plus j'appris à l'admirer. D'une humeur toujours égale, elle n'avait ni de ces accès de folle gaieté , ni de ces moments de maussade tristesse qui rendent une femme différente d'elle-même dix fois par jour. Estimée de son mari , qui était forcé de rendre justice à ses vertus, chérie de ses enfants, qu'elle élevait avec une tendresse et des soins tout maternels, respectée de ses domestiques, qu'elle traitait avec une

touchante bonté, elle faisait le bonheur de tout ce qui l'entourait, et tout ce qui l'entourait faisait également le sien. Aimable, bonne et spirituelle, sans prétention, sans désir d'effacer aucune autre femme, se prêtant, au contraire, volontiers à faire valoir leurs avantages, indulgente pour les autres, sévère pour elle seule, sa présence dans les sociétés où de justes convenances la forçaient à se présenter quelquefois, était accueillie comme un bonheur véritable; chacun s'empressait de lui témoigner son estime; et parce que, toujours naturelle et toujours vraie, elle ne cherchait à plaire par aucun moyen étudié, elle plaisait également à tout le monde. Les femmes elles-mêmes, et ce n'était pas son moins beau triomphe, applaudissaient à ses succès, et lui pardonnaient sa supériorité. Enfin, pour achever de mieux te la peindre, c'était la vertu, l'amabilité de Mme Boulange, mais avec une politesse plus perfectionnée par un plus fréquent usage du monde, des vues plus grandes, et, je crois aussi, une instruction plus étendue.

CHAPITRE XVII.

Une femme heureuse.

Le carnaval avait mis fin à ses bruyantes extravagances, et quoique j'eusse encore assisté à un grand nombre de fêtes, cette époque de plaisirs mondains ne m'avait pas transportée comme les années précédentes. Je commençais à apprécier à leur juste valeur les sots propos qui remplissent les conversations dans ces sortes de réunions; la fatuité des hommes, la coquetterie

des femmes, se montraient à nu devant mes yeux dessillés, et toutes ces tristes réalités avaient bien refroidi mon enthousiasme pour le monde.

Je vis donc arriver sans grande peine cette fois l'époque ordinairement si redoutée du carême. Je profitai du repos auquel il nous condamne pour voir plus souvent encore ma nouvelle amie, Mme de Quesneau. Comme nous avions alors banni toute cérémonie entre nous, j'allais chez elle à toute heure du jour ; et la trouvant toujours la même, sans que jamais aucun nuage parût obscurcir le cours d'une vie si belle et si heureuse, je ne pus résister plus longtemps à la curiosité que m'inspirait une telle rareté, et je lui dis : « Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon amie : savez-vous que vous faites mon admiration? Je ne puis revenir du bonheur et de la tranquillité dont je vous vois jouir ; est-ce que vous n'avez jamais de chagrin ?

— Je ne crois pas, me répondit-elle, que personne puisse en être exempt dans ce monde ; et certes je n'ai pas la prétention de faire exception à une règle si générale.

— Mais comment se fait-il que je n'en voie jamais la moindre trace ni sur votre figure, ni dans vos discours, ni dans vos actions? Je vous trouve toujours un même air de contentement qui me désespère, parce qu'il m'humilie. Moi, qui me donne beaucoup plus de peine que vous pour courir après le plaisir, je ne suis pas, à beaucoup près, aussi heureuse. Il faut absolument que vous m'appreniez votre secret.

— Il est bien facile; c'est tout simplement que vous demandez le bonheur aux plaisirs du monde, qui sont impuissants à nous le donner. Vus de loin, Aurélie, ces plaisirs nous éblouissent, j'en conviens, ils nous séduisent, ils nous attirent; mais, vus de près et appréciés par l'expérience, ils nous pèsent, ils nous accablent, ils sont pour nous la source de mille déceptions et souvent de regrets bien amers. Leurs apparences sont flatteuses, leurs promesses enivrantes: mais c'est le chant de la sirène qui attire les voyageurs pour les faire périr dans l'abîme, et je ne puis mieux comparer leurs partisans abusés qu'à ces victimes que les prêtres du pa-

ganisme conduisaient à la mort, couronnées de fleurs.

— Je ne prétends pas absoudre entièrement le monde ; mais il me semble que vous le jugez un peu trop sévèrement. S'il a ses désagréments, il a aussi ses attraits, et vous ne sauriez nier que nous lui devons des moments bien doux, des distractions bien séduisantes.

— Et c'est en cela même qu'il est plus dangereux. S'il n'avait à nous offrir que ses noirceurs, ses perfidies, ses exigences, qui de nous consentirait à être sa victime? Mais pour être caché sous des fleurs, le serpent en est-il moins à craindre? Vous êtes bien jeune, Aurélie, et déjà cependant vous convenez qu'il n'a pu vous rendre heureuse; que sera-ce donc lorsqu'une plus longue expérience vous aura appris à mieux connaître ses illusions? Plus séduisant par ce qu'il promet que par ce qu'il donne, il a ses ennuis, sans rien qui les compense; ses chagrins, sans rien qui les guérisse. S'il nous offre de passagers plaisirs, c'est presque toujours au prix de longs regrets, et quelquefois de cruels

remords pour celles qui s'en laissent trop charmer. Inconséquent dans ses maximes, il méprise la vertu et condamne le vice; il inspire toutes les passions et il en blâme les suites; il nous pousse au mal, et il nous rejette lorsque nous avons cédé à la violence de son impulsion; capricieux dans ses goûts, il brise aujourd'hui ce qu'il adorait hier; trop souvent, pour lui plaire, il faut faire abnégation complète de notre raison, de nos goûts, de nos penchants, de nos intérêts les plus chers; il faut nous plier en esclaves à la tyrannie de toutes ses exigences. « C'est une terre, a dit de lui Massillon, dont on vante les fruits et la beauté, où il semble que coulent le lait et le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent. »

— Je ne nierai pas qu'il y ait beaucoup de vérité dans le tableau que vous venez d'en tracer; mais enfin ne peut-on pas se prémunir assez contre ses dangers pour n'avoir rien à en craindre? Ce serait, à mon âge, une résolution bien extrême de rompre entièrement avec lui.

— Mais si cette résolution vous procure ce bonheur que vous reconnaissez qu'il ne vous donne pas?

— C'est ce dont il faudrait que je fusse bien certaine.

— Eh bien! Aurélie, croyez, non pas à mon expérience seule, mais à celle de tous les siècles, et soyez persuadée que vous ne serez véritablement heureuse que par la pratique constante et entière de vos devoirs. Le bonheur, du moins celui dont il nous est permis de jouir ici-bas, et non pas celui dont se berce notre imagination abusée, viendra de lui-même ensuite tout aussi naturellement que la lumière avec le soleil.

— Mais qu'entendez-vous par mes devoirs? Je ne crois pas y manquer, et cependant je n'en obtiens pas le résultat que vous annoncez.

— C'est que vous ne leur donnez peut-être pas une acception assez étendue. L'erreur est d'autant plus funeste en cette matière, que, si nous en négligeons un seul, la plus étroite observance de tous les autres ne nous sert, j'oserais presque le dire, absolument à rien.

C'est une chaîne dont un seul anneau rompu rend tous les autres sans force et sans résistance.

— Mon Dieu! ma chère amie, vous répétez mot pour mot ce qu'on me disait tous les jours dans ma pension. J'avais jusqu'à présent regardé ces propos comme des formules convenues pour engager les petites filles à être bien sages. Est-ce que je dois prendre à la lettre tout ce qu'on me disait de l'absolue nécessité des croyances et des pratiques religieuses?

— C'est parce que vous en doutez, mon amie, que vous êtes si peu contente de votre existence; car je puis vous assurer que ce que vous enviez dans la mienne n'a point d'autre cause que la grâce que Dieu m'a faite de rester fidèle aux sentiments religieux que l'on m'a inspirés dans mon enfance.

— Voilà ce que je ne puis comprendre. C'est une chose si sérieuse que la religion; elle est si sévère, si rigide dans ses préceptes, que la seule pensée de lui obéir exactement en tout ce qu'elle ordonne me fait frissonner jusqu'au bout des ongles.

— Cependant je m'applique constamment à lui être aussi fidèle que possible. Je prends ses enseignements pour règle et pour guide de toutes mes pensées, de toutes mes paroles et de toutes mes actions ; et néanmoins vous enviez mon sort. Ceci doit vous faire comprendre que vous êtes nécessairement dans l'erreur.

— Et c'est justement aussi ce qui cause mon embarras, car je comprends que cela doit être, et je ne comprends pas comment cela est. Si vous pouviez m'aider à concilier ces deux idées si différentes, vous me rendriez un grand service.

— Je l'essaierai du moins de bon cœur, mais je ne vous cache pas que j'ai peu d'espoir de réussir aussi complétement que je le désirerais; car je conçois moi-même fort bien que toutes les pratiques de piété et toutes les autres obligations imposées par la religion doivent paraître fort tristes et fort gênantes aux personnes qui ne voient que les privations qu'elles entraînent, et qui ne connaissent ni les douceurs que Dieu y attache, ni la paix constante qu'elles procurent à l'âme, ni la joie toute céleste dont elles

l'inondent. Pour comprendre tout ce qu'ont de désirable ces sentiments délicieux, il faut les avoir éprouvés, et Dieu n'accorde ordinairement une si grande faveur qu'à ceux qui se sont déjà efforcés de la mériter par une ardente et sincère piété. Quoique je sois malheureusement loin de cette perfection, cependant, comme Dieu me fait la grâce de trouver mille fois plus de douceur dans son service que dans les plaisirs du monde, je puis vous dire ce que j'éprouve : peut-être ce peu suffira-t-il déjà pour vous faire comprendre votre erreur.

« Une vérité qui va vous étonner sans doute, c'est que, pour être heureuses en ce monde, nous devons laisser venir le bonheur, et ne rien faire dans la seule vue de l'acquérir. Je vous le disais tout à l'heure, Aurélie, et je vous le répète encore, nos devoirs avant tout. Soyez bien persuadée que, quels que soient les plaisirs que nous puissions nous procurer, en opposition à ce qu'ils nous commandent, ces plaisirs se tourneront en amertume et nous donneront des années de regrets et de chagrins pour quelques

courts instants de passagères distractions. Vous m'avez demandé ce que j'entendais par nos devoirs, voici comment je les raisonne et les comprends.

« La plus légère connaissance de la religion suffit pour nous apprendre que nous ne sommes ici-bas que pour très-peu de temps, et qu'une autre vie nous est réservée qui ne finira jamais. Nous ne pouvons non plus ignorer que cette seconde vie sera éternellement heureuse ou malheureuse, selon le bon ou le mauvais usage que nous aurons fait de celle-ci. De là je conclus que, comme il est entièrement conforme à la raison de sacrifier le moins au plus, nous devons, sans aucune hésitation, sacrifier tous les intérêts et tous les plaisirs de la vie présente qui passe, aux intérêts de la vie future qui ne passera pas, et nous attacher par-dessus tout et avant tout à faire de la première un bon usage qui nous assurera le bonheur éternel de la seconde.

« Mais quel est-il ce bon usage? Il ne faut pas de longues études pour répondre à cette ques-

tion. La plus petite fille qui a appris son catéchisme sait que nous sommes en ce monde pour aimer Dieu, pour l'adorer et le servir. Or, pour remplir ces trois conditions, il faut le prier, il faut lui obéir en tout ce qu'il nous commande de faire, en tout ce qu'il nous ordonne de fuir. Vous connaissez aussi bien que moi quelles sont ces choses, je n'ai pas besoin de vous les expliquer; mais ce que je dois vous dire, c'est que, si l'on veut jouir pleinement des douceurs qui sont attachées au service de Dieu, il faut lui être aussi fidèle dans les plus petites circonstances que dans les plus grandes. Beaucoup veulent bien faire quelque chose pour Dieu, mais ils marchandent avec lui; ils ne lui donnent qu'une partie de leurs affections et de leur bonne volonté. Que peuvent-ils attendre d'une pareille conduite? Dieu n'a-t-il pas formellement déclaré que nul ne pouvait servir deux maîtres? N'a-t-il pas dit, dans cent endroits des saintes Écritures, qu'il voulait notre cœur tout entier, sans réserve et sans partage? N'a-t-il pas dit que nous devions tout abandonner pour

le suivre, et que si notre œil droit nous scandalisait, nous devions l'arracher?

— Et c'est justement là aussi ce qui m'effraie. Quitter tout, renoncer à tout, vivre en oraison perpétuelle; mais il n'y a que de véritables saints capables d'une telle vertu; quant à moi, je sens qu'elle me serait tout à fait impossible.

— Votre erreur est grande, Aurélie; loin que je vous demande de tout quitter et de vivre dans une oraison perpétuelle, je n'hésite pas, au contraire, à dire qu'une telle conduite, dans l'état où Dieu vous a placée, serait répréhensible. De même, en effet, que dans la société civile tous ne sont pas appelés à donner les mêmes preuves de talent et de dévouement, et peuvent cependant, par leur mérite, contribuer au bien-être général et s'acquérir des droits à l'estime publique, de même aussi, dans la société chrétienne, tous ne sont pas appelés à donner ces grands et rares exemples de perfection que nous admirons dans les saints, et tous cependant peuvent et doivent travailler sans cesse à acquérir toujours de plus en plus la

perfection à laquelle ils sont particulièrement appelés.

« Or, les voies qui nous mèneront à cette perfection sont aussi variées dans leurs détails que les innombrables conditions dont la société se compose : toutes ont leur perfection possible, puisque toutes ont leurs devoirs à remplir. Essentiellement invariables dans leurs obligations générales, ces devoirs cependant se modifient presqu'à l'infini dans leurs obligations particulières. L'homme forcé de vivre au milieu du tumulte des affaires est tenu, sans nul doute, à aimer et à honorer Dieu autant que le religieux qui vit paisible au fond de sa retraite; mais il n'est pas tenu aux mêmes prières, ni aux mêmes exercices de piété ; l'un et l'autre ont aussi des devoirs différents à remplir envers la société. De même pour le pauvre et pour le riche, pour le laïque et pour l'ecclésiastique, pour le jeune homme et pour le vieillard ; tous ont des obligations générales semblables, et des obligations particulières différentes à remplir : c'est leur accomplissement qui fait notre mérite, et c'est

ce mérite, plus ou moins complet, qui fait notre perfection plus ou moins grande.

« N'imitez donc pas, Aurélie, la conduite de ceux qui se font, à plaisir, je crois, une opinion exagérée de la sévérité de leurs devoirs pour s'autoriser dans la négligence qu'ils apportent à les remplir. La piété véritable, qui n'est que l'entier accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables, n'a rien qui ne soit accessible à notre faiblesse : simple, facile, bienfaisante même, elle ne veut que notre plus grand bonheur. « Elle est, a dit Massillon, l'ordre de la société; elle laisse chacun à sa place; fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut; ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous; ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état..... La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être. « Permettez-moi de

vous citer, à ce sujet, un morceau que je lisais ce matin même ; je le crois bien propre à vous guérir de vos frayeurs, et il vous rendra parfaitement ma pensée. »

Mme de Quesneau, se levant alors, alla prendre une brochure sur sa cheminée, et me lut ce qui suit :

« C'est la vérité qu'a parfaitement comprise cette jeune femme, dont le mérite a fait taire l'envie, et dont la louange est dans la bouche de tous ceux qui la connaissent. Vous la voyez parée avec soin ; la fraîcheur de son teint n'annonce point des austérités ni des jeûnes bien effrayants ; un aimable sourire anime sa figure ; à sa table s'asseyent souvent de nombreux convives ; son esprit, son enjouement, ses talents, font les délices des cercles assez heureux pour la posséder ; à la joie qu'elle répand partout où elle se montre, au plaisir dont elle-même semble alors jouir, vous la prendriez pour une femme du monde ; détrompez-vous, c'est une parfaite chrétienne, car elle remplit parfaitement tous ses devoirs, et beaucoup, engagés dans un état

plus saint, n'auront pas dans le ciel, je vous l'assure, une aussi belle couronne que la sienne. Bonne épouse, bonne mère de famille, bonne amie, bonne parente, bonne maîtresse, elle fait le bonheur de tout ce qui l'entoure, et ses aimables vertus embellissent d'un nouveau charme la religion qui les lui inspire. Aussi voyez comme en sa présence l'odieuse calomnie n'ose se montrer, comme la médisance se tait, comme l'impie se dissimule, comme le libertin s'observe, tant est grand l'ascendant que ses mérites lui ont acquis sur tous les esprits! Oh! c'est qu'il est plus fort qu'on ne pense, l'empire de la vraie vertu, exempte de tous ces défauts et de tous ces ridicules dont la défigurent trop souvent nos passions ou notre ignorance. Près d'un si beau modèle chacun est forcé de reconnaître l'honneur de l'imitation, la nécessité du respect; et les hommages qu'elle reçoit sont autant de triomphes pour la religion. Ne me demandez pas si elle fait de longues prières, de longues méditations, de longues veilles, d'abondantes aumônes; si elle jeûne souvent, si elle se mortifie.

Oui, elle fait de tout cela ce qu'elle doit faire ; car où trouverait-elle ailleurs que dans l'appui de son Dieu la force de pratiquer tant de vertus, et comment lui accorderait-il cette force, si elle ne le lui demandait d'une manière qui lui soit agréable? Ces parures, ces repas, ces fêtes, ces plaisirs du monde, que vous seriez tentée de lui reprocher, ne sont pour elle que des actes d'obéissance aux convenances sociales, souvent aussi que de prudentes complaisances pour un époux que ses refus désobligeraient, ou qui, loin d'elle, céderait trop facilement à de dangereuses séductions. Sans doute elle paraît s'y plaire; eh! n'est-ce point une dérision d'y porter un visage sévère et ennuyé? mais également disposée à les quitter ou à les continuer, elle ne fait pas consister en eux son bonheur ; elle les accepte plus qu'elle ne les recherche. Oh ! si vous voulez y porter son esprit, et si vous vous êtes assuré par la prière et les bonnes œuvres des armes suffisantes contre les dangers qui vous y attendent, je vous le dis sans crainte : Allez, allez dans le monde, je ne voudrais que quelques

femmes semblables pour réformer toute une société corrompue. »

« Ce tableau, en effet, n'a rien de bien effrayant; et, si j'ai bien saisi la pensée de son auteur, il nous permet de suivre les bals, les spectacles, les fêtes, de recevoir fréquemment, et enfin de nous conformer à tous les usages reçus.

— Vous allez un peu vite, Aurélie, et si l'heure ne s'approchait trop à laquelle j'ai promis d'aller visiter une pauvre veuve qui est dans le plus grand besoin avec trois enfants, j'essaierais d'entrer dans quelques détails de plus sur les conditions auxquelles toutes ces choses nous sont permises; mais ce sera, si vous y consentez, le sujet de notre premier entretien. »

Nous nous séparâmes alors, promettant de nous revoir le lendemain.



CHAPITRE XVIII.

Conversation édifiante.

A peine étais-je rentrée chez moi depuis un quart d'heure, que je reçus la visite de Mme de Brésimond. Cette ennuyeuse femme, qui ne savait que faire de son temps, avait l'habitude d'aller ainsi gratifier de sa présence une douzaine de personnes qu'elle honorait de ses assiduités plus fréquentes, et j'avais le malheur d'être du

nombre. Connue pour son penchant à la médisance et pour ne pas reculer même devant la calomnie, lorsqu'il s'agissait de perdre une femme dont elle croyait avoir à se plaindre, elle se faisait craindre autant que détester ; mais on la caressait pour éviter d'encourir ses vengeances. Je fis donc comme les autres , et , quoique maudissant intérieurement sa visite , je la reçus avec toutes les marques d'une véritable satisfaction.

La conversation s'engagea sur une fête très-brillante qu'avait dernièrement donnée un parvenu qui cherchait à se faire admettre dans la haute société. Je demandai à Mme de Brésimond comment elle l'avait trouvée, certaine d'avance de la critique qu'elle allait en faire , et je ne fus pas trompée dans mon attente.

« Pour dire vrai , me répondit-elle, cette fête m'a paru assez maussade. Le maître et la maîtresse de la maison n'ont rien de ce qu'il faut pour donner de l'agrément à de pareilles soirées. Ces parvenus, en vérité, ne doutent de rien ; ils croient pouvoir à force de prodigalités compenser ce qui leur manque en bon ton et

en bonnes manières; mais ils ont beau faire, leur origine se décèle toujours par quelque point, et ils ne gagnent à tous leurs efforts que de donner davantage à rire à leurs dépens.

— La comtesse de Saint-Alban y avait, m'a-t-on dit, une toilette admirable !

— Beaucoup trop, m'a-t-on assuré; le comte commence à être fort endetté; les folies de sa femme, cet hiver, lui coûteront une année de son revenu. Des personnes qui paraissent bien instruites prétendent que la brouille commence à se mettre dans le ménage; mais il est possible qu'elle ne dure pas longtemps, car la comtesse s'est mise au lit hier avec une fluxion de poitrine qu'elle a gagnée à ce dernier bal. On la dit très-dangereusement attaquée.

— Oh! mon Dieu! quelle nouvelle vous m'apprenez là !

— Certainement c'est très-fâcheux; mais aussi ces jeunes femmes, enthousiastes de plaisirs, n'ont pas la moindre prudence. On dirait vraiment qu'elles cherchent ce qui leur arrive. »

Ce fut là tout ce que je pus obtenir de la sen-

sibilité de Mme de Brésimond sur le danger d'une jeune femme que je l'avais entendue maintes fois appeler sa *bonne amie*. La conversation dura encore sur ce ton pendant un quart d'heure ; toutes les femmes qui se trouvaient à cette fête furent passées en revue et critiquées ; les hommes ne furent pas plus ménagés, et puis ce fut le tour de la fête elle-même ; enfin, lorsqu'elle eut épuisé à fond toute sa provision de médisances, Mme de Brésimond se retira, et alla sans doute chez une autre *bonne amie* recommencer les mêmes médisances.

« Voilà pourtant ce que c'est que le monde ! me dis-je, lorsque je fus restée seule. Faites donc de grands frais pour lui plaire, et vous n'aurez que sa critique ; confiez-lui le soin de vos plaisirs, et le plus léger incident viendra les déranger ; un coup d'air, une porte ouverte, un châle mis trop négligemment vous mettront à deux doigts de la mort, vous tueront peut-être ! Comptez donc sur les applaudissements que vous y recevez ; pendant que vous vous en félicitez, il vous déchire ; bien certainement, cette mau-

vaise langue de Mme de Brésimond en dit autant de moi ailleurs qu'elle en dit des autres ici. Quand on pense à tout cela, il y a de quoi en perdre la tête. Oh! oui, Mme de Quesneau a certainement raison, le monde est bien trompeur! »

Ces réflexions ne firent qu'accroître le ressentiment que je commençais à concevoir contre la vie dissipée, et le lendemain matin je m'empressai de me rendre chez mon amie, à l'heure indiquée. Dès qu'elle me vit arriver, comme elle avait peu de temps à me donner, elle entra aussitôt en matière.

» Pour rectifier, me dit-elle, la conclusion que vous avez tirée hier de l'article que je vous ai lu, je n'ai besoin que de vous rappeler à ses propres expressions. Vous y avez vu, en effet, que la femme citée pour modèle n'allait dans le monde que par obéissance; qu'elle était également prête à le quitter; qu'elle acceptait plutôt qu'elle ne recherchait ses distractions. Si telles sont vos dispositions, ma chère amie, elles n'ont rien que de louable, et elles pourront vous aider à sanctifier des actions qui sont par elles-mêmes

des occasions trop souvent bien prochaines de perte; mais prenez-y garde, même avec ces dispositions, vous ne devez encore vous permettre ce qui constitue les plaisirs du monde, les repas, les concerts, les réunions mondaines, les riches toilettes, qu'en vous entourant des mêmes précautions qu'apporte la médecine lorsqu'elle se sert des poisons pour guérir nos maladies; car si vous ne savez vous défendre d'y attacher votre cœur, si vous les recherchez, si vous vous en faites une joie, un bonheur, n'espérez plus pouvoir les concilier avec la religion ; vous appartenez dès lors au monde, vous n'appartenez plus à Dieu.

—C'est-à-dire que vous reprenez d'une main ce que vous donnez de l'autre : de telles concessions sont peu engageantes.

— Il n'est pas question ici, Aurélie, de vous engager par des promesses trompeuses; il est question de vous dire la vérité. Vous m'avez demandé de vous expliquer ma conduite, et je ne puis le faire sans vous expliquer les principes qui lui servent de règle : ce n'est pas moi qui les

ai faits, ces principes, et par conséquent ce n'est pas moi qui peux les changer. Faut-il, pour les justifier, vous répéter cette parole de l'Évangile que je vous citais hier? *Nul ne peut servir deux maîtres.*

— Quoi! vous condamnez jusqu'aux spectacles! Vous êtes bien sévère, aujourd'hui, Élise.

— Eh! qui appartient plus au monde, à son esprit, à ses manières, que les spectacles? et qui est plus souvent et plus formellement condamné par Jésus-Christ, que le monde? Il n'y a pas de milieu possible, Aurélie : si vous aimez les spectacles, vous aimez le monde; et si vous aimez le monde, vous n'aimez pas Jésus-Christ, qui l'a condamné, qui nous l'a désigné comme son plus grand ennemi, qui nous a défendu de nous y attacher, et qui, enfin, nous a prévenus que, si nous l'aimions, nous n'aurions rien à attendre de lui.

— Je sais qu'on parle beaucoup des dangers des spectacles, mais je puis bien vous assurer que, quant à moi, je n'y en ai jamais vu un seul.

— Ne réduisons pas, je vous prie, une ques-

tion générale aux simples proportions d'une question particulière, et convenez avec moi que le but, le seul but du théâtre, est de réveiller en nous l'image des passions ; une pièce qui n'atteindrait pas ce but, qui laisserait les spectateurs froids et insensibles, serait réputée mauvaise. Or, tout ce qui est passion ne porte-t-il pas avec soi-même un danger? pourquoi donc nous y exposer en en nourrissant la cause ! Sans doute il est rare, quoique ce ne soit cependant pas sans exemple, qu'une femme qui a quelques bons principes et qui se respecte un peu, succombe immédiatement à ce danger ; mais ne sentez-vous pas qu'il y a des choses qui, sans avoir des effets marqués, mettent dans les âmes de secrètes dispositions au mal, qui ne laissent pas d'être très-mauvaises, quoique leur malignité ne se déclare pas toujours d'abord? On a le mal dans le sang et dans les entrailles, avant qu'il éclate par la fièvre : en s'affaiblissant peu à peu, on se met dans un grand danger de tomber, avant qu'on tombe, et cet affaiblissement est un commencement de chute.

— Mais s'il fallait éviter tous les dangers , il ne resterait plus qu'à se retirer dans un désert; car il est impossible de vivre dans le monde sans en rencontrer à chaque pas de plus ou moins grands.

— Voyez donc où va votre raisonnement, Aurélie : parce que vous trouvez que tout ce qui vous entoure est plein d'inévitables dangers, vous concluez qu'il faut en augmenter le nombre; parce que toutes les créatures sont un piége et une tentation, vous croyez permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions; donc, dites-vous, on peut rechercher les objets composés avec soin pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant. Je tire, moi, des dangers dont nous sommes environnées, une tout autre conclusion, et je dis avec Bossuet : « Il y a dans le monde d'inévitables périls ; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité ; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix ,

et celui qui aime le péril (il ne dit pas celui qui y est par nécessité, mais celui qui l'aime et qui le cherche, y périra. »

— Vos explications sont d'autant plus désespérantes pour moi, Élise, que je ne trouve rien à y répondre. Je me sentais quelque envie de dévotion, et vous m'en éloignez par de telles exigences. Comment voulez-vous qu'à mon âge, avec mes goûts et mes habitudes, j'aille rompre subitement avec tous les plaisirs dans lesquels j'ai fait jusqu'à ce jour consister mon bonheur?

— Mais ils ne tiennent pas ce qu'ils vous promettaient; vous-même en convenez. Qu'auriez-vous donc à regretter?

— Oui, sans doute, ils me laissent bien des moments d'ennui, de contrariété et de dégoût; mais en aurais-je moins dans la dévotion? Tous les caractères ne se ressemblent pas, et je puis être malheureuse de ce qui fait votre bonheur.

— Permettez-moi de vous faire observer, Aurélie, que vous déplacez ici la question. Quand il s'agit d'une obligation essentielle, à laquelle nous ne pouvons manquer sans attirer

sur nous les malheurs les plus grands, les plus certains, les plus irrémédiables ; des malheurs éternels dans leur durée, en même temps qu'immenses dans leur étendue; ce n'est plus le cas, je crois, de rechercher bien soigneusement ce que ces obligations peuvent avoir de plus ou moins coûteux ; la première chose à faire, c'est de s'y conformer. Eh bien ! si l'Évangile n'est pas faux, si votre religion est véritable, si vous ne méprisez pas ses promesses, et si vous ne vous riez pas de ses menaces, il faut choisir entre Dieu et le monde; vous ne pouvez allier l'amour de l'un avec l'amour de l'autre ; tout pacte entre eux est impossible; et, dût-il vous en coûter beaucoup plus encore que vous ne le craignez, c'est une rigoureuse nécessité pour vous de renoncer à l'amour du monde, si vous voulez vivre dans l'amour de Dieu et avoir part aux félicités éternelles qu'il promet à ses élus.

« Mais, après vous avoir rappelé cette nécessité, dont je voudrais vous voir bien convaincue, je vous dirai que vos craintes sont chimériques, et que, quels que soient aujourd'hui

vos goûts et vos habitudes, vous ne pourrez jamais être malheureuse de faire le bonheur de tout ce qui vous entoure, d'être délivrée de tous ces soucis, de n'avoir plus à craindre toutes ces contrariétés dont vous vous plaignez si amèrement ; de vivre exempte de troubles et de regrets, toujours contente de vous et des autres ; de voir régner l'ordre dans votre maison ; de préparer, par une bonne éducation et par des soins constants, un heureux avenir à vos enfants ; d'avoir une consolation assurée dans tous les chagrins qui pourront vous survenir encore ; de pouvoir vous dire à chaque instant de votre vie : « Aujourd'hui, demain, quand il plaira au Ciel de me rappeler à lui, commencera pour moi une éternité de délices ineffables ; je l'attends, je l'espère, et, aidée de la grâce de mon Dieu, je suis sûre de l'obtenir, si je n'y mets pas d'obstacle par ma mauvaise volonté. » Non, vous ne voudriez pas, Aurélie, que je vous crusse capable d'une telle insensibilité.

— Mais il faut une bien grande vertu pour arriver à cette perfection, et j'ai trop d'impa-

tience dans le caractère pour pouvoir espérer de l'acquérir jamais. D'ailleurs, je crois pouvoir être tranquille sur mon salut; je ne fais, Dieu merci, rien de mal, et je remplis mes devoirs religieux les plus essentiels.

— Vous êtes tranquille au milieu de tous les plaisirs et de tous les dangers du monde, et les saints tremblaient au milieu de la solitude et malgré toutes les mortifications de la pénitence la plus austère! Vous êtes tranquille et vous servez avec froideur un Dieu qui a déclaré qu'il rejetait les tièdes et les indifférents! Oh! que je crains, Aurélie, qu'une telle tranquillité ne vous soit funeste ! »



CHAPITRE XIX.

La voie vers le Seigneur.

Ces discours et ces conseils produisirent sur mon esprit le plus salutaire effet. Rentrée chez moi, je les méditais à loisir, et ne pouvais que m'en avouer toute la sagesse ; mais quoique mon esprit fût persuadé, mon cœur cependant hésitait encore, ou plutôt la moindre occasion me faisait retomber comme malgré moi dans

mes fatales habitudes. Ma conversion projetée était presque un dépit, un coup de tête autant qu'une sage résolution, et j'apportais dans son exécution toute la vivacité et toute la légèreté de mon caractère. Aussi me voyait-on tantôt assidue pendant plusieurs jours de suite aux offices et aux instructions que l'Église multiplie pendant le saint temps du carème, et tantôt changeant brusquement de genre de vie, à la moindre occasion qui s'offrait tant soit peu séduisante, rechercher avec plus d'ardeur que jamais les distractions et les plaisirs auxquels j'avais prétendu la veille adresser un éternel adieu. Je me reprochais, il est vrai, ces variations chaque fois que quelque nouvelle contrariété, ou seulement que mon désœuvrement me portait à reprendre mes exercices interrompus de piété; je me promettais bien que c'était désormais fini pour toujours, et que je ne me laisserais plus de nouveau entraîner dans le monde; mais la piété elle-même, si douce et si suave pour les personnes qui lui ouvrent un cœur bien préparé, n'avait pour moi que des ennuis et des

dégoûts qui me laissaient dans un état aussi triste que celui que je venais de quitter, et m'invitaient ainsi à une nouvelle chute encore.

Mécontente et lasse de moi-même, j'expliquais un jour mes mécomptes à Mme de Quesneau, et lui témoignais ma surprise de ne pas trouver dans les exercices religieux auxquels elle se livrait, les consolations qu'elle y trouvait elle-même.

« Ce que vous m'apprenez m'afflige plus qu'il ne m'étonne, me répondit-élle; il ne pouvait même en être autrement. Vous payez aujourd'hui la dette que vous avez contractée par la dissipation dans laquelle vous avez vécu jusqu'à ce jour. Ne vous découragez pas cependant, ma chère Aurélie; un peu de bonne volonté et de persévérance, et Dieu vous aidera, soyez-en sûre. Si le résultat de mes réflexions sur ce sujet peut vous être agréable, je vous expliquerai comment j'entends la piété d'une femme obligée de vivre dans le monde, et les moyens qu'elle doit employer pour la conserver.

— Ce sera un important service que vous me

rendrez, puisqu'il préviendra toutes mes maladresses et fixera toutes mes incertitudes.

— D'abord je voudrais qu'elle donnât pour fondement à sa piété une pensée courte et énergique, formulée le plus brièvement possible, qu'elle aurait constamment présente à l'esprit, et qu'elle opposerait à toutes les séductions de tant de nature qui ne viennent que trop souvent l'assiéger. Cette pensée serait celle-ci : *Je ne suis pas sur la terre pour m'y amuser plus ou moins pendant quelques jours ; j'y suis uniquement pour mériter le ciel, en remplissant tous les devoirs que Dieu m'impose*. Avec une telle pensée, il me semble qu'il ne sera plus de peines qui ne doivent lui paraître légères, plus de sacrifices qui ne doivent lui être faciles, plus de devoirs qu'elle n'accepte avec joie.

« En thèse générale, une femme qui est obligée de vivre dans le monde, et qui veut y vivre pieusement, doit commencer par se réserver un certain temps dans la journée, qu'elle consacrera uniquement à des exercices de piété. Je ne vous demande pas plus d'une heure, Aurélie;

pendant ce temps, vous irez à la messe et vous ferez chez vous quelques prières et quelques lectures de piété. Les dimanches sont plus spécialement les jours du Seigneur; vous les lui consacrerez d'une manière plus particulière; vous entendrez, non pas une messe basse, mais la grand'messe, les vêpres et le sermon, et vous doublerez chez vous le temps réservé pour les exercices pieux.

« Vos devoirs envers Dieu ainsi réglés, tous les autres ensuite en découleront naturellement comme autant de conséquences indispensables. Ces exercices pieux, en effet, n'ont d'autre but que de lui dire et de lui prouver que vous l'aimez; mais si vous l'aimez, vous ne devez vous présenter qu'avec les plus grandes précautions dans tous les endroits où vous êtes exposée soit à l'offenser vous même, soit à le voir offensé par les autres; vous devez également vous porter avec plaisir à l'accomplissement de tout ce qu'il vous ordonne. De là, la fuite, autant qu'il vous sera possible, du monde et de ses plaisirs; de là, aussi, les soins que vous devez à votre mari, à

vos enfants, à vos domestiques, à vos affaires, à votre maison; de là, enfin, l'obligation où vous êtes de secourir les malheureux; car vous ne pouvez ignorer qu'en faisant toutes ces choses, non-seulement vous vous rendez agréable à Dieu, mais que même vous l'offenseriez très-grièvement en ne les faisant pas. C'est dans ce sens que les maîtres de la vie spirituelle nous disent que la vie d'un chrétien doit être une prière continuelle, car la prière la plus agréable à Dieu est de faire sa volonté. Trouvez-vous encore dans tout cela quelque chose de trop difficile?

— J'ai essayé, et je n'ai rien fait de bien.

— Recommencez votre épreuve, et recommencez-la d'une manière différente; faites moins de prières, et occupez-vous davantage d'autres bonnes œuvres, ainsi que des soins domestiques, qui font également une partie essentielle de vos devoirs. Que votre mari, que vos parents, que vos domestiques, que tout ce qui vous approche ressente de même les heureux effets de votre conversion, et que tous aient lieu de

s'en applaudir; c'est le meilleur moyen de les engager à vous imiter. Surtout point d'affectation dans votre conduite; ne vous cachez pas de votre changement, mais n'en faites pas parade; évitez tous ces petits tons, tous ces petits airs contrits, que je ne crains pas d'appeler des minauderies de dévotion. Gardez-vous de ce zèle imprudent qui ne sait apprécier ni les temps, ni les lieux; de cette sévérité qui n'a que des reproches à adresser aux autres; de cette pruderie qui voit du mal dans les choses les plus innocentes : il y a presque toujours plus de grimaces que de véritable piété dans toutes ces démonstrations, et elles ne peuvent que rendre la religion ridicule aux yeux du monde. Montrez-vous en tout et partout ce que vous êtes naturellement, bonne, aimable, vive, enjouée; ces qualités n'excluent nullement la réserve qui convient à une femme, et plus encore à une femme qui fait profession de piété.

— Tout cela, j'en conviens, Élise, est séduisant dans votre bouche, mais dans la pratique il doit s'y rencontrer bien des obstacles.

— Pour vous aider à les vaincre, joignez au souvenir fréquent de la pensée que je vous ai citée l'habitude de vous mettre souvent en la présence de Dieu par une courte aspiration vers lui ; de toutes les pratiques de piété, c'est la plus facile, et celle peut-être qui produise les plus heureux effets. Elle ne demande pas de temps, pas de dérangement de nos autres occupations ; à toute heure, en tout lieu, quoi que nous fassions, nous pouvons nous y livrer, et ce ne sera jamais sans fruit. Au milieu des plus nombreuses réunions, des conversations les plus animées, des affaires les plus sérieuses, des plaisirs les plus entraînants : à pied, en voiture, à la promenade, chez nous, toujours et partout, nous pouvons élever notre pensée vers Dieu, et lui dire tantôt : *Mon Dieu, je vous aime ;* tantôt : *Mon Dieu, secourez-moi ;* tantôt : *Mon Dieu, je vous loue et je vous adore ;* tantôt : *Mon Dieu, je vous offre cette peine ;* tantôt enfin : *Mon Dieu, je vous remercie de cette faveur*. C'est par cette pratique souvent répétée que le chrétien apprend à rapporter à Dieu toutes ses pensées,

toutes ses paroles, toutes ses actions, et qu'il attire sur lui les grâces dont il a continuellement besoin pour remplir fidèlement tous ses devoirs. »

Ainsi fortifiée par les encouragements et les conseils de Mme de Quesneau, je me remis à l'œuvre avec un nouveau zèle. Plusieurs bons livres qu'elle me prêta, les instructions religieuses que j'entendis à ma paroisse, dont je suivis les offices avec régularité, et, plus que tout cela peut-être encore, la mort de la comtesse de Saint-Alban, qui me fit faire de sérieuses réflexions sur le néant de la vie et de ses promesses, me fortifièrent de plus en plus dans mes résolutions, et déjà depuis plus d'une semaine je suivais avec une fidélité admirable le plan qui m'avait été tracé, lorsqu'une tentation trop séduisante vint s'offrir, qui faillit faire crouler encore une fois toutes mes belles déterminations : c'était une invitation à un bal de la mi-carême que devait donner la marquise de Longpont, et auquel devait assister tout ce qu'il y avait de plus brillant dans la haute so-

ciété de Paris. Ma pauvre tête tourna à cette nouvelle ; un tel sacrifice me parut au-dessus de mes forces ; et cependant je sentais au fond de mon cœur le désir de rester fidèle à mes nouveaux engagements. L'esprit d'une femme est fertile en inventions, et le mien, combattu par ces deux désirs opposés, ne resta pas en arrière. Me rappelant ce que Mme de Quesneau m'avait dit de la soumission qu'une femme doit à son mari, je bâtis là-dessus mon plan, pour faire servir mon devoir à l'intérêt de mon plaisir.

« N'est-ce pas, mon ami, dis-je au marquis, que tu tiens à ce que j'aille à ce bal ?

— Moi! ma chère Aurélie, me répondit-il alors cruellement complaisant, pas le moins du monde ; tu feras tout ce que tu voudras, je t'en laisse entièrement maîtresse.

— Je crois bien que j'irai, je vois que cela te fera plaisir.

— Comme tu voudras, mais surtout que ce ne soit pas pour moi, je serais fâché de te contrarier. »

Ce n'était pas ce que je voulais, et j'eusse

donné cette fois bien des choses pour entendre Alfred m'intimer un ordre positif. Désolée du peu de succès de mon petit stratagème, je boudai toute la soirée, et la journée du lendemain se serait probablement encore passée de même, si Mme de Quesneau, qui venait souvent me voir pour m'entretenir dans mes bonnes résolutions, ne fût venue fort à propos m'inspirer de plus généreuses pensées et me montrer le ridicule de ma prétendue finesse. Honteuse de moi-même, je promis de ne plus penser à ce malheureux bal, et je tins parole. Le moment où je vis partir mon mari seul me fut pénible, mais je triomphai de mes regrets, et Dieu m'en récompensa par une plus grande effusion de grâces, qui me rendit de plus en plus facile la voie nouvelle que j'avais embrassée.

C'est ainsi, ma chère Louise, que j'ai pu briser les liens qui m'attachaient au monde. Frappé de mon changement de vie et de ses heureux effets, mon mari est revenu lui-même à des sentiments plus chrétiens et à une vie moins dissipée. Heureux aujourd'hui l'un par l'autre,

nos jours, consacrés à la piété et à toutes les vertus qu'elle inspire , s'écoulent dans un tranquille bonheur, plus précieux mille fois et plus durable que tous les bruyants et passagers plaisirs que le monde présente à ses victimes comme un appât trompeur.

FIN.

TABLE.





Tours, imp. Mame.

